



UNIVERSITÀ DI PADOVA

Ist. di Fil. del Diritto
e di Diritto Comparato

III

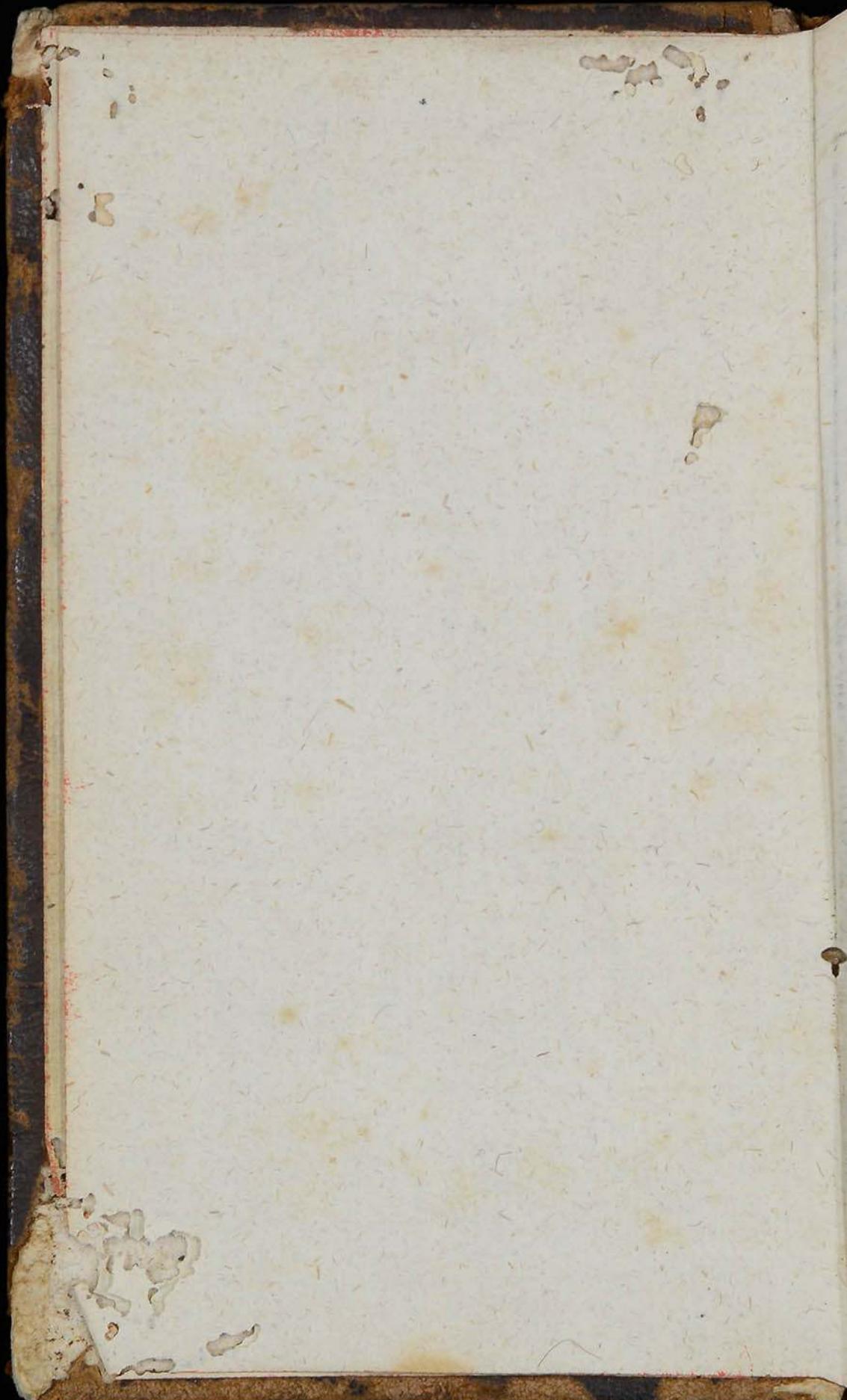
C

137

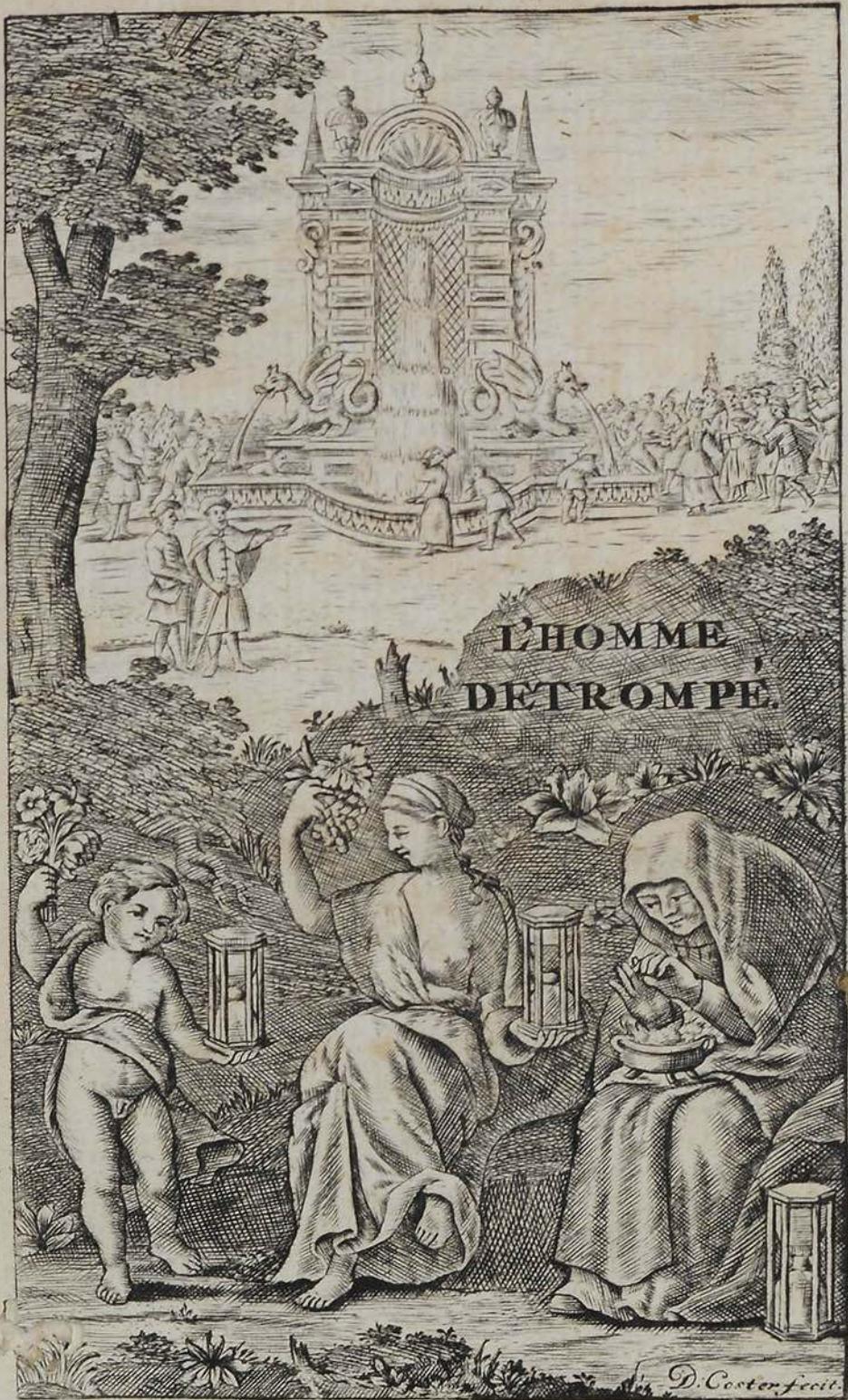
1961

111 Q
161

F.A.N.T. U.C. 19614
RCC 37318



Accounts
REMANING



D. Coster fecit

L'HOMME
DETROMPÉ,
OULE
CRITICON
DE
BALTAZAR GRACIAN.

Traduit de l'Espagnol.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE, & Compagnie.

M. DCC. XXV.

СИМОНІ



P R E F A C E.

LE meilleur usage que l'Homme puisse faire de sa raison, c'est de s'appliquer à connoître les choses suivant leur juste valeur par rapport à la Morale. Cette étude met celui qui s'y attache au dessus de l'illusion dont la face du Monde est toute couverte, & elle le desabuse des faux préjugés dont l'amour propre seduit l'esprit & le cœur.

L'homme fait le plus de cas de ce qu'il devroit le plus négliger; & il néglige ce qui mérite toute son estime: ce travers est la source de son désordre, & conséquemment de son malheur, L'Homme n'a rien de plus précieux que d'être bien avec soi-même, j'entends d'y être bien par une paix solide, par une paix

* fondée

P R E F A C E.

fondée sur les pures lumières de son intelligence, & sur l'execu-
tion de ses devoirs. C'est pour-
tant de ce plus grand bonheur
de la vie dont presque tous les
hommes se soucient le moins. Ce
n'est pas qu'ils ne cherchent assez
à être contens d'eux-mêmes ; di-
sons mieux, cette prodigieuse &
innombrable diversité de mouve-
mens qu'ils se donnent se réunit
toute entiere à ce but. Mais ce
n'est pas la Raison qui les guide,
c'est la Passion : ainsi l'Homme
emporté par cette folle & aveu-
gle conductrice, emploie tout
son passage sur la Terre à courir
de faux bien en faux bien ; & ne
trouvant jamais ce qui seul peut
faire cesser sa recherche, il ne
peut jamais être vraiment heureux.

Ceux qui avec le secours de la
reflexion sont parvenus à cette
tranquillité d'ame, à cette liber-
té d'esprit qu'on goute sous l'em-
pire de la Raison, n'ont point
d'a.

P R E F A C E.

d'amusement plus agréable que celui de contempler le spectacle du Monde. Les amateurs de la representation prennent moins de plaisir à tout ce que l'Art éta-
le de plus beau sur le Theatre, qn'un homme qui a trouvé le ra-
re secret de jouir de soi , en prend à voir les Acteurs de la Scene generale.

Pour en avoir une image assez ressemblante , faisons une vaste place de foire ou de marché , de la plus grande Ville qu'il y ait sur la surface de notre Globe. En ce cas-là nous pouvons supposer plu-
sieurs millions d'hommes rassem-
blez dans un même espace. Qu'est-ce qui les y amène? Tous , sans en excepter un , ont besoin de pain , & ils ne sont venus là que pour en avoir. Il ne faut donc pas demander s'ils fondent tous au quartier du pain , & s'ils s'empressent à qui fera le plus de provision de ce plus substantieux

P R E F A C E.

de tous les alimens? Oh c'est ce qui vous trompe! Pendant tout le tems que nos gens sont sur cette grande Place, devineriez-vous bien à quoi ils s'occupent? À se heurter, à se pousser, à se faire tomber, à s'égorger les uns les autres; & le tout pourquoi? pour humer une fumée mortelle, pour sentir une odeur inquiétante, pour grimper sur une hauteur escarpée; si bien que, par le plus bizarre des contrastes, pensant le moins à ce pain qui est la chose du monde qu'ils souhaitent le plus, ils meurent sans l'avoir gouté, même sans l'avoir vu.

Voilà le tableau du monde. La grande Place c'est la vie. Le pain c'est le repos inalterable, dont on jouit quand on sait se passer de ce qu'on n'a point, & user de ce qu'on a; en user, dis-je, d'une maniere conforme aux Loix divines & humaines.

Le

P R E F A C E.

Le pain c'est cette douceur, c'est cette joie interieure qu'on ne manque jamais de sentir en s'accommo^dant à son sort; en ôtant aux biens & aux maux d'ici bas tout ce que l'imagination leur donne de trop ou de trop peu; en les mettant dans un point de vûë assez juste pour pouvoir en découvrir la compensation; en se familiarisant avec la Mort, qui ne fait plus de peur dès qu'on la prend du bon côté. Les hommes, quoi qu'ils disent, & quoi qu'ils fassent, sont affamez de cet excellent pain, puisqu'ils sont avides du vrai bonheur, & qu'ils ne sauroient absolument le trouver en ce Monde que dans la situation d'esprit que nous venons de décrire. Quiconque est broüillé, ou pour dire la chose avec plus d'exactitude, quiconque a l'ujet d'être broüillé avec soi même, est actuellement en foiblesse, & il n'y

P R E F A C E.

à que nôtre pain qui puisse le faire revenir.

Sur ce pié là , combien de malades! comptez les par centaines de millions , ce ne sera pas trop, le pis est qu'ils ne gueriront point; car bien loin de prendre cette nouriture qu'ils cherchent avec tant d'empressement , ils ne veulent pas même la connoître. Que font donc nos acheteurs sur la grande Place ; à quoi les hommes passent-ils la vie ? A tourner le dos au but ; à faire précisément tout ce qu'il faut pour être malheureux. Pour continuer à bâtir sur nôtre comparaison , les hommes quoi que tous un même Soleil , quoi que renfermez dans une même enceinte de murailles, se chicanent , se querellent , se supplantent , se detruisent ; & autant la societé devroit leur apporter d'agrémens s'ils s'entendent bien , autant elle est pour eux une occasion de traverses & de

P R E F A C E.

de chagrins. Les hommes sont en société pour se secourir mutuellement contre la violence, & pour se donner des consolations reciproques & efficaces, contre les disgraces auxquelles leur triste condition les assujetit. Les societez où ces deux points dominant sont bien rares: donc presque par tout une partie des hommes oprime l'autre. L'injustice la plus criante trouve ses conseillers, ses supots, ses défenseurs. On ajoute incomparablement plus de foi à la calomnie, quelque mal fondée qu'elle puisse être, qu'à de bons témoignages averez: qui auroit le tems d'indiquer les routes couvertes & scelerates par où la haine & l'envie s'efforcent de parvenir à leurs fins! N'y emploie-t'on pas jusqu'au masque de l'amitié, jusques au voile sacré de la Religion? Tant de Tribunaux qui partagent l'autorité de la balance & celle du glaive; tant de

P R E F A C E.

precautions qu'on est obligé de prendre pour mettre en sûreté son propre & sa personne ; ces instrumens de défense & de mort qu'on porte sur soi, & que la vanité a tournez en ornement ; le peu de fond qu'on fait & qu'on doit faire sur les civilités, sur les protestations de bonne volonté ; enfin le mépris & la dureté qu'on a pour les infortunez ; tout cela ne prouve-t-il pas la mauvaife disposition de l'homme à l'égard de l'homme ? tout cela ne prouve-t-il pas que chaque societé est un assemblage de gens qui se défient avec raiſon les uns des autres , puis qu'ils ne pensent qu'à se nuire , & qu'à s'entrefaire du mal ?

Mais quelle est la fin de l'homme en persecutant son semblable ? C'est de s'élever sur ses ruines , & de se rendre plus heureux que lui. Et en quoi consiste ce bonheur ? Je l'ai déjà designé : il consiste

P R E F A C E.

liste en trois choses. Humer une fumée mortelle , sentir une odeur inquiétante , grimper sur une hauteur escarpée.

Cette fumée mortelle , c'est le plaisir des sens. Ce plaisir par rapport à sa courte durée n'est en effet qu'une douce vapeur , qu'une agréable exhalaison. Quand je pense à tous ces grands mouvements qui se font dans le Monde en faveur de la volupté sensible , je puis à peine tenir mon sérieux. Combien de sortes de matière en train , combien de mains occupées pour contenter ces Riches qui font leur Idole de leur palais , & leur Dieu , de la bonne chére? Quantité d'Artisans passent les jours & les nuits à travailler pour eux , & au bout du compte un quart d'heure suffit pour les dégouter de l'objet de leur passion. Cet homme épris d'une beauté sage , & dont la conquête n'est pas facile , tant que

P R E F A C E.

la fureur amoureuse le possede ,
connoit-il le repos ? Après une
agitation de plusieurs mois , mê-
me de plusieurs années , il a le
cruel chagrin d'avoir perdu son
tems , sa peine , sa dépense ; ou
s'il a le bonheur d'emporter la
place , à peine en est-il le maître
qu'il l'abandonne , pour courir à
un autre exploit . Fumée donc
que le plaisir des sens ! mais fu-
mée mortelle dès qu'il est exces-
sif . Le dégoût , le remors , le cha-
grin , les affaires fâcheuses , tant
d'autres mauvaises suites que la
Volupté dereglée traîne après soi ,
je laisse tout cela : Mais elle ôte
la santé à ses Adorateurs ; elle les
plonge dans la douleur & dans la
souffrance ; souvent elle les abat
& les tué avant même qu'ils so-
ient au milieu de la carrière ; en
faud roit-il davantage pour la fuir
cette Volupté , quelque enga-
geante , quelque attrirante qu'elle
puisse être , pour la fuir , dis-je ,

par

P R E F A C E.
par raisonnement & par reflexion?

Ceux qui, ne donnant point dans les plaisirs outrez, se fixent à la Volupté legitime, prennent ordinairement pour se dedomma-
ger une de ces deux voies, s'ap-
pliquer uniquement à amasser du
bien, ou faire son envie capita-
le de briller dans le Monde par
les talens naturels & aquis. Je
nomme l'un & l'autre, une odeur
inquietante. En effet, l'Avare
n'use point de son argent, il ne
fait que le sentir: tout le goût
de l'Avare consiste à flairer le
metal, & à ne l'employer jamais.
Cette odeur est son parfum ;
mais que ne lui coûte t-elle point?
Il se prive de toutes les douceurs
d'un honnête superflu ; il se re-
fuse même son nécessaire, & s'il
est constraint de se faire quelque
bien pour ne pas mourir, il sou-
haiteroit pouvoir vivre sans se
rien donner. Le soin de garder

P R E F A C E.

& d'augmenter suit 'par tout un Avare, & lui ronge le cœur : L'inquiétude d'être volé, la craine-
te de manquer un gain, une re-
cherche active & infatigable des
occasions du profit, ce sont là,
comme trois phantômes qui le
font tourner & qui le tourmen-
tent incessamment. Enfin un
Avare est un chien de chasse bien
dressé : conduit & attiré par l'o-
deur de la bête, il court, il re-
court, il va à droit, il rebrouf-
fe à gauche sans jamais perdre le
train ; & puis lors qu'il a attrapé
sa proye, il la garde très soig-
neusement, & il a la discrétion
de n'y pas toucher.

Quant à ceux qui, ne trou-
vant rien de plus beau ni de
meilleur dans la vie, que de s'y
faire un grand nom, donnent
tous leurs soins à se faire connoi-
tre, & à s'attirer les éloges du
public, ils vivent & ils subsistent
aussi d'odeur. Les aplaudisse-
mens,

P R E F A C E.

mens qu'on donne au genie, à l'éloquence, au savoir, à la bravoure, à l'industrie, à l'adresse, en un mot, à tous les dons extraordinaires de la Nature & de l'Art, toutes ces louanges, dis-je, à quoi peut-on mieux les comparer qu'à ces atomes imperceptibles qui émanent sans cesse du corps odoriferant? Ces louanges chatouillent l'imagination, elles flattent l'esprit, elles rejouissent le cœur: Oui ce que vous dites d'obligeant à ce grand homme, en quelque genre qu'il excelle, ce que vous lui dites d'obligeant sur son mérite c'est une fleur que vous lui présentez; il la reçoit en écoutant avec plaisir; il la sent souvent par de frequens retours sur soi même; il s'embaume, & il se laisse transporter à la douceur de l'impression. Mais cette odeur, toute agréable qu'elle est, ne laisse pas de produire son mauvais effet.

P R E F A C E.

Elle remuë, elle ébranle trop le cerveau, & par là elle l'afoiblit: un homme souvent aplaudi, pour peu qu'il écoute la voix flateuse & insinuante de l'amour propre, ne tarde guére à rencherir sur l'idée que le public a de lui; & s'étant mis une fois au plus haut prix, au dernier degré, il gâte sa réputation par son orgueil; & les indices qu'il donne qu'il fait trop de cas de soi, le rendent meprisable à ceux mêmes qui l'avoient le plus estimé. Une réputation brillante a bien encore d'autres endroits fâcheux. Cet indifferent ne dit rien devant notre vrai ou prétendu Grand Homme; il ne daignerait pas lui offrir un grain d'encens; tant s'en faut, dès qu'il voit qu'on le loue, il se compose, il prend un air froid & réservé: que ce silence est mortifiant! il fait évaporer plus de la moitié de la douce odeur. Outre cela ce certain homme qui passe pour fin connois-

P R E F A C E.

seur, & qui d'ailleurs a la réputation de rendre justice à la vérité, n'a point trouvé de son goût telle action, tel ouvrage, telle pièce ; voilà un coup de poignard pour notre Amateur de Louange, & ce défaut d'une approbation qui est d'un grand poids, fletrit & dessèche toutes les fleurettes des Admirateurs. Un rival partage la moitié de la gloire ; il a même réussi une fois si bien que tout le monde lui donne la palme ? Adieu le char de triomphe, il a versé, & le Triomphateur avec lui. Enfin une haute Reputation à soutenir exige de grands & pénibles travaux : cependant le destin ne seconde pas toujours les efforts, & souvent ce qui a le plus couté est ce qui fait le moins d'honneur.

Venons aux honneurs & aux dignitez. On y grimpe : que ne faut-il point essuyer pour y parvenir ? Le manège de l'ambitieux cause

P R E F A C E.

cause une vraie indignation à l'honnête homme, & celui-ci se plaît dans son obscurité, dès qu'il en faut sortir à ce prix là. Dépendre du caprice & de la bizarrerie des Patrons: être en bute à leur hauteur & à leur fierté; étudier leur foible pour en être le Ministre & souvent la victime; ramper assidûment pour attraper un petit coup de tête, une bonne parole, un regard favorable, quelquefois rien; languir & se morfondre inutilement dans une antichambre; enfin se consumer en complaisance, en bassesse, en lacheté: c'est ainsi qu'on s'éleve ordinairement dans le Monde; si bien que pour se tirer de la foule on se roule dans la poussiere, & pour se mettre au dessus de ses semblables, on sacrifie, on vend sa liberté, cet endroit précieux qui nous fait hommes, & qui nous distingue le plus des autres animaux.

La

P R E F A C E.

La manœuvre a t-elle été heureuse ; a-t-on réussi dans ses efforts ; est-on arrivé sur la hauteur ? Elle est escarpée, garre la chute, garre le précipice. Entouré d'autant d'Argus, que vous avez de jaloux & d'envieux, toutes vos démarches sont malicieusement observées : le moindre faux pas vous est imputé à faiblesse ; & on vous décrie comme incapable de remplir votre poste, & de vous y soutenir. Quand vous feriez honneur à votre charge, quand vous excelleriez dans l'exercice de votre emploi, qui peut vous garantir des traits de la calomnie ; qui répondra que vous ne succomberez point sous les machinations de vos Ennemis ? Rapellez vous ces braves & habiles Généraux, ces grands Ministres d'Etat, ces Magistrats intègres, tant & tant de bons Officiers de guerre & de police, qui, quoique retranchéz.

P R E F A C E.

chez dans la droiture de leurs intentions , quoi qu'ayant leur mérite pour apui , & leur devoir pour rempart , n'en ont pas moins subi le sort des Indignes ou des Criminels. Voiez les releguez à la sphére étroite de leur domestique ; voiez les enfermez entre les murailles hautes & inacessibles d'une tour ou d'une prifon ; voiez les massacrez par une populace aveugle & enragée ; voyez les même porter leur tête sur un échafaut ; & après cela vivez tranquillement , si vous le pouvez , dans cette grandeur qui par son faux éclat vous empêche de vous voir vous même , & qui vous fait traiter vos Inferieurs avec dedain & avec mépris.

Cette description generale & abregée de ce que l'Homme deroit faire , & qu'il ne fait pas , est un racourci de l'Ouvrage qu'on donne ici au public. Le
fa-

P R E F A C E.

fameux Jesuite qui en est l'Auteur, & qui, graces à une des bonnes plumes du dernier siècle, est si connu à la Nation Française par son profond & laconique *Homme de Cour*, Gracian en un mot, n'a eu en vüe dans ce Travail-ci, que d'éclairer l'Homme sur le plus essentiel de ses intérêts, je veux dire sur son vrai bonheur, que de l'éclairer, dis-je, en démêlant le bien & le mal, le fort & le foible, le réel & l'apparent des choses les plus recherchées dans la vie.

Pour remplir un plan si vaste & si utile, cet Ecrivain s'est servi d'une méthode dont je le croi l'inventeur. Comme il excelloit en imagination, il a suivi son talent, & il s'est attaché uniquement à persuader ses Lecteurs par des figures & par des emblèmes. Il ne faut donc point chercher dans cette composition le triage des idées, la liaison du prin-

P R E F A C E.

principe avec la conséquence, il n'y faut point chercher l'élevation, la justesse, la force du raisonnement. Mais en récompense cette Lecture demande très peu d'attention, & elle n'est pas moins amusante que profitable.

Ce sont deux intimes amis qui voyagent dans le pais de la vie, pais à haut & à bas, inégal, coupé, plein de broussaillies, d'épines, & de fosses; pais, comme chacun fait, tout-à-fait dangereux. Nos deux Voyageurs sont aussi oposez en Morale qu'ils sont unis de cœur. L'un est partisan declaré d'une sagesse austére, l'autre donne tête baissée dans les illusions du Monde, & dans la trompeuse volupté des sens. Avec ces differens caractères, ils courrent d'âge en âge, de condition en condition, d'état en état; & ils trouvent par tout l'un un mauvais guide & un suborneur; l'autre un bon conseiller & un maître.

P R E F A C E.

maitre de vertu. Les Pelerins se separent quelquefois , & au- tant de fois ils se rejoignent ; mais le Sage l'emporte , & le ga- gne toujours sur le Fou , & tous deux entrez à la fin dans la Re- gion du bonheur , ils s'y fixent , ils s'y établissent , il s'y reposent pour jamais.

Il ne se peut guére voir de Re- lation plus occupante que celle de ce Voyage ; & j'ose bien pro- mettre à ceux qui , suivant le goût commun , ne lisent que pour avancer l'Horloge , qu'ils n'auront pas le tems de s'ennu- ier. Les avantures n'y sauroient être plus fréquentes , ni plus mer- veilleuses. C'est toujours quel- que nouveau prodige qui se pre- sente , & l'attente où on est du denouement tient agréablement l'esprit en suspens. Il est vrai que parmi ce mélange d'objets charmans & hideux , le Lecteur est privé du plaisir de la vérité histo-

P R E F A C E.

historique, sans qui toute Narration, quelque bien assaillonnée qu'elle puisse être, est fade & insipide au bon sens: mais la vérité morale, qu'on découvre en chaque endroit, soutient contre le dégoût de la fiction; & si la curiosité ne prend point de nouvelle nourriture touchant la science des faits, il ne tiendra qu'au cœur de se nourrir d'un bon suc par rapport à la science des mœurs.

Je ne voudrois pourtant pas avancer que notre Auteur ne péche jamais ni contre le jugement, ni même contre la saine morale. S'étant enrôlé dans la troupe des Ecrivains d'imagination, de ces Ecrivains qui pour nager à l'aïse dans la métaphore perdent le fond stable & solide de la raison, il tombe quelquefois dans des contradictions manifestes. D'ailleurs voulant accorder la Religion avec le Monde,

P R E F A C E.

Monde, il y a quelques endroits où il s'éloigne, sans y penser, des plus pures maximes du Christianisme: tels sont, par exemple, ses sentimens sur la guerre où il paroît ne menager pas assez les intérêts de l'humanité, & dont il parle plus en soldat qu'en Religieux. D'ailleurs il n'emploie pas toujours fort à propos le sel de sa Critique; & souvent il répand plus son fiel par passion ou par préjugé que par discernement. C'est la même chose de la Louange; & le bon Gracian tout en frondant la flaterie, parle lui-même en adulateur dégoûtant. Mais ces ombres & ces taches sont des riens en comparaison du reste. Le corps de sa morale est de pratique, & il le donne orné d'une infinité d'agrémens.

Au reste on avouë que cette Traduction n'est pas rigide: sans quitter le sens de l'Auteur, ou du

P R E F A C E.

du moins sans le perdre trop de
vûë, on s'est donné la liberté de
tourner & d'étendre quelques-unes
de ses pensées, ce qu'on a
fait en faveur de ceux qui n'en-
tendent pas la Langue Espagno-
le, & qui auroient pû trouver
des obscuritez rebutantes, si on
avoit rendu l'Original plus litte-
ralement.



L E



LE
CRITICON
DE
BALTAZAR GRACIAN.

Traduit en François.

PREMIERE PARTIE.

*De la jeunesse, ou du premier âge
de l'homme.*



CHAPITRE PREMIER.

*Critile aiant été jetté dans une Ile,
trouve Andrenius, qui lui raconte sa
merveilleuse avanture.*

PHilippe second Roi d'Espagne avoit étendu son Empire jusques dans le nouveau Monde, & sa Couronne sembloit avoir pour centre une Ile *Tome I.* A qu'on

2 LE CRITICON

qu'on peut appeler *la perle de la mer*, & *l'émeraude de la terre*: C'est l'Ile de sainte Hélène, qui fert, pour ainsi dire, d'échelle d'un monde à l'autre. Elle a toujours été une retraite assurée aux Voiageurs, & les Espagnols la regardent comme un azile que la Providence leur a donné pour le soulagement de leurs Flottes, dans les voies qu'ils font aux Indes Orientales.

Un homme tombé dans la mer à la vûe de cette Ile, espéra y trouver un port assuré, dans le triste état où il étoit reduit.

Il n'étoit soutenu que d'une foible planche, par le secouïs de laquelle il luttoit contre les vents & l'orage, flottant ainsi entre la vie & la mort.

Il ne pouvoit retenir ses plaintes, & il faisoit ces tristes lamentations.

O vie! pourquoi as tu commencé, ou pourquoi m'ifiant été donnée, vas tu si-tôt finir? Il n'y a rien dans le monde de plus fragile ni de plus souhaité que toi; dès qu'on t'a perdue une fois, c'est pour toujours, & ceux qui te connoissent bien, doivent se regarder comme déjà hors du monde. La nature se montra bien cruelle envers l'homme, en ce qu'a la naissance,

ce,

ce, & pendant qu'il vit, elle lui refuse les lumières qu'elle lui communique quand il meurt, & ne lui fait point connoître les vrais biens qu'il doit chercher, ni les maux qu'il doit fuir, que quand il n'est plus temps ni d'acquerir les uns ni d'éviter les autres. O funeste convoitise! tyran de la nature humaine, qui nous oblige d'exposer si temerairement nos vies à un Element si inconstant & si dangereux; on le dépeint vêtu de fer, mais je l'éprouve plus implacable que l'acier. C'est en vain que la Providence a séparé les Nations par des montagnes & par des mers, puisque l'audace des hommes leur a fait trouver des ponts & des passages par tout, pour se communiquer plutôt leurs maux que leurs biens; que la destinée des hommes est cruelle! puisque tout ce que leur industrie est capable d'inventer n'est que pour leur malheur & leur ruine; la poudre n'est autre chose qu'une abîme de la vie, & le principal instrument de sa perte; un Navire n'est proprement qu'un cercueil anticipé. la mort a jugé que la terre étoit un théâtre trop étroit pour ses tragedies, elle y a voulu joindre les mers, afin d'étendre son empire dans tous les Elements: En effet, que peut espérer un malheureux

LE CRITICON

heureux depuis qu'il s'est fait habitant d'un Vaisseau, que d'y trouver une espèce d'échafaut, pour voir sa temerité punie? C'étoit pour cela sans doute, que Caton mettoit au nombre de ses plus grandes fautes, celle d'avoir été par mer. O destin! ô Ciel, ô fortune! puis je me croire encore quelque chose après tant de persecutions? Non, ce m'est un avantage de me compter pour un néant, afin de me plaindre moins, & de me soumettre davantage aux volontez de Dieu.

Il failloit toutes ces reflexions, & perçoit l'air de ses cris, pendant qu'il redouloit son courage & sa force pour fendre les eaux & arriver à la terre.

On peut dire que les hommes à qui le peril n'ôte ni le courage ni la raison, se font respecter de la mort même. Elle craint d'attaquer ceux que la fortune protège; les serpens pardonnèrent à Hercules, les tempêtes à Cesar, le fer à Alexandre & le feu à Charles-Quint.

Mais comme les malheurs sont enchaînez les uns aux autres, il arrive d'ordinaire, que quand l'on en a échappé plusieurs, l'on croit retomber dans un plus grand. En effet, ce malheureux s'aperçût que les ondes grossioient,

éstoient, & que la mer étoit encore plus agitée; il ne douta plus de sa perte, & qu'il n'allât bien-tôt se briser contre quelque rocher. Quand on est malheureux, les choses les plus naturelles & les plus communes se démentent; Tantale ne peut éteindre sa soif au milieu des eaux, ni soulager sa faim au milieu des fruits exposez à ses mains & à sa bouche.

Celui dont je parle alloit ainsi luttant contre les vents & la mort, lorsqu'il aperçût au bord de l'Ile un jeune homme, qui le voiant jetté à terre par un coup de vent, lui tendoit les bras.

Il fut assez heureux pour profiter de ce secours, il s'attacha aux bras qu'on lui presentoit, & il sortit enfin de la mer & du danger.

Dès qu'il fût à terre, il la baissa, & puis levant les yeux au Ciel, il lui rendit graces du secours qu'il en avoit reçû; ensuite il courut embrasser celui qui l'avoit si généreusement sauvé, il redoubla plusieurs fois ses embrassemens, sans que ce jeune homme lui dit une seule parole, il lui donnoit seulement des démonstrations de joie & d'étonnement; cela n'empêcha

LE CRITICON

pas que le pauvre & le reconnoissant Creole * ne le pressât toujours par ses caresses ; il lui demanda son nom & son Païs, l'Insulaire ne répondait rien : le Creole lui parla en plusieurs langues différentes, mais inutilement ; il n'en entendoit aucune, & le Creole fut contraint de ne plus s'expliquer que par signes.

Si cette Ile n'eût point été deserte, le Creole auroit pris celui dont il ne pouvoit se faire entendre, pour quelqu'un des Dieux qui habitent les forêts ; ce n'est pas qu'il doutât qu'il ne fût un homme, il avoit tous les traits d'un Europeen, le teint blanc & les cheveux blonds ; mais son silence & son étonnement faisoit juger qu'il y avoit en lui quelque chose d'extraordinaire : Enfin, à force de l'examiner, il crut reconnoître qu'il ne lui manquoit que l'usage de la parole, & qu'il avoit toutes les autres facultez de l'homme ; il paroissoit attentif au moindre bruit, sur tout aux cris des bêtes & au chant des oiseaux, dont il paroissoit beaucoup plus touché, que du son

* Nom qu'on donne à tous ceux qui sont nés dans les Indes.

son des paroles que le Creole tâchoit vainement de lui faire entendre : Mais malgré toute les apparences d'une nature sauvage , on voioit briller en lui quelque lueur d'esprit , & on auroit dit que son ame souffroit , de ne pouvoir expliquer ses sentimens & ses pensées.

Plus l'un & l'autre s'ex aminoient , plus l'enuie de se conoître croisloit en eux , mais comment y réussir ; La raison n'a point d'autre organe que la parole , du moins c'est l'endroit par où elle se dévelope plus aisément . Parle , disoit un Philosophe , si tu veux que je te connoisse ; c'est par le discours que l'ame communique noblement ses conceptions , & ce secours est si nécessaire , que ceux qui ne peuvent s'en servir sont regardez comme éloignez , quoi qu'ils soient presens . C'est par le discours exprimé dans les écrits de ceux qui sont absens , qu'ils deviennent presens , quelque distance qui les separe . C'est pour cela que ceux dont nous conservons les pensées dans leurs doctes ouvrages , ne meurent jamais ; ils sont toujours presens , parce qu'ils nous parlent toujours . C'est

8 LE CRITICON

par l'organe de la parole, que les hommes sont unis, & leur union ne sauroit subsister sans un idiome commun, par où ils puissent exprimer leurs pensées. Et ce fut par cette secrete nécessité, que les hommes sentent de l'usage de la parole pour vivre ensemble, que deux enfans à la mamelle ayant été laisséz dans une Ile sans secours de personne, se firent entr'eux dans la suite un langage pour se communiquer leurs pensées: De sorte qu'on peut dire que la conversation est la fille de la raison, la mere du savoir, le délasfement de l'ame, le commerce des cœurs, la chaîne de l'amitié, l'essence du plaisirs, & l'occupation la plus naturelle des hommes. Le Creole persuadé de cette nécessité indispensable, entreprit d'apprendre à parler à ce jeune Sauvage. Il y réussit plus aisément qu'il ne pensoit, son Disciple n'ayant aucun préjugé qui pût s'opposer au fruit de ses leçons; mais ayant au contraire une nature capable de recevoir d'abord toutes les impressions qu'il voulut lui donner.

Quand il l'eut accoutumé à former les sons dont il frapoit son oreille, & que

que sa langue fut assez dénouée pour les prononcer, il lui en donna l'intelligence; & enfin, il lui apprit à parler & à entendre.

Ils commencerent par se donner à chacun un nom, le Creole changea le sien en celui de Critile, & fit prendre au jeune Sauvage celui d'Andrenius. Ces deux noms exprimoient leur caractère, le Creole étoit naturellement judicieux & prudent, & c'est-là ce que signifie le nom de Critile; & celui d'Andrenius, qui veut dire humain, ne convenoit pas moins à celui qui n'avoit presque d'homme que l'humanité.

Le desir de mettre au jour tant de conceptions renfermée si long temps, & la curiosité de sçavoir tant de choses & de veritez ignorées, redoublloit la docilité d'Andrenius; il commençoit déjà à prononcer, il demandoit & répondoit; il s'éprouvoit souvent pour raisonner, & ce que la langue ne pouvoit faire, le geste l'achevoit: Enfin, à force de peine & d'attention, il parvint à pouvoir parler nettement & de suite, il sçut exprimer dignement ses sentimens & ses avantures, & n'en

pouvant refuser le recit aux prières de Critile, il le commença ainsi.

Je ne scçai, dit-il, qui je suis, ni qui m'a donné, l'être, ni pourquoi on me l'a donné; que de fois, sans me faire entendre, je me le suis demandé à moi-même? quoi-qu'aussi ignorant que curieux; mais si l'interrogation est la marque de l'Ignorance, jugez quelle réponse j'ai pû me faire là dessus. Quelquefois je me dépitois exprès, pour voir, si outré de mon propre embarras, l'excès ne pourroit point m'être en cela plus heureux que toutes mes attentions; je redoublais mes efforts, pour me separer de moi-même, & de mon ignorance, esperant obtenir quelque satisfaction à mes ardents desirs; mais je m'adresse à toi, Critile, qui me demande qui je suis, car c'est toi qui dois me l'apprendre, tu es le premier homme que jusqu'à présent j'aie vû, & dans toi je me trouve peint plus au vif, que dans tous les crysteaux mobiles de la plus claire fontaine, où je me suis consideré. Cependant, si tu veux scçavoir les évenemens de ma vie, plus prodigieuse que longue, je vais te satisfaire.

La première fois que je me reconnus, & que je fus capable de quelque sentiment raisonnable, j'étois renfermé dans les entailles de cette montagne, qui paroît parmi les autres n'avoir point de sommet, & qui forme les rochers les plus horribles. Dans ce lieu, une des bêtes que tu appelle sauvages, & que moi je nomme mame, me fournit mes premiers alimens; j'ai long tems crû que c'éroit elle qui m'avoit mis au monde, & donné l'être; je sens que je rougis du recit que je te fais de ma simplicité. Ce n'est pas une chose nouvelle, dit Critile, de voir les enfans appeller du nom de pere & de mere ceux & celles dont ils reçoivent du bien; c'est par cette raison que nous donnons ce nom à Dieu. Je ne faisois nul doute, pour suivit Andrenius, que cette bête qui m'allaitoit dans son sein avec ses petits, que je regardois comme mes freres, ne fût ma veritable mere; je joüois, je dormois, & je mangeois avec eux, elle nous donnoit non seulement de son lait, mais elle partageoit encore avec nous tout ce qu'elle apportoit de sa chasse. Au commen-

12 LE CRITICON

lement cette prison ne me faisoit pas de peine , les tenebres de l'esprit s'accommodoient assez avec l'obscurité de ma caverne , & je n'avois point d'idée qui me fit imaginer la beauté de la lumière ; il est vrai que quelquefois j'entrevoiois quelque raion du jour , qu'à certaines heures le Ciel faisoit tomber sur nous du haut des rochers ; mais quand je fus parvenu à un certainâge où le raisonnement interieur commença à operer , je m'impatientois de me voir dans cette ignorance crasse , mon esprit faisoit des efforts impetueux pour se voir ; en effet , je commençai à me connoître , & à faire des reflexions sur ce que je pouvois être ; qu'est-ce que cela , disois-je , suis-je , ou ne suis-je pas ? mais puisque je vis , puisque je connois , j'ai un être ; cependant , si je suis , qui suis-je ? qui m'a donné cet être ? & pour quelle fin me l'a t'on donné ? est-ce pour demeurer ici ? c'est assurément un grand malheur ; suis je brute comme ceux-là ? non , car je voi entr'eux & moi une difference sensible , ils sont vétus de peaux , & moi je suis tout nud , en cela moins favorisé de celui qui nous a tous créez , je re-

reconnois aussi dans toutes les parties de mon corps une forme differente, je ris, je pleure, & eux ils crient, je marche le corps droit, & la tête levée, eux se meuvent de travers, & panchez jusqu'à terre; tout cela se voit, j'en occupois mon attention. Chaque jour mon envie de sortir de ce lieu croisloit, de même que mes desirs d'apprendre: je ne sçai si en tous les hommes ils sont aussi violens qu'ils étoient en moi; mais ce qui me donnait une nouvelle peine, c'étoit de voir ceux que j'appellois mes freres, d'un legereté surprenante, ils grimpoient librement sur ces rochers, qui étoient inaccessibles pour moi; ils allaient & venoient au milieu des précipices sans tomber; cette agilité dont ils jouissoient, & dont je me voiois privé, me faisoit tomber dans des reflexions que je ne pouvois développer; je voulus plusieurs fois essaier de les suivre, mais tous mes efforts ne servoient qu'à arroser les rochers de mon sang; je voulois en vain me servir de mes dents, je retombois d'où j'étois parti, les brutes accourroient à mes cris & à mes plaintes, il me sembloit qu'elles

les en étoient attendries , elles me faisoient part de leur chasse , j'en étois soulagé, mais non pas consolé. Que je faisois de reflexions en moi-même ! elles étoient d'autant plus fâcheuses , que je ne les pouvois exprimer par l'usage de la parole , qui me manquoit ; que je me formois de doutes & de difficultez sur ce que je pensois de mon état ! D'ailleurs , c'étoient pour moi un continual tourment , que le bruit confus de la mer , dont les ondes faisoient , pour ainsi dire , des impressions plus fortes sur mon cœur , que sur les rochers où elles se brisent. Que dirai-je aussi du bruit horrible des nuées & des tonnerres ? si à la fin ils se reduissoient en pluie , mes yeux se fendoient en larmes ; ce qui me donnoit encore de nouvelles peines , c'est que de tems en tems j'entendois de loin des voix comme la tienne ; je n'y démelois rien d'abord qu'un bruit confus , mais peu à peu elles me paroissoient plus distinctes , & cela redoubloit mon trouble : il m'en restoit dans l'esprit de vives impressions , j'étois bien sûr que ce n'étoit pas un bruit semblable à celui des bêtes auquel j'étois accoutumé ;
cepen-

cependant, je mourrois d'impatience de connoître ce que c'étoit: D'une chose je puis t'assurer ; que quelques idées que j'aie euës de la disposition du monde, de sa situation, de sa diversité, en un mot, de toute sa machine, je ne me suis jamais figuré ce qui en est, je n'ai point compris la grandeur, l'ordre, ni la beauté que je trouve & que j'admire.

Je ne m'en étonne pas, dit Critile; puisque tout l'entendement humain ne peut jamais atteindre à concevoir une disposition & une formation si relevée, je ne dis pas seulement de l'Univers, mais de la moindre fleur, ni même d'une mouche; la seule sagesse infinie du suprême Artisan en a l'intelligence, lui seul peut former tant d'harmonie, tant de beauté, & tant de variété surprenante.

Mais apprëns-moi, je te prie, une chose que je desire ardemment de scavoir c'est comment tu as pû sortir de la prison de cette sombre caverne, de ce tombeau où tu as été ensevelien naissant? sur tout exprime-moi, s'il est possible, l'étonnement où tu fus, quand tu vis la première fois toute cette machine du monde.

C'est

C'est sur quoi je vais te satisfaire,
reprit Audrenius, quand j'aurai repris
haleine.

CHAPITRE II.

Le grand Theatre de l'Univers

Aussi-tôt que le souverain Artisan de l'Univers en eut achevé l'ouvrage, il en partagea ses diverses parties à chacune des créatures qu'il avoit formées ; il les convoqua toutes, depuis l'Elephant jusqu'à la Mouche ; il leur laissa le choix d'en prendre & d'occuper la portion qui leur convenoit le mieux : l'Elephant se contenta des forests, le Cheval des prairies, l'Aigle de l'air, la Baleine des golfes de la mer, le Cygne des étangs, & la Grenouille des marais ; l'Homme vint le dernier, & ne demanda pas moins que tout ensemble, encore cela lui paroissoit-il peu de chose, eu égard à l'étendue de ses desirs ; tous en furent étonnez, mais se flatant déjà lui-même, il regarda ce desir insatiable comme la marque d'une grande ame.

ame. C'est en quoi il se trompoit, car une telle convoitise est une marque de sa foiblesse ; toute la superficie de la terre lui paroît courte, c'est pourquoi il fouille dans ses entrailles, il y cherche les mines d'or & d'argent, pour satis faire son avarice, il embarasse l'air par ses édifices, afin de flater son orgueil, il sillonne, s'il faut ainsi dire, les mers, il les fonde dans les goïses les plus profonds, afin d'en tirer les perles, l'ambre & le corail, pour s'en faire des ornemens; il force les elemens à lui paier pour tribut ce qu'ils ont de plus cher, l'air lui fournit ses oiseaux, la mer ses poissons, la terre ses fruits, & le feu sa chaleur, pour aider à sa gourmandise : avec tout cela il se plaint, il se croit pauvre. O monstrueuse ambition de l'homme ! Dieu voulant rectifier ses desirs, en paroissant y condescendre, le prit par la main, & lui dit: regarde; considere, & scache que pour toi j'ai tout formé, si je te donne la possession, ce ne doit être que par rapport à ton esprit, & non à ton corps; c'est pour en jouir comme homme raisonnables, & non comme brute; je te fais seigneur de

de toutes les choses créées, & non pas esclave, elles doivent te servir, & non pas t'assujettir; la connoissance de toutes t'appartient, & à moi la reconnoissance, c'est à dire, que pour toutes ces merveilles & mes bontez, tu dois t'élever des créatures au Créateur. Mais l'homme ingrat ne profita point de cet avis, il se borne à ce qui le flate, & s'accoutumant aux merveilles que Dieu a faites pour lui, il n'en est plus touché.

Andrenius, qui n'avoit que le seul instinct naturel, peut nous servir à confondre notre ingratitudo; touché de tout ce qu'il voioit, il ne put s'empêcher d'en admirer l'Auteur. Ensuite il continua son recit en cette sorte.

Le sommeil faisoit tout mon plaisir, & étoit le soulagement des peines de ma solitude; je me consolois par son moyen de tous mes ennuis. Une nuit entre les autres, que je dormois plus profondément, j' fus réueillé par un grand bruit, qui me sembla sortir des entrailles les plus profondes de cette montagne, tout s'émut, les rochers tremblèrent, un furieux vent

gron-

gronda, les pierres les plus dures se fendirent, & tombèrent avec un éclat si épouventable, qu'on eût dit que toute la machine du monde alloit être détruite. C'est une chose étonnante, dit Critile, devoir que les montagnes les plus hautes & les plus incébranlables, ne soient pas exemptes de ces accidens, elles sont sujettes aux tremblemens de terre, & aux chutes du tonnerre.

Si les rochers trembloient, juge, poursuivit Andrenius, ce que je pouvois sentir; toutes les parties de mon corps sembloient se separer, mon cœur même sembloit vouloir sortir de sa place, tous mes sens furent saisis; en un mot, je ne me trouvai plus en moi-même, j'étois comme mort, & enseveli parmi les rochers: l'on peut dire que ce tems-là fut une éclipse de mon ame, & une *parenthèse* de ma vie; je ne pouvois rien remarquer, ni rien concevoir: enfin, je revins peu à peu de ce mortel saisissement, mais je ne sçai comment, niquand, j'ouvris les yeux, & vis le jour, jour heureux pour moi, & le plus agreable de mes jours, celui que j'oublierai le moins.

Je

Je m'apperçus aussitôt que ma fâcheuse prison étoit ouverte, ce fut pour moi un second ravissement, je commençai donc à me désenterrer, pour renaître de nouveau au monde, j'avancai vers une grande ouverture nouvellement faite, dont la vûë me charma; je vis le Ciel & la terre; à ce coup toutes les puissances de mon ame & de mes sens passèrent dans mes yeux, tout le reste demeura perclus durant plus de six heures, je me croiois mort, dans le tems que je commençois tout de bon à vivre. De vouloir ici t'exprimer l'attention de mes sentimens, les efforts de ma raison, & de mon esprit, c'est chose impossible, je te dirai seulement, que je me souviendrai toute ma vie de ce jour-là.

Je le croi, dit Critile, étant vrai que quand les yeux voient ce qu'ils n'ont jamais vû, le cœur sent ce qu'il n'a jamais senti.

J'admirois le Ciel, poursuivit Andrenius, j'admirois la terre, j'admirois la mer, j'admirois tout ensemble & tout séparément, chaque objet m'enlevoit, je ne me lassois point de regarder, d'observer ni d'admirer.

O! que

O! que je t'envie, s'écria Critile, tant de plaisir peu connu & peu imaginé des autres; c'étoit sans doute l'unique privilége du premier homme, que tu partageas alors, c'est tout ce qu'il y a à souhaiter, que devoir comme une chose nouvelle, la grandeur, la beauté, les accords, la fermeté & la variété de cette grande machine crée; c'est parce que nous n'y trouvons point de nouveauté, que nous ne l'admirons pas. Nous entrons tous dans le monde les yeux de l'ame fermez, & quand nous les ouvrons, par la connoissance ou par l'habitude que nous avons des choses, quelques merveilleuse qu'elles soient, elles ne nous causent point de vraie admiration; c'est pour cela que les plus sages des hommes se sont toujours regardez comme de nouveaux venus dans le monde, afin de mieux sentir l'effet que tant de merveilles doivent operer. L'on doit imiter à cet égard, celui qui après s'être promené dans un delicieux jardin, & y auroit passé, sans avoir pris garde à la beauté des plantes, ni à la variété des fleurs, retourneroit sur ses pas, afin de goûter cette seconde fois

le plaisir de chaque chose ; car nous sortons du monde comme nous y sommes entrez, sans avoir jamais fait aucune reflexion sur la beauté, ni sur les perfections de l'Univers.

Ce qui contribuë le plus, répondit Andrenius, à les faire admirer, c'est d'en avoir été privé, & de les voir tout a coup.

Ta longue prison fut heureuse, reprit Critile, de t'avoir donné le moyen de joindre le desir à la joüissance, car plus les choses sont grandes & souhaitées, plus elles font de plaisir quand on les a ; dès que les plus grands prodiges deviennent communs, ils s'avilissent, l'usage fait perdre le respect pour les choses mêmes les plus relevées : ce n'est pas un petit avantage au Soleil de disparaître durant les nuits, afin d'être désiré & mieux reçu les matins ; sans cette facile & fréquente possession, combien l'ame seroit-elle occupée en attentions ? quel concours de sentimens & de reconnoissances ! elle ne pourroit long-tems se soutenir contre l'attrait de tant de merveilles, ni se resoudre à les abandonner un moment, car à mesure qu'elle en quitteroit

teroit une , plusieurs autres viendroient prendre sa place.

Que ne doit-on point penser , dit Andrenius , des avantcoureurs de ce grand Monarque du jour , que tu appelles Soleil , & encore plus de lui-même : il me parut majeitueusement couronné de splendeur , & entouré d'une garde de rayons , qui forcerent mes yeux a lui rendre toute sorte de vénérations ; il commença à paroître sur un grand thrône de crystal , & dans une majesté muette & souveraine , il prit possession de tout l'hémisphère , remplissant tout le reste des créatures de sa présence illuminée : c'est-là où je demeurai tout éperdu , & comme hors de moi-même ; je me fis émule de l'aigle le plus attentifs .

O ! s'écria Critile , qu'elle vûe devra suffire pour le divin Soleil , le Dieu immortel ? comment pouvoir regarder tant de beautez ensemble si parfaites & si infinies ? comment pouvoir goûter tant de joye , & jouir d'un si grand bonheur ! Mon admiration croissoit , poursuivit Andrenius , à mesure que mon attention se redoublloit ; j'observai que de toutes les merveilles

du

du monde, il n'y a que le Soleil qui force la vûe de se rendre. C'est sans doute pour cette raison, dit Critile, qu'il est nommé *Sol*, qui veut dire le seul; en effet, c'est de toutes les choses créées, celle qui donne la plus grande idée de la grandeur de Dieu; il s'appelle Soleil, parce qu'en sa présence toutes les autres lumières disparaissent; pendant que lui seul luit; il est placé au milieu des corps célestes, comme le centre, le cœur, & la source perpétuelle de la lumière; il est toujours lui-même, & l'unique en beauté; c'est par lui que toutes choses se voient, mais il ne permet à personne de le voir; il influence & prête son concours à la nature, pour toutes ses opérations, même pour celles de l'homme; il communique à toutes les créatures sa joie & sa lumière, il la répand jusques dans les entrailles de la terre; il se donne à tous, parce qu'il est pour tous, il n'a besoin de rien, mais tous ont besoin de lui, & reconnaissent sa dépendance: enfin, c'est l'Astre d'ostentation & d'admiration, c'est le brillant miroir qui représente les grandeurs de Dieu. L'employai une grande partie du jour
en

en cette contemplation. Cela me fait souvenir , dit Critile , d'un grand Philosophe , qui disoit qu'il n'etoit né que pour regarder le Soleil. Cette pensée est belle , mais tout le monde ne l'entendoit pas , on la trouvoit même trop commune. Cependant au fond , ce Sage vouloit dire que dans le Soleil materiel , il vasioit la Divinité du souverain Createur , & en y éllevant son cœur , il disoit , si l'ombre est si brillante , combien doit être adorable le corps éternel de cette beauté infinie ?

Mais le malheur est , dit tristement Andrenius , qu'ici bas je voi que les plaisirs sont bien-tôt changez en chagrins ; le Soleil s'ensevelit dans les eaux , je crus ne le revoir jamais , cette pensée m'affligeoit : toutefois je revins bien-tôt de mon abbatement , & rentrai dans de nouvelles admirations , voiant un autre Ciel tout couonné de flambeaux. Je t'assure que cette vûe ne me fut pas moins agréable que la première , j'y trouvai même plus de matière à m'entretenir ; par le grand nombre des varietez que j'y découvris. O sagesse infinie de Dieu !

s'écria Critile, d'avoir trouvé le moyen de rendre la nuit aussi belle en son espece, que le jour. L'ignorance vulgaire luy a donné beaucoup de noms fort improches, comme de laide, de déreglée, de triste & de noire; cependant elle est brillante & douce, elle est le repos du travail, & le soulagement des fatigues: celui qui la nomma sage avoit bien mieux rencontré; en effet, c'est le tems du silence, & du bon conseil; les Atheniens estimèrent la chouette le symbole de la discretion & du sçavoir, car la nuit n'endort dans toute sa durée que les ignorans, elle fait veiller les sages, & elle résout ce que le jour exécute. Comme le bruit n'interrompt point alors, dit Andrenius, je me donne tout entier à la contemplation de cette infinité d'étoiles, dont les unes sont étincelantes, & les autres brillantes: je le comptois, je remarquois leur grande variété, leur situation, leur mouvement & leur couleur, les unes sortant sans cesse, & les autres rentrant. Tout cela, dit Critile, représente le monde dans sa vicissitude, & le passage continual des hommes

mes à la vie, & de la vie à la mort.

Mais ce qui me toucha davantage, continua Andrenius, fut la merveilleuse disposition de ce grand ouvrage, où l'on voit que le souverain Maître n'a rien oublié, pour embellir & lambrisser de fleurs & d'étoiles la grande voute du Monde.

Je disois pourtant en moi-même, pourquoi ne les a-t-il pas mises de rang, & par ordre, entrelacées les unes dans les autres avec des lacs riches & visibles, afin de rendre cet ouvrage encore plus parfait? Ha! dit Critile, je t'entends, tu eusses voulu que l'art & la broderie y eussent entré, & que la forme en fut comme d'un parterre fort regulier, que l'art embellit autant que la matière. C'est cela même, dit Andrenius, il en auroit brillé davantage, & en auroit été plus agréable à la vûe. L'art, répondit Critile, seroit un défaut dans les ouvrages du divin Artisan, il en ôteroit la beauté; la divine sagesse en les formant de la sorte, y a connu une plus importante correspondance, soit pour leurs mouvemens, ou pour leurs influences, qui sont toutes dif-

ferentes, & propres à chaque astre du Ciel, de même que les herbes & les plantes de la terre : il y a des étoiles qui procurent de la chaleur, & les autres du froid, les unes du sec, & les autres de la pluie ; en sorte qu'elles se corrigent & se modèrent les unes & les autres par leurs influences opposées. Au reste la disposition artificielle & uniforme que tu demanderois, seroit trop affectée, elle ne plairoit qu'une fois, au lieu qu'étant, comme elle est, d'une forme qui change toutes les nuits, & qui montre toujours un nouveau Ciel & de nouvelles beautez, jamais elle ne lasse ni n'ennuie les regards, elle proportionne toutes ses varietez avec les étoiles, & cette confusion grave & innombrable la fait respecter ; elle est une énigme naturelle de la puissance suprême, mais fort claire aux Sages. Je considerois, reprit Andrenius, avec beaucoup de plaisir toute la difference des couleurs, car les unes brillent en blancheur, les autres en rougeur, les unes sont dorées, & les autres argentées. Il n'y avoit que la couleur verte que je n'y trouvois point.

point. C'est, dit Critile, que le vert
est tout terrestre, c'est une couleur
qui n'est que pour la terre ; il est vrai
qu'elle est le symbole de l'esperance :
mais au Ciel on a la joüissance, il n'y
faut pour parure que des ardeurs con-
stantes, & rien de ce qui marque la
corruption. Mais n'as-tu point re-
fléchi sur une petite étoile, qui n'est
qu'un point dans la grande Carte du
Ciel ? c'est l'objet de l'aiman, elle
sert de compas pour mesurer les di-
stances du Ciel & de la terre, & il
semble qu'elle ne soit faite que pour
l'usage particulier des hommes. Je l'a-
vouë, dit Andrenius, qu'elle m'a pa-
ru si petite, que je n'y ai pas fait at-
tention ; mais j'en ai beaucoup fait sur cet-
te belle Reine des Etoiles, la Prési-
dente de la nuit, la Lieutenant du So-
leil, & qui n'est pas moins admirable
que lui ; en un mot, c'est ce que tu
appelles la Lune. Si elle m'a causé
moins de plaisir, elle m'a donné plus
d'admiration par toutes ses varietez,
tantôt croissant, tantôt diminuant.
C'est la seconde puissance des tems,
dit Critile, elle les partage avec le
Soleil, cars'il fait le jour, elle fait la

nuit : s'il accomplit les années , elle
acheve les mois ; si le Soleil échauffe
& dessèche la terre , la Lune la ra-
fraîchit & l'humecte ; s'il gouverne les
champs, elle domine sur les mers ; en
sorte que ce sont les deux balances du
monde . Il y a pourtant cette diffé-
rence , que le Soleil est le vrai miroir
de la Divinité , & la Lune le por-
trait de l'homme ; tantôt il croît , tan-
tôt il diminuë ; tantôt il naît , tantôt
il meurt ; tantôt il est dans son plein ,
tantôt il n'est rien ; enfin elle n'est ja-
mais dans un état permanent ; elle n'a
point de lumière par elle-même , elle
l'emprunte du Soleil ; elle cause une
éclipse à la terre , quand elle se met
entre-deux ; plus elle est luisante ,
mieux on voit ses défauts ; c'est la
plus malfaine , & la plus mal située des
Planètes ; elle a plus de rapport à la
Terre qu'au Ciel : de sorte qu'on peut
dire , que si elle est inconstante , dé-
fectueuse , basse & triste , c'est qu'el-
le n'a que la terre pour origine , &
pour voisinage . Cependant , dit An-
drenius , je passai toute la nuit à la con-
siderer avec beaucoup de plaisir & d'at-
tention , me faisant pour cet effet au-
tant

tant d'yeux que le Ciel même, moi pour le regarder, & lui pour être vu; mais le chant des oiseaux, les *hauthois* de l'Aurore, commencèrent à faire une *salve* à la seconde apparition du Soleil, & à *battre la retraite* des étoiles; ils semblèrent aussi réveiller les fleurs, & tous les plaisirs que j'avais déjà goûtez. Je fus touché du retour de ce grand Astre, mais moins que je ne l'avois été la première fois; je sentis ma curiosité diminuée, & voyant ainsi la lumière naître & défaillir, je jugeai qu'il étoit aussi bien que moi une créature, & destiné par le Créateur à communiquer sa clarté & sa chaleur à la terre.

Après avoir ainsi considéré le Ciel & le Soleil, j'eus envie d'examiner la Terre. Je descendis par l'escalier que les ruines avoient fait. Mais je sens qu'il m'est impossible de pouvoir te peindre le premier pas que je fis en terre, l'haline me manque aussi bien que la voix, & il faut que je me repose un moment, pour pouvoir te représenter les nouvelles beautes que j'admirai,

CHAPITRE III.

De la beauté de la Nature.

LA Nature dans la diversité de ses operations, tend toujours à la perfection, & c'est ce qui en fait la beauté. Elle a une attention particulière sur chacun de ses ouvrages, & elle a imprimé en nous un désir naturel d'en connoître l'essence & la beauté. Un sage a nommé l'occupation que nous donne le désir, une véritable folie; en effet, c'en est une, quand cette occupation n'a pour objet qu'une vaine curiosité, & qu'elle ne nous élève point au delà de cette connoissance: pour admirer l'Auteur de tant d'ouvrages differens, & nous engager à lui marquer notre reconnoissance. Au reste, si l'admiration est fille de l'ignorance, elle est en récompense la mère du plaisir; comme ce n'est qu'à la nouveauté qu'on donne son admiration, elle cesse dans les plus grands sujets, dès qu'ils sont connus, & l'on peut dire qu'ils manquent avec bassesse le peu d'encens qu'on

qu'on leur donne. Ce qui fait le charme de l'admiration, est celui de la nouveauté: aussi bien dans la Nature que dans l'Art, ce qui fut regardé hier avec ravissement, est considéré aujourd'hui avec froideur; ce n'est pas que l'objet ait perdu son merite, c'est qu'il n'est plus nouveau. Si les moindres objets charment par leur nouveauté, si l'on admire une perle & un diamant, quand ils ont quelque chose d'extraordinaire, il ne faut pas s'étonner de voir Andrenius dans l'admiration, à l'aspect inopiné des Astres, de la Lune & du Soleil, à la vûe des Campagnes & du Ciel, également émaillez de fleurs & d'étoiles. Il l'avoüa lui-même, & voici comment il s'en exprima, en continuant son récit.

Je me trouvai tout d'un coup, dans ce centre de différentes beautez, qui n'avoient jamais frapé mes sens, ni mon imagination; mon esprit fit plus de chemin que mon corps, & mes yeux eurent plus de mouvemens que mes pieds; je considerois toutes ces choses avec joie, tout me sembloit parfait, tout étoit nouveau pour

moi; j'eus la même attention que j'avais euë la veille en regardant le Ciel , & même davantage ; le Ciel n'avoit occupé que mes yeux , mais ici tous mes sens furent occupez , & encore ne suffirent-ils pas : j'aurois voulu avoir cent yeux & cent mains , pour satisfaire tout à la fois les curiositez de mon ame : mon esprit étoit tout transporté , de voir une si grande quantité de créatures si différentes en proprietez , en nature , en forme , en couleur , en effets & en mouvemens ; je cueillis une rose , & contemplant sa beauté , je sentis sa bonne odeur , je ne me laffois point de la regarder ni de l'admirer , j'avangçai l'autre main pour prendre un fruit , mon goût disputa de plaisir avec mes yeux , & je trouvai que les fruits l'emportoient sur les fleurs : Enfin , j'étois si agréablement embarrassé de toutes ces choses , que j'avois de la peine d'en quitter une pour en prendre une autre , tant elles me faisoient de plaisir toutes ensemble.

Mais ce que j'admirai davantage , fut de voir une si grande multitude de choses , & une si grande diffé-

ren-

rence entre elles , de voir tant de *plur*
alité avec tant de *singularité* , en sorte
qu'on ne peut s'équivoquer en une
seule feüille d'arbre , en un seul brin
d'herbe , ni en une seule plume d'oi-
seau ; toutes ces choses ont leur dif-
ference , non seulement par rapport à
la difference d'espèce , mais encore
avec celles de pareille nature. C'est
dit Critile , en quoi on ne peut trop
admirer la sagesse du divin Ouvrier ,
ni sa bonté pour l'homme , en faveur
duquel il a crée toutes ces choses : il
a voulu que toutes les differences des
créatures fussent autant de moyens
différens pour l'élever à lui. Je ré-
connus aisément , poursuivit Andre-
nius , qu'une partie de ces fruits étoient
les mêmes que mes bêtes farouches
apportoient à la caverne ; mais j'eus
un grand plaisir à les voir attachez
aux branches où ils naissent , ce que
je ne pouvois comprendre auparavant ,
quelque reflexion que je fisse : je fus
trompé en quelques-uns par l'aigreur
& l'acréte qu'ils avoient , quand j'en
voulois goûter avant leur maturi-
té. C'eit , dit Critile , une autre
merveille de la Providence , qui a

voulu que tous les fruits ne fussent pas d'une même saison , & qu'il y en eut pour tous les tems , selon les besoins qu'on en a ; les uns commencent au Printemps , qui chatoüillent plutôt le goût , qu'ils ne nourrissent ; les autres sont rafraichissans & destinez pour soulager dans le brûlant Eté ; enfin , les secs & les chauds , qui se conservent le mieux , servent dans le sterile Hyver ; les froides herbes sont pour moderer les ardeurs de Juillet , & les chaudes pour conforter dans les rigueurs de Decembre ; en sorte qu'une espece de fruits & de legumes , à mesure qu'ils se flétrissent , en rappellent d'autres conformes à la saison : ainsi , l'on en a toute l'année . O merveilleuse œconomie du Createur , continua Critile , qui est-ce qui peut vous méconnoître dans le secret de son cœur ? peut-on vous refuser cette justice si naturelle , & s'empêcher de vous adorer dans les effets de votre divine Providence ? Je me trouvois , continua Andrenius , comme perdu au milieu de ce labyrinthe agréable de prodiges , toutefois sans savoir à quoi m'attacher , je me

me laissai emporter tout entier à ma curiosité toujours insatiable, car chaque objet étoit pour moi une merveille: de tous côtés je cueillois des fleurs, attiré par leur odeur & leur éclat, je ne me lassois point de les sentir & de les regarder, j'en ôtois les feuilles une à une, & je faisois une curieuse anatomie de leur composition; de là je passois à la considération de toutes ces beautez ensemble, & jugeant du plus par le moins, je disois, si une seule fleur me semble si belle, combien doit l'être tout une prairie, si une étoile est si brillante, combien tout le Ciel doit-il être charmant? C'est ainsi que je me laissais aller à mes contemplations & à mes raisonnemens. Tout cela est bon, dit Critile, mais prens garde de ressembler à ceux qui veulent voir le pais, & qui n'ont point d'autre motif dans leurs voyages, que de pouvoir parler de tout; élève & épure un peu ton gout, reconnois la beauté infinie du Créateur, peinte dans ces beautez terrestres; tire cette conséquence, que si les effets sont si admirables, combien la cause doit-elle être

merveilleuse ? tire des conséquences de ce qui est mort , à ce qui est vif , & de la peinture à la réalité ; pense que toute la beauté d'un grand Palais ne consiste pas dans sa masse ni dans sa fermeté , elle dépend aussi de la commodité pour l'habitation , & de sa juste symétrie . C'est ce que ce divin Architecte a régulièrement observé : il ne s'est pas contenté de faire les arbres pour donner des fruits , il a voulu qu'ils portassent encore des fleurs , & qu'ils joignissent le délicieux à l'utile : les abeilles forment leurs raions de miel , allant de fleur en fleur en ramasser la substance : les essences qu'on tire des fleurs se distillent de sorte qu'elles rendent une odeur qui rejouit l'odorat , & conforte le cœur , ou , pour mieux dire , elles recréent tous les sens . Mais , repliqua Andrenius , ce qui me rejouïssoit dans les fleurs si odoriférantes , m'attrista peu de tems après , en les voyant flétries . C'est , dit Critile , l'image de la fragilité humaine , les commencemens sont toujours beaux , les saisons commencent par le Printemps , & par l'agréable émail des fleurs , le jour naît dans le fard d'une

ne riante Aurore, l'homme croît dans les ris de l'enfance, & dans les agréments de la jeunesse, mais tout tombe bien-tôt dans la tristesse d'un état flêtri, dans le regret de finir, & dans l'horreur de la mort.

Après m'être delicieusement recréé la vûë, dit Andrenius, dans un si prodigieux concours de beautez, je voulus aussi donner à mes oreilles le plaisir d'entendre l'agréable harmonie des oiseaux; j'allois écoutant leurs râgues, & les divers tons qui composent leur melodie; je remarquai alors, que la nature avoit beaucoup favorisé les oiseaux, leur ayant donné l'avantage de chanter agréablement tout seuls, ce qui est un des grands toulagemens de la vie, pendant que pas une autre de toutes les brutes, que j'examinai une à une, n'a la voix supportable. C'est, dit Critile, que les oiseaux, comme habitans de l'air, sont plus subtils, non seulement parce qu'ils le coupent avec leurs aîles, mais aussi parce qu'il les anime, & donne du son à leur bec; cette delicateſſe dans ces petits animaux se trouve si parfaite, qu'elle fert souvent à corriger la voix humaine,

maine, dans la Musique, que nous avons imitée de leur chant. Disons davantage, & poussons plus loin cette reflexion, il y a apparence, que comme les oiseaux sont voisins du Ciel, ils en reçoivent cette qualité, afin qu'ils entonnent des chants pour magnifier la gloire de celui qui l'habite: il y a encore une autre chose à observer sur les oiseaux, c'est qu'il n'y en a pas un de venimeux, au lieu qu'il s'en trouve beaucoup parmi les autres animaux, qui sont d'autant moins purs, qu'ils touchent de plus près la terre; tels sont les reptiles, qui y sont comme confus, & d'où ils contractent sans doute un venin & une malignité si dangereuse, qu'à la seule vûe des hommes ils se haussent, & sortent de leur fange pour leur nuire. Je goutai assurément, continua Andrenius, beaucoup de plaisir, en voyant ces oiseaux si bigarrez & émaillez de tant de vives & de différentes couleurs. Outre tout cela, ajoûta Critile, il faut encore remarquer, que non seulement parmi les oiseaux, mais aussi parmi les bêtes, le mâle est toujours plus beau & plus parfait que la femelle; le mê-

me avantage se trouve dans l'homme, mais son inclination naturelle, & la politesse même dont il se pique à l'égard des femmes, l'empêche de jouir de cet avantage, par la foiblesse qu'il a pour le sexe.

Ce que j'admirai encore, dit Andrenius, ce fut l'ordre avec lequel tant de créatures si différentes se meuvent & se gouvernent, sans s'embarasser les unes les autres, se faisant successivement place, & s'entr'aidant toutes. C'est, dit Critile, un autre merveilleux effet de la Sageſſe éternelle, qui a disposé toutes choses avec poids, nombre & mesure, de sorte que chacune a son emploi par rapport à sa qualité. Les mixtes se forment des élemens, & les inferieurs servent aux superieurs; les herbes & les plantes, qui tiennent le plus bas degré, ne jouissent que de la vie vegetative, qui les fait croître jusqu'à un certain point, sans pouvoir le passer; elles servent d'alimens aux animaux qui ont au dessus d'elles un degré de perfection: les uns paissent l'herbe, les autres se reposent sur les arbres, & en mangent les fruits, ils y font leurs nids, & se couvrent de leurs

leurs feuilles, qui sont pour eux une tapissérie naturelle; mais les animaux & les plantes sont assujetties à d'autres créatures beaucoup plus parfaites, qui joignent à la vie vegetative & à la sensitive, la vie raisonnnable: en un mot, c'est l'homme, qui, supérieur aux plantes & aux animaux, depend d'une Puissance infinie, qui est Dieu son Créateur. Ainsi, tout est disposé de sorte, que rien ne manque dans cet harmonieux concert de toutes les créatures; l'eau a besoin de la terre pour la soutenir, la terre a besoin de l'eau pour sa fécondité, l'air s'augmente de l'eau, & le feu se nourrit de l'air. C'est ainsi que tout est ordonné, de manière que chaque chose a besoin d'une autre pour sa conservation; & toutes ensemble forment & conservent l'Univers.

Ce qui est encore admirable, ce sont les moyens rares que la suprême Providence a donné à chacune de ces créatures pour leur conservation; elles ont un instinct naturel, par lequel elles connoissent ce qui leur est propre, & ce qui leur est mauvais, & il y a en cet instinct des secrets incompréhens-

prehensibles ; au milieu de leur union & de leur accord , on trouve une guerre continue , les uns cherchant à surprendre les autres , & tous pour éviter le danger.

Quoique tout fut pour moi , dit Andrenius , une continuation de merveilles , je ne laissai pas d'admirer particulierement cette étendue prodigieuse de la mer ; il me parut qu'étant jalouse de la beauté de la terre , elle s'y étoit fait des *langues* pour en être louée ; je crus qu'elle me reprochoit déjà ma paresse par son agitation continue , & qu'elle ne se tourmentoit que pour réveiller mon attention , & ma curiosité . Cependant , je me sentis las de marcher , mais non pas de voir & d'admirer ; je me reposai sur une roche , d'où je considerai avec étonnement la prison où la mer est renfermée , & comment ce monstre terrible étoit retenu si sûrement par de si fôbles bornes , & arrêté par un frein aussi doux qu'est le sable ; est-il possible , disois - je en moi-même , qu'il n'y ait point d'autres murailles que le rivage , pour se garantir contre un si furieux ennemi ? A la vérité , dit Critile , il est

est étonnant de voir que la Prévoyance Divine ait renfermé sans aucun effort, & dans des limites si foibles les deux plus turbulens élemens, la mer dans du sable, & le feu dans des caillous, sans quoi il y a long-tems qu'ils auraient exterminé toute la nature; le feu demeure là emprisonné, & ne sort qu'après avoir frapé la pierre qui le renferme, il ne vient que selon le besoin qu'on en a, & il se retire aussi tôt. Je ne me pouvois rassasier, reprit Andrenius, en m'approchant de l'eau, d'en considerer le cristal transparent & liquide..... L'on pretend, dit Critile, que les yeux sont composez des deux humeurs aquatiques & cristalines, & que c'est la raison qui nous fait trouver tant de plaisir à considerer les eaux; car nos yeux, sans se lasser & se faire mal, peuvent être tout un jour attachez à voir la mer. Ce que j'admirai encore, ajouta Andrenius, fut la quantité de poissons qui nagent dans la mer, & le nombre d'oiseaux qui sillonnent sans cesse sa superficie. Tout cela me cloüa sur ma roche, où tout seul, & dans mon ignorance, je contemplayois cette harmonie si charmante de tout l'Univers;

vers; composé de tant de choses si opposées, il auroit dû me faire croire, qu'il ne pouvoit pas se maintenir un seul jour. Il est vrai, répondit Critile, que le monde n'est formé que de contraires, & ne se maintient que par des oppositions; il n'y a pas une chose qui n'ait la sienne, & qui ne combatte sans cesse, tantôt victorieuse, tantôt vaincuë, en sorte qu'on n'y voit qu'agens & patiens; les élemens, qui tiennent le premier rang, commencent à se choquer, les mixtes les suivent, qui se détruisent alternativement; les maux sont toujours en embuscade pour corrompre les biens; les tems mêmes se font la guerre, aussi bien que les astres: mais s'ils se vainquent, ils ne se font point de mal; cette guerre ressemble à celle que se font les Princes, il n'y que leurs Vassaux qui en souffrent; les corps sublunaires se ressentent de la guerre des astres, & leurs malignes influences causent souvent leur destruction.

Y a-t-il un homme qui n'ait point de rival? où peut-on aller où il n'y ait point de guerre? l'age en produit, & rend les vieux contraires aux jeunes; dans

dans les complexions, le flegmatique est contraire au bilieux ? dans les conditions, les pauvres sont opposez aux riches ? dans les Nations, les Espagnols sont ennemis des François ; l'homme même est opposé à lui-même dans son propre temperament ; les humeurs commencent le combat, soutenus par les diverses qualitez des elemens ; l'humide radical resiste à la chaleur naturelle, la partie superieure à l'inferieure, l'appetit ose se moquer de la raison ; l'ame, quoi qu'immortelle, n'est pas exempte de cette generale mesintelligence, les passions l'agitent, la crainte s'oppose à la valeur, la tristesse à la joye, & la haine à l'amour ; l'irascible se broüille continuellement avec le concupiscible ; tantôt les vices l'emportent, tantôt les vertus triomphent, tout n'est que guerre & que combat ; de sorte qu'on a eu raison de dire, que la vie de l'homme n'est qu'une milice sur la terre. Mais, continua Critile, l'Auteur admirable de toutes les choses créées trouve dans leurs contrarietez, le fondement de leur conservation, & de leur perpetuité ; tous les changemens qui arri-

vent

vent dans la nature ne servent qu'à sa durée ; car pendant que tout y prend fin, elle demeure toujours elle-même, elle est permanente & perpetuelle, toujours les mêmes choses y sont, l'une en finissant en fait renaître une autre, la fin de la première fait le commencement de la seconde, & dans le tems qu'il semble qu'elles vont toutes perir, c'est alors qu'elles renouvellent, & que le monde se rajeunit, que la terre devient plus ferme, & l'Univers plus admirable.

Mais j'oubliois, reprit Andrenius, à te dire ce que j'ai observé sur la variété des tems, cette disposition des jours & des nuits, des saisons qui se succèdent regulierement les unes aux autres, ne passant jamais d'une extrémité à l'autre. J'avouë, dit Critile, qu'en cela la divine puissance se fait connoître visiblement ; elle a fait le jour pour le travail, & la nuit pour le repos ; dans l'Hyver les plantes prennent racine, & au Printemps elles fleurissent ; en Eté elles fructifient, en Automne elles meurissent. Que dirons-nous de la merveilleuse invention des pluies, de voir descendre l'eau du Ciel si artistement

ment distribuée sur toute la terre , & justement dans les deux mois qui sont les *clefs* de l'année , en Octobre pour les semaines , & en Avril pour les préparations de la récolte ? combien les variétés de la Lune contribuent-elles encore à l'abondance des fruits , & à la santé des animaux , parce que les unes sont froides , & les autres chaudes , les unes sèches , & les autres humides ? Au reste , si la pluie donne à la terre sa fécondité , les vents la purifient ; la terre par sa solidité , soutient les corps ; l'air est flexible , afin qu'ils se meuvent & qu'ils se voyent ; l'honneur & la gloire de tant de choses admirables ne sont dûs qu'à la toute - puissance divine , à l'éternelle providence , & à la bonté infinie . Certainement , dit Andreinius , je le pensois ainsi , quoi que grossierement ; je n'emploiois les jours qu'à m'en aller d'un lieu à l'autre , pour me remplir de chaque objet : tantôt je contempois le Ciel , tantôt je regardois la terre & ses prairies , tantôt je considerois la mer & les eaux ; en un mot , j'étois infatigable : je passois même si avant , que j'entrois jusques dans les desseins du Créateur , pour savoir

com-

comment il avoit pû les éxécuter avec tant de facilité & de perfection , c'est une grande entreprise , de former & de placer la terre aussi ferme qu'elle est , dans le milieu du monde , pour servir de fondement stable & assuré à tout ce grand édifice ; l'invention des rivières & des fleuves n'est pas une moindre merveille , à commencer depuis leurs sources jusqu'à leurs embouchures ; l'on y voit une continuation perpétuelle de nouvelle eau : la diversité des vents , qui se font sentir sans les voir , ni savoir d'où ils naissent , ni où ils finissent ; la beauté & l'utilité des montagnes , qu'on peut appeler les *côtes* de ce grand corps , les havres assurez de la terre , les magazins des neiges & des metaux , le repos des nuées , les sources des fontaines , les repaires des bêtes sauvages , & les centres des plus beaux arbres : Tous ces prodiges ne peuvent être d'une autre main que de celle de la Sagesse infinie. En effet , tous les Sages sont demeurez d'accord , que quand tous les entendemens créez seroient joints en un , ils ne pourroient trouver dans tout l'Univers rien à reprendre , ni à ajouter.

Mais ce qui m'enleve le plus, dit Andrenius, entre tous les sujets que je viens de t'expliquer, c'est l'idée que je me suis formée du souverain Créateur, si connu par ses créatures, & si caché en son immensité. Car quoique ses divins attributs se lisent dans ses ouvrages, que sa Providence se voye dans sa conduite à gouverner la nature, & sa beauté dans la perfection de tant de choses, de même que sa bonté dans la communication de ses biens; quoique tout cela, dis-je, le prouve & le fasse suffisamment connoître, il ne peut néanmoins être vu. Il est caché & manifesté tout ensemble, mais toujours aimable; il est loin & près; voila assurément ce qui me met hors de moi-même. L'inclination est naturelle dans l'homme, dit Critile, pour son Dieu; c'est son principe & sa fin: les Nations les plus barbares connoissent & adorent une Divinité, les effets de la nature emportent ce sentiment; si l'aiman cherche le Nord, les plantes le Soleil, la pierre son centre, de même l'homme cherche son Dieu, c'est son Soleil, son centre, son tout. Dieu a donné l'être à toutes choses, mais il tient le sien de lui-

lui-même; c'est pourquoi il est infini en toutes sortes de perfections, personne ne le peut comprendre, il ne se voit point, mais il se connoit; & comme Souverain des Souverains, il se tient dans son incomprehensibilité; il nous parle seulement par le moyen de ses créatures, c'est le miroir fidèle qui le représente.

Je comprehens tout cela, répondit Andreius: j'en ferai, je t'assure, tout le profit que je pourrai; il ne me reste qu'à souhaiter d'avoir des paroles capables d'exprimer les sentimens que j'en conçois.

Je te prie cependant, qu'en considération de la docilité avec laquelle tu m'as vû satisfaire ta curiosité, tu veüilles aussi contenter la mienne, & m'apprendre tes avantures: que je sache d'où tu es, & comment tu as été jetté si miraculeusement sur ces côtes, s'il y a plusieurs Mondes, plusieurs hommes qui l'habitent; enfin, informe-moi de tout, je promets de t'entendre avec autant d'attention que de plaisir.

Le Chapitre suivant sera le Theatre où Critile représentera la Tragédie de ses avantures.

CHAPITRE IV.

Les illusions de la vie.

UN jour l'Amour fit de grandes plaintes à la Fortune. Il étoit si en colère, qu'il ne l'appela point sa mère, comme il avoit accoutumé. Qu'as-tu, mon petit aveugle, lui dit la Fortune? Je me plains, répondit-il, de ce qu'il ne m'arrive rien de tout ce que je fais, ni de ce que je prétens. A qui as-tu affaire, lui demanda-t-elle? A tout le monde, reprit l'Amour: il me fâche de voir que tu agis toujours en ennemie, & qu'à la fin personne ne me suivra; c'est toi, Fortune, qui me décrédite; quoique je me sois fidèlement attaché à te plaire, & qu'en cela j'aye suivi ponctuellement les conseils de ma Mère. Tires-tu toujours, lui demanda la Fortune? Oui; dit-il, sur les vieux comme sur les jeunes, je n'épargne personne. C'est, dit-elle, depuis qu'un Forgeron t'a adopté pour son fils, que l'on croit que tu es né & nourri de fer; peut-être qu'on te l'a reproché. Non certes, répondit-il, la vérité ne me fâche

fâche point. Peut-être aussi qu'oh t'appelle Fils de ta Mere ; encore moins, j'en fais gloire , & qu'on dise que je ne suis jamais sans elle , ni elle sans moi. Ha ! dit la Fortune , je sai ce qu' te chagrine , c'est de te voir l'héritier des inconstances & des tromperies de la Merton Aieule. Non , ce n'est point encore cela , dit l'Amour ; cela n'est qu'une bagatelle. Si tu traites tout de bagatelle , dit la Fortune , que trouves-tu d'important ? C'est de voir qu'on ne me connoit pas. Je t'entens , c'est à cause qu'on dit , que tu as troqué d'arc avec la Mort , & que depuis ce tems-là , le nom d'Amour ne t'a pas été donné à cause du mot , *aimer* , mais bien à cause du mot , *mourir* , ne faisant de la mort & de l'amour qu'une même chose. En effet , tu ôtes la vie , en ôtant les cœurs , puisqu'un Amant ne vit que dans la personne aimée. Il est vrai , dit l'Amour , mais ce qui m'outrage , c'est que tout le monde me croit aveugle , quoique j'aie de fort bons yeux ; l'on en juge ainsi par l'obliquité de mes flèches : y a-t-il jamais eu une plus grande erreur ? Non seulement les Peintres me représentent les

yeux bandez, non seulement les Poëtes les imitent en cela, mais encore les Philosophes & les Sages sont dans cette erreur, je ne le puis souffrir davantage, n'ai-je pas raison de me fâcher d'une telle extravagance? quoi! parce que je donne de l'amour, je suis aveugle? toutes les passions ne presupposent-elles pas de l'aveuglement? un homme en colère fait-il ce qu'il fait? n'est-il pas aveugle, aussi bien que l'avare, qui ie laisse mourir de faim pour amasser des richesses: l'hypocrite, qui ne voit pas une poutre dans ses yeux; le superbe, le joueur, l'yvrogne, & mille autres, ne sont-ils pas de vrais aveugles? à ce compte-là, tout le monde l'est; pourquoi donc à moi plutôt qu'aux autres, veut-on arracher les yeux; & que par antonomase on me définisse la puissance aveugle, quoi qu'il en soit tout autrement? puisque je ne me forme que par la vûë, que c'est par la vûë que je crois, & que je me conserve, ne me lassant jamais de regarder, & semblable en cela à l'aigle, qui prend du Soleil la force & la vivacité de sa vûë. Après cela, dit l'Amour à la Fortune; me peux-tu blâmer?

mer? dis m'en franchement ta pensée. Que veux-tu que je dise, répondit la Fortune, ne me traite-t-on pas en cela comme toi? consolons-nous tous deux. Au reste, ajouta-t-elle, l'on peut dire que cette pretendue vûë, que tu as aussi bien que tous ceux qui t'obéissent, est tout-à-fait rare en son espece; car toi & tous les Amans, vous croyez que le reste des autres hommes sont aveugles, qu'ils n'ont ni connoissance ni savoir; c'est cela sans doute, qui fait qu'on te peint les yeux bandez: on veut que tu sois aveugle, parce que tu aveugles les autres; on te punit par la peine du talion.

Ceux qui voudront connoître à fond cette vérité, en trouveront les preuves & les expériences dans le discours suivant, que Critile dédie à la jeunesse consacrée aux erreurs & à l'aveuglement de l'amour.

Après avoir poussé quelques soupirs, il parla ainsi à Andrenius. Ton Histoire a été autant curieuse & agréable, que la mienne est triste & fâcheuse. Tu as été heureux, de n'avoir jamais eu pour compagnie, que des bêtes sauvages, & moi malheureux, de n'avoir

eu que celle des hommes. Chacun d'eux est un loup ravissant animé l'un contre l'autre, & le pire de tous les états est d'être né homme. Tu m'as raconté comment tu es venu au monde, & moi je ne te dirai point qui je suis, mais qui j'étois, tant je me trouve different de ce que j'ai été. L'on dit que je suis né sur la mer, je le crois aisément, par rapport à l'inconstance de ma fortune. Critile, à ce mot de mer, demeura un moment interdit, & puis jettant les yeux sur elle, il haussa la voix, & montra à Andrenius un certain endroit, en lui disant, regarde aussi loin que tu pourras, qu'est-ce que tu vois? Je voi, dit-il, des montagnes, qui vont avec quatre monstres marins ailez, ou bien des nuées qui navigent. Ce sont des Navires, dit Critile, qui voguent, quoiqu'on puisse fort bien dire, que ce sont *des nuées qui vont pleuvoir de l'or en Espagne*. Andrenius étoit tout étonné; il regardoit ces Vaisseaux avec beaucoup de plaisir, mais Critile en soupiroit. Qu'est-ce, dit Andrenius, n'est-ce pas la Flotte tant attendue dont tu me parlois? Il est vrai. N'y a-t-il pas des hommes? oui. Pourquoi

quoi donc t'attrister? Parce que nous sommes parmi nos ennemis, qu'il est tems d'ouvrir les yeux, & d'être sur ses gardes; il faut se gouverner avec circonspection, & parler de même, les écouter tous, & ne se fier en aucun; les recevoir comme amis, & les regarder comme ennemis. Andrenius ne pouvoit comprendre ce raisonnement. D'où vient, dit-il, que tu me fais de telles leçons, tu ne m'as point marqué ces craintes, quand je te parlois des bêtes farouches qui étoient mes compagnes, & à présent que nous allons vivre avec des hommes, tu me fais peur? quoi! ne pas trembler parmi les tigres, & trembler avec tes semblables? Oui, répondit Critile en soupirant, les hommes sont pires que les plus cruelles de toutes les bêtes; certes elles ont apris d'eux leur plus grande cruauté: cela est si vrai, qu'il y a eu un Roi, qui fuiant la fureur d'un de ses favoris, qu'il avoit élevé, de miserable païsan qu'il étoit, à cet honneur sublime, alla se cacher parmi les lions, s'y croyant plus en sûreté qu'entre ses Courtisans: tu verras qu'il avoit raison, quand tu auras connu & consideré les hommes.

Que voi-je , dit Andrenius , ils ne sont pas tous faits comme toi . Oui & non , comment cela se peut-il faire ? parce que chacun est semblable à l'autre , & a pourtant son humeur & son opinion particulière ; tu en verras beaucoup , qui sont des pigmées de leur nature , & des monstres en orgueil ; d'autres tout au contraire , qui sont des géans en corps , & des nains en ame ; tu en trouveras qui la tiennent enchaînée toute leur vie sans en rien faire , ou qui s'y prennent trop tard , *ils ressemblent au scorpion , qui ne blesse que de la queue* ; tu les enterras , & tu te rebutteras bien-tôt de la grande quantité des hableurs , qui sont ordinairement les plus ignorans ; les uns se voient , & les autres s'entendent , mais tous prennent plaisir à se censurer , & jamais à se corriger ; les furieux te voudront engager dans leurs folies , sous prétexte d'honneur ou d'amitié ; tu en verras qui sont si longs dans leurs vanteries , qu'on n'en fauroid voir la fin , d'autres qui sont aussi heureux dans le prompt succès de leurs malices que des Navarrois : en un mot , tu trouveras peu d'hommes parmi les hommes , mais beau-

beaucoup de bêtes & de monstres. Comment se peut-il faire, dit Andre-nius, que les hommes à qui la nature n'a donné aucunes armes, fassent tant de mal? ils n'ont point de griffes comme les lions, d'ongles comme les tigres, de cornes comme les taureaux, de défences comme les sangliers, de dents comme les chiens, ni de gueules comme les loups. Il est vrai, dit Cri-tile, la nature prévoiante a refusé à l'homme des armes naturelles, comme à l'animal le plus suspect & le plus mé-chant; elle a prevû de tout tems que s'il étoit né armé, sa cruauté auroit bien-tôt fait finir le Monde: mais que dis-je? il ne laisse pas d'avoir des armes plus redoutables que tous les autres ani-maux; sa langue est plus afilée que les dents du lion, elle déchire jusqu'au vif; sa mauvaise intention est plus tortue que les cornes du taureau, elle blesse bien plus obliquement; il a des entrail-les plus dangereuses que la vipere, une haleine plus venimeuse que le dragon, les yeux plus envieux & plus méchans que le basilic, les dents plus tranchan-tes & plus pointues que le sanglier ou le chien, le nez plus moqueur que la trompe.

trompe de l'éléphant ; de sorte qu'on peut dire , que l'homme a plus lui seul d'armes offensives , que tous les autres animaux ensemble ; c'est pourquoi il offense , & fait plus de mal qu'eux tous : mais pour mieux te le faire entendre , comprehens que les lions & les tigres ne doivent craindre qu'un seul danger , qui est de perdre la vie matérielle & perissable ; au lieu que les hommes en doivent craindre plusieurs , & de plus grands , comme la perte de l'honneur , des plaisirs , de la conscience , & enfin de l'ame ; contre ces biens , combien y a-t-il de maux en embuscade ? combien de tromperies , de pieges , de trahisons , de vols , d'homicides , d'adulteres , d'injures , d'envies , de calomnies & de faussetez , malheurs qui ne se connoissent point parmi les autres animaux ? aussi l'homme est de tous le plus méchant & le plus malheureux . Un jour un scelerat fut condamné dans une Republique à un genre de mort qui parut convenable à ses crimes ; il fut enterré tout vif dans une fosse profonde pleine des plus cruelles bêtes , qu'on enferma avec lui , tels que sont les dragons , les tigres , les

les viperes, les serpens & les basilics. Un Etranger par hazard passa par là, lequel ne sachant point les crimes atroces de ce malheureux, qu'il entendit se plaindre, devint sensible à ses plaintes. Il s'aprocha de la fosse, & ayant levé la pierre qui l'y enfermoit, aussi tôt le tigre, comme le plus leger, sauta dehors, aussi aise & reconnoissant, que le passant fut surpris & interdit; il crut être mort: cependant il le fut encore davantage, quand il vit que cet animal bien loin de lui faire aucun mal, lui léchoit doucement les mains; le serpent le suivit, il s'entortilla dans ses jambes, en signe de sa reconnoissance, les autres sortirent aussi, & tous lui marquoient qu'ils étoient sensibles à la charité qu'il avoit euë, de les délivrer de la compagnie d'un si méchant homme. Ils l'avertirent aussi de s'en aller, avant que le criminel fut sorti. Après cet avis ils s'enfuirent. Cet Etranger demeura si éperdu, qu'il ne put faire un pas. Enfin, le dernier qui sortit de la fosse fut l'homme, lequel s'imaginant que son bienfaiteur pouvoit avoir de l'argent, s'aprocha de lui pour lui ôter la vie, & prendre sa bourse. N'est-

ce pas une digne recompense d'un si grand bien-fait? Juge à present lequel de tous les animaux est le plus cruel. Je suis plus étonné, dit Andrenius, de ce que tu viens de me dire, que je ne l'ai été de voir l'Univers. Tout cela n'est rien, repartit Critile, en comparaison de ce qui en est, & des malices dont les hommes sont capables: mais je t'avertis que les femmes sont encore pires, & plus à craindre; c'est pourquoi, je te conjure de ne point dire qui nous sommes, ni comment nous nous sommes ici rencontréz, car tu en perdrois la liberté, & moi la vie, & je te puis avouer, quelque idée que j'aie de ta fidélité, que je suis bien aise de ne t'avoir point encore raconté mes funestes avantures; mais je t'assure que je te satisferai entièrement là-dessus à la première occasion, qui ne manquera pas dans le voyage que nous allons faire.

Déjà l'on voyoit aprocher les vaisseaux, que Critile & Andrenius avoient aperçus; déjà l'on entendoit la voix, & distinguoit les visages des Nautoniers; ils amenèrent les voiles, & jetterent les ancrés; alors chacun commença à sauter à terre, l'étonnement fut

fut reciproque, entre ceux qui arrivoient, & ceux qui les recevoient; ceux-ci leur firent entendre qu'ils avoient demeuré endormis dans cette Ile, lors que la Flotte précédente avoit mis à la voile; ce qui fit naître tout ensemble de la compassion & de la joie; ces vaisseaux restèrent à l'ancre pendant quelques jours, pour se rafraichir, & faire leurs provisions d'eau & de bois, ensuite ils levèrent l'ancre, & cinglèrent vers l'Espagne tant désirée.

Critile & Andrenius, qui étoient déjà embarquez dans le cœur l'un de l'autre, ne manquèrent pas aussi de s'embarquer ensemble sur un même Vaisseau, qu'on pouvoit nommer par sa grandeur & par sa force, l'effroi des ennemis, l'antagoniste des vents, & le joug de l'Ocean: cependant la navigation ne fut pas moins dangereuse que longue; mais le récit que Critile continua de ses avantures à plusieurs reprises, leur servit d'un grand soulagement: il commença de cette manière.

Je nàquis, comme je t'ai déjà dit, au milieu de ces golfes, entre les dangers & les douleurs. Un emploi considérable

ble que le Roi Philippe second eut la bonté de donner à mon Pere dans les Indes Orientales, l'obligea d'y passer avec ma Mere, quoi qu'on la crût grosse. En effet, on s'aperçut bien-tôt de sa grossesse, & de la peine qu'elle en souffroit. Ce contre-tems fut d'autant plus fâcheux, qu'elle accoucha pendant une furieuse tempête, ce qui augmenta terriblement ses douleurs. Je vins donc de la sorte au monde, & ce fut un présage de tous mes malheurs, par où la fortune commença à se joüer de ma vie. Nous primes port à la fameuse Ville de Goa, capitale de l'Empire Chrétien dans l'Orient, le Siege des Vicerois, le Magazin universel des richesses des Indes. Là mon Pere fit bien tôt une grosse fortune, par son adresse & les avantages de son emploi.

Je fus mal élevé, comme il arrive aux riches, sur tout aux enfans uniques ; mes parens avoient plus de soin de mon corps que de mon esprit ; mais ils achetèrent cher le plaisir que je leur donnai en mon enfance. J'entrai dans la carriere de cette vie par les vertes prairies du plaisir, où mes passions ne connoissoient ni le frein ni les attrait de la

la raison ; je m'abandonnai au jeu, & perdois plus en un jour, que mon pere n'avoit gagné dans un an : je dissipois par centaines ce qu'il avoit acquis un à un ; je donnai aussi dans la folie des ajustemens : j'ornois mon corps, pendant que je laissois mon esprit sans ornement ; j'étois aplaudi dans cette malheureuse conduite par de faux amis, des flatteurs, des entremetteurs, en un mot des débauchez, pestes des biens & de l'honneur ; mon Pere en étoit inconsolable ; il en prévoyoit les suites malheureuses ; mais j'apellois des rigueurs qu'il me préparoit, aux bontez aveugles de ma Mere, laquelle, plus elle me protegeoit, plus elle me perdoit.

Mais ce quiacheva de mettre mon Pere au desespoir, fut de me voir engagé dans *l'obscur labirinthe* de l'amour. Je jettai malheureusement les yeux sur une fille aimable, noble, ornée de tous les avantages de la nature, belle, sage & jeune, mais qui avoit peu de bien, seule qualité aujourd'hui estimable J'en fis néanmoins mon idole, & l'objet de tous mes desirs. Elle répondit à ma passion, mais autant que ses parens

parens avoient d'inclination à me la donner pour épouse, autant les miens y étoient oposéz ; ils firent tout ce qu'ils purent, pour me guerir d'une passion, qui devoit, à ce qu'ils pensoient, causer ma perte ; ils prirent des mesures pour me marier ailleurs, consultant plus leur inclination que la mienne ; mais je n'étois pas capable d'en aimer une autre que Felisinde, c'étoit le nom de cette chere Maîtresse : ma fidelité pour elle causa tant d'ennui à mon Pere, qu'il en perdit la vie, juste punition de la foiblesse qu'il avoit euë pour moi dans ma jeunesse.

Je ne sentis point cette perte aussi sensiblement que je devois ; ma Mere la pleura pour elle & pour moi : mais elle la pleura avec tant d'excès, qu'elle mourut peu après mon Pere. Je me consolai bien-tôt de les avoir perdus, esperant les retrouver dans une Epouse. Je croyois notre mariage assuré : mais comme il faut donner quelque chose à la coutume, l'on différa notre mariage pendant quelques mois de deuil ; ce fut un siécle pour moi. Dans cet intervalle, ô inconstance de ma fortune ! les choses se broüillèrent telle-
ment

ment que la même mort qui sembloit devoir faciliter l'accomplissement de mes desirs, y fit naître de nouveaux obstacles; un frère de Felisinde mourut, & la laissa seule héritière; ainsi joignant à sa beauté tout ce grand bien, sa renommée s'augmenta, aussi bien que le nombre de mes rivaux; il n'y eut que le cœur de ma Maîtresse qui demeura constant; son Pere & ses parents, qui concurent de hautes pretentions pour elle, changèrent pour moi. Felisinde me donna avis de leur changement. Cependant mes rivaux se déclarèrent, ils étoient *plus blessez des flèches de sa dot*, que de celles de l'Amour. Celui qui me parut le plus redoutable, fut un jeune Gentilhomme bienfait, & qui, outre son merite personnel, avoit encore l'avantage d'être neveu du Viceroy, ce qui en ce païs-là veut tout dire, & passe pour une espèce de Divinité; car ces sortes d'Officiers y savent si bien faire valoir leur autorité, qu'il faut pénétrer leurs pensées, & même les exécuter avant qu'ils s'en soient expliquez. Ce nouvel Amant parla, ce fut assez pour fonder sa confiance. Nous devinmes tous deux publi-

publiquement rivaux, lui apuié de son pouvoir, & moi de mon amour. Il lui sembla aussi bien qu'à ses parens, qu'il devoit se hâter, pour détruire un attachement aussi fort & aussi constant que le mien. Ils promirent leur faveur à ceux qu'ils ne croyoient pas de mes amis, afin qu'ils me fissent des procès, pour dégoûter encore davantage les parens de Felisinde. Je me vis par là engagé à soutenir à la fois deux grosses affaires, l'une pour le bien, & l'autre pour une Maîtresse; mais la crainte de perdre mon bien ne m'ôta pas un seul moment l'attention que j'avois pour mon amour: au contraire, il s'augmentoit à mesure qu'il trouvoit de la resistance; leur projet, qui ne faisoit rien sur mon esprit, réussissoit dans celui des parens de Felisinde: ils se déclarérent tous en faveur de ce rival. Enfin, l'ambition & l'intérêt furent poussés si loin, qu'ils résolurent ma mort, & voulurent me livrer à mon rival. Ma fidèle Maîtresse m'en donna avis la nuit par un balcon: elle me conjura avec beaucoup de larmes de me tenir sur mes gardes: ses larmes allumèrent en moi un nouveau feu, & sans réflé-

reflechir sur aucune consequence, je m'armai, non d'une épée, mais d'un foudre pénétrant, choisi dans le carquois de l'amour, & forgé par la jalouſie; j'allai chercher mon rival, & nous nous rencontrâmes: nos épées furent dépouillées autant de compassion, que de leurs fourreaux, & en peu de tems la mienne lui perça le cœur, d'où je lui tirai la vie, & ton amour. Il demeura vaincu, & moi prisonnier, parce que dans un moment il se forma un essein d'Officiers, les uns voulant faire leur cour au Viceroi, & les autres s'emparer de mes biens; ils me mirent aussi-tôt aux fers. Cette triste nouvelle vola dans la maison de Felisinde, qui s'abandonna à ses cris & à ses pleurs. Le Viceroi jura ma mort, il ne se parloit d'autre chose dans la ville, le plus grand nombre me condamnoit, & le moindre me plaignoit, mais tous blâmoient ma folie & mon amour. Felisinde seule prenoit mes intérêts. Cependant l'affaire fut poursuivie avec beaucoup de rigueur par la Justice, quoique personne ne se fût rendu publiquement partie, il suffissoit qu'il y en eût une secrete. L'on confisqua mes biens & ma maison; quel-

quelques piergeries que j'avois heureusement mises en garde dans un Convent, furent sauvées du pillage, tout le reste fut saisi; en perdant ainsi mes biens, je perdis mes amis, les uns ne vont jamais sans les autres. Tout cela n'auroit été rien pour moi, si la fortune en fut demeurée là; mais les parens de ma Maîtresse, chagrins d'avoir perdu dans un an un fils unique, & un gendre si considérable, resolurent de quitter les Indes, & de s'en retourner à Madrid, où son Pere esperoit de grandes récompenses, pour les services qu'il avoit rendus; ils vendirent tous leurs effets, & partirent à la première Flotte, avec toute leur famillè; ils me ravirent dans ce seul coup les deux puissances de mon ame, la vie & Felisinde. Ils mirent donc à la voile, que mes loupirs enflaient encore plus que le vent, & à mesure qu'elle voguoit sur les flots, je me noyois dans une mer de larmes. Je demeurai en prison, toujours chargé de fers, dans l'oubli de tout le monde, excepté de mes ennemis.

Quand un homme tombe d'une haute montagne, il sème en tombant une partie de ses vêtemens & ses membres,

à un endroit son chapeau, à l'autre son manteau; ici les yeux, là une partie de la tête, enfin dans un autre lieu la vie, en sorte qu'il demeure tout difforme & méconnoissable à la fin de sa chute. La même chose m'arriva, dès que je commençai à glisser dans la pente du vice; j'allai roulant de malheur en malheur, laissant à chaque endroit quelque partie de moi-même, en l'un l'argent, en l'autre l'honneur; ici la santé, là mes parens, à droit mes amis, à gauche ma liberté; enfin quand je me vis en bas, je me trouvai comme enseveli dans le fond d'une cruelle prison: mais ce fut alors, que revenant un peu à moi, je connus que tout ce que la richesse m'avoit causé de maux, la pauvreté me les avoit convertis en biens: celle-là ne m'avoit inspiré que de la folie, celle-ci ne travailla qu'à me donner de la sagesse, qui m'étoit incompréhensible auparavant; c'est la sagesse qui détrompe & qui affermit la raison, qui procure la santé du corps & de l'ame.

Me voyant donc sans amis vivans, j'en cherchai parmi les morts; je m'attachai à la lecture: je commençai à faire

voir, & à être homme. Jusqu'alors je n'avois pas vécu d'une vie raisonnab; je remplis mon ame de veritez, je parvins à la sagesse, & je me fis des occupations capables de fortifier l'entendement, & redresser la volonté; j'apris les Arts liberaux & les Sciences, sur tout je m'attachai à la Morale, comme à la base du jugement, & au centre de la raison; je choisisis mieux mes amis, tantôt je consultois Socrate, tantôt Platon; de cette manière je me consois, & passois agréablement les jours dans ma prison; les années se passoient, plusieurs Vicerois se succédèrent les uns aux autres; il n'y eut que la rigueur de mes ennemis qui ne se passa point, ils ne finissoient point mon procès, il sembloit qu'ils ne vouloient qu'éterniser ma prison. Enfin, après une longue attente, il vint un ordre d'Espagne, sollicité secrètement par Felisinde, qui évoquoit tout le procès à Madrid, & qui ordonnoit de m'y transferer. Le Viceroi qui se trouva pour lors me fut favorable, & à la première Flotte on me livra en qualité de prisonnier à un Capitaine de Vaisseau, à qui on recommanda plus le soin de me garder, que de m'affi-

m'assister, je fus le premier qui sortis pauvre des Indes, tous les perils de la mer me parurent des douceurs. Je ne fus pas long-tems sans faire de nouveaux amis, particulièrement le Capitaine : je devins son confident, ce que j'estimai une grande faveur ; je crus sans peine le proverbe vulgaire, que le changement de lieu change aussi la fortune, mais j'eus bien-tôt sujet d'éprouver le contraire ; tu vas t'étonner de la malice dont les hommes sont capables, & de l'opiniâtreté de ma cruelle destinée. Le Capitaine, dont je me croyois ami, commit la plus execrable de toutes les lâchetez, soit qu'il fût corrompu par les parens de mes ennemis, ou tenté par quelques piergeries, qui faisoient le reste de toutes mes richesses. Il prit son tems, lors qu'une nuit nous nous entretenions & nous nous promenions tout seuls sur la poupe, tout pentré que j'étois d'estime & de confiance pour lui, il me poussa dans la mer. Aussi-tôt il cria, pour mieux couvrir sa trahison, il pleura, il gemit, sans pourtant rien faire pour me retirer. Au bruit qu'il fit, beaucoup de monde accourut : tous mes amis s'em-

presserent de me secourir, ils jettèrent plusieurs cordes inutilement; parce qu'en un instant le Vaisseau qui voulloit s'éloigna de moi; ainsi je demeurai à la merci des ondes. L'on jeta du Vaisseau pour dernier remede quelques planches, dont une heureusement fut poussée entre mes bras, & apportée par une onde pitoiable. Quand je la tins, je la baisai en disant, ô dernière dépoüille de ma fortune, leger appui de ma vie, soutien de ma dernière esperance! tu seras, si tu veux, *un court intermede de ma mort*. Desesperé donc de pouvoir jamais joindre le Navire, je m'abandonnai à mon sort: il me parut si cruel, que non content de m'avoir reduit en cet état deplorable, il voulut jouer de son reste, il conjura contre moi tous les elemens, & fit éllever une horrible tempête, afin que je finisse dans toute la solemnité de ses rigueurs. Je me vis tout d'un coup enlevé si haut par les ondes, que je craignis de me briser contre la Lune, ou contre quelque étoile du Ciel. Peu de moments après, je me sentis enfoncé si bas dans la profondeur des abîmes, que j'eus plus de peur d'être brûlé que noyé. Mais,

o

Ô Providence admirable ! ce que je regardois comme des rigueurs m'étoient des faveurs. En effet, l'on voit quelquefois, que quand les maux sont arrivéz au point de leurs dernieres extremitez, ils se convertissent en biens. Je l'éprouvai pour lors, puisque sans les fureurs de cette tempête & des courans, qui m'ont jetté à la vûe de cette Ile, il étoit impossible que je pusse jamais me sauver ; j'aurois été si affoibli de la faim, que je n'eusse pas été long-tems sans appaiser celle de quelque monstre ; ainsi le plus grand mal me fit le plus grand bien. Il est vrai que j'eus plus besoin de mon esprit, que de mes forces, & j'en ai encore besoin ici, pour te renouveler les remercimens que je te dois, de m'avoir tendu les bras : crois que j'en conserverai le souvenir toute ma vie, & que mon amitié pour toi sera éternelle. Critile ayant achevé son recit, Andrenius l'embrassa, & ils se jurerent reciprocquement une éternelle fidélité ; ils emploierent tout le tems de leur navigation en des conversations agréables & profitables ; Critile donna à Andrenius toutes les instructions qu'il jugea convenables pour fortifier

& éléver son esprit, il lui apprit l'His-
toire, la Philosophie, & les Langues,
la Latine si nécessaire à la sagesse, l'Et-
pagnole si universelle, la Françoise si
savante, & l'Italienne si éloquente;
la docilité d'Andrenius les lui fit ap-
prendre aisément, & s'instruisant tous
les jours de plus en plus, il voulut sa-
voir ce que c'étoit que les Roiaumes,
les Empires, les Provinces & les Vil-
les. Dans ces occupations si agréables;
ils ne s'apercevoient pas des incommo-
ditez d'un si long Voyage; enfin ils ar-
riverent à bon port. On verra dans le
discours suivant ce qu'ils firent depuis.

C H A P I T R E V.

La premiere entrée du Monde.

LA Nature parut bien injuste à l'é-
gard de l'homme, lors qu'elle le mit
au monde, puis qu'elle voulut le pri-
ver de toutes les connoissances qui lui
sont nécessaires, pour développer la fin
& la dependance de son être. Il y en-
tre à tâtons & en aveugle, il commen-
ce à vivre sans savoir vivre, ni ce que
c'est

c'est que vivre : il naît enfant, & si avide, que quand il pleure, on l'apaise par quelque friandise, on le divertit par des bagatelles, il semble qu'il vienne dans un Roiaume de felicitez. Cependant ce n'est qu'une prison, d'autant plus cruelle, qu'elle n'est grande que pour contenir davantage de malheurs ; il ne les connoit, que quand il commence à ouvrir les yeux de l'ame, & qu'il s'y trouve si engagé, que souvent ses maux sont sans remede : il ne s'en aperçoit que quand il rentre dans la poussiere, d'où il est sorti. Que doit-il donc faire dans cette fâcheuse condition, que d'employer tous ses efforts pour en sortir, & atteindre à un état plus parfait ?

Mais après tout, sans cette ignorance dont la Nature s'est servie pour tromper l'homme, pas un n'eût jamais consenti d'entrer dans le Monde, & n'eût voulu accepter la vie. En effet, qui auroit jamais voulu mettre le pied dans un Pays si rempli d'écueils & d'embûches, où l'on souffre tant de peines en tant de manieres differentes, soit dans le corps, soit dans l'esprit; dans le corps, par la faim & la soif, par

le froid & le chaud, par la fatigue, la nudité, par douleurs & par maladies; dans l'esprit, par les fourberies, les persecutions, les envies, les mépris, les affronts, les ennuis, les craintes, les desespoirs, les colères, en un mot, par toutes les passions; & au bout de tout cela, se voir condamné à une cruelle mort, qui nous prive de toutes choses, de biens, de maisons, de dignitez, d'amis & d'enfans. Cette mere commune fit donc bien ce qu'elle fit. O vie! qui ne te connoît pas t'estime! mais celui qui voudroit être sage, se desabuferoit de tes appas & de tes tromperies, il y travailleroit depuis le berceau jusqu'à l'urne, depuis le lit jusqu'au tombeau. C'est un prefage certain des miseres qu'elle entraîne, que les larmes qui annoncent la naissance; le plus heureux des hommes cesse de l'être, dès qu'il entre dans le monde; le son des instrumens qui accompagne celle des Rois, n'est autre chose que des plaintes déguisées; d'ailleurs que doit-on attendre d'une vie, que la mere donne avec tant de cris, & que l'enfant reçoit avec tant de pleurs? ce sont des pronostics, qui suppléent au de-

defaut de cette connoissance, si l'on ne sent pas encore les maux, on peut les deviner.

Enfin, nous voila dans le Monde, dit le sage Critile au simple Andrenius, en sautant ensemble à terre ; il me fâche de voir que tu y entres, au contraire des autres, avec tant de connoissance, cela te le rendra moins agréable : tout ce que le divin Artisan a formé est parfait, mais tout ce que les hommes y ont voulu ajouter est vicieux ; Dieu a tout créé avec un ordre admirable, mais l'homme a tout confondu. Tu n'as vû jusqu'à présent que les ouvrages de la Nature, que tu as adorée avec raison, tu verras dorénavant ceux des hommes, qui te surprendront : tu les confronteras les uns avec les autres, & tu en verras la difference ; ô que tu entrouveras entre le monde civil, & le monde naturel ! entre les ouvrages des hommes & ceux de Dieu.

Il entrerent en s'entretenant de la sorte dans un chemin qui étoit aussi beau, que peu frequenté. Andrenius remarqua que les pas d'hommes qui y étoient tracez alloient tous en avant, marque qu'ils ne reviennent jamais.

Peu de tems après, ils rencontrèrent une troupe, qui n'étoit composée que de petits enfans, une femme les suivoit; *elle avoit un air riant, & les yeux gais, les paroles & les mains douces; elle sembloit ne promettre que des caresses: elle menoit avec elle plusieurs servantes, qui aidoient cette jeune troupe à marcher: elles portoient les plus petits, menoient par la main les autres, & faisoient passer devant les plus âgez; cette femme les careffoit continuellement les uns après les autres; elle faisoit porter avec elle mille jouëts pour les divertir, & dès qu'un pleuroit, elle accourroit toute attendrie pour l'appaiser; elle cherchoit à les faire rire, & ne leur refusoit rien de ce qu'ils lui demandoient; elle avoit soin de les tenir bien vêtus, pour les faire paroître enfans de qualité.

Andrenius eut beaucoup de plaisir à voir une si agréable infanterie: il ne se lassoit point d'admirer l'enfance de l'homme, & prenant entre ses bras un de ces petits enfans encore au maillot, il le considera attentivement, & dit à Critile: est-il possible que cela puisse deve-

* L'Inclination.

devenir un homme? quoi cette masse grossiere & presque insensible, inutile & sans force, doit étre une personne raisonnable, & susceptible d'entendement & de sagesse? je ne le puis croire. Tout est extrême en l'homme, dit Critile, on ne peut imaginer ce qu'il coûte à élever; il n'en est pas comme des brutes, qui savent dès leur naissance tout ce qu'elles doivent jamais savoir; elles vont, elles sautent, elles boivent & mangent toutes seules; mais l'homme n'est pas de même, *il coûte beaucoup, parce qu'il est beaucoup.*

Cependant, dit Andrenius, ce que j'admire le plus, c'est l'affection avec laquelle cette Dame gouverne ces pauvres innocens; pour moi j'ai été entierement privé de ce bonheur, puisque je sorts des entrailles d'une montagne, né parmi des bêtes sauvages, délaissé tout nud, & pleurant, couché sur la dure, mourant de faim & de soif, en un mot, bien éloigné de ces tendres caresses. N'envie point, répond Critile, ce que tu ignores, & n'appelle point bonheur ce qui peut-être ne l'est pas; tu rencontreras beaucoup de pareilles choses dans le Monde, qui

sont toutes différentes de ce qu'elles paroissent ; commence seulement à vivre, marche, & regarde. Ils continuèrent donc leur chemin sans s'arrêter, toujours attentifs à observer leurs petits fantassins, dont la gouvernante prenoit bien garde qu'aucun ne se lasât, & ne se fit mal, ils ne faisoient qu'un repas, mais il duroit toute la journée.

Enfin ils se trouvèrent dans une vallée profonde, entourée de tous côtés de montagnes : il étoit nuit, & faisoit fort noir ; la conductrice commanda de faire alto au milieu de cet horrible valon, & après avoir reconnu toute la disposition du terrain, elle fit un signal, & dans ce moment, ô malice inouie ! ô trahison execrable ! l'on vit sortir d'entre ces rocher, & ces cavernes, des lions, des tigres, des ours, des loups, des serpens & des dragons, qui assaillirent impétueusement & à l'improviste cette tendre & foible troupe ; ils en firent une horrible boucherie, les uns furent traînez, les autres mis en pieces, tuez ou devorez ; jamais spectacle ne fut plus horrible ni plus pitoiable, d'autant plus que la

fin.

simplicité de ces enfans étoit si grande, qu'ils prenoient pour faveurs tout le mal qu'on leur faisoit, s'offrant eux-mêmes avec une mine riante pour être mis en pieces Andrenius, qui par le conseil de Critile, s'étoit mis en sureté, demeura si étonné de cette tragedie; qu'il ne pouvoit en revenir; il se lamentoit pitoialement, en disant, ô trairessé? ô femme sacrilege! ô barbare! tu es plus méchante que toutes ces bêtes ensemble; est-il possible que tes caresses ayent pu avoir une intention & une fin si cruelle? O innocens agneaux, que vous avez été faits de bonne heure victimes de la malice & du malheur du Monde! que vous êtes allé vite à votre perte! O monde trompeur, tu souffres ces lâchetez! il faut que j'en punisse l'auteur, & que je vange de mes propres mains une malice si détestable. Il courut tout furieux pour déchirer de ses dents cette monstrueuse femme; mais il ne la put joindre, elle étoit déjà partie avec sa suite, afin de chercher & d'amener d'autres innocens à la même boucherie, de sorte qu'elle ne cessoit point d'en livrer, ni les bêtes de dévo-

rer, non plus qu'Andrenius de pleurer une destinée si fatale.

Au milieu d'une si épouvantable confusion, & d'une si cruelle tuerie, il aparut avec l'Aurore, de l'autre côté du valon, une autre femme, * mais bien opposée à la première, puisqu'elle étoit voisine de la lumiere, & entourée d'un grand nombre de suivantes. Quoi qu'elle n'eût point d'ailes, elle ne laissoit pas de voler : elle descendoit exprès pour sauver autant d'enfans que l'autre en faisoit perir ; elle montra son visage serein & grave, d'où il sortoit, aussi bien que de ses habits brodez d'or & de piergeries, un si grand brillant, qu'il auroit pû suppléer à l'absence du Soleil : elle étoit parfaitement belle. Dès que les bêtes sauvages l'aperçurent, elles firent cesser leurs meurtres, & se retirerent toutes en fuiant, & jettant d'horribles cris. Elle descendit, & ramassa le peu de ces enfans qui étoient encore en vie, quoi que tous fussent blessez. Le Dames de sa suite alloient les chercher fort soigneusement, jusques dans les endroits les plus cachez, & dans la gorge même des bêtes, & Andrenius

* La Raison.

drenius remarqua, que ceux qu'on délivroit en plus grand nombre, paroifsoient les plus pauvres, & ceux qui avoient été les plus negligez de cette cruelle gouvernante. Ceux qui furent délivrez si heureusement, furent tirerez par leur liberatrice de ce fatal valon, elle les fit passer par le plus haut de la montagne, pour entrer dans un pais de sureté. Et afin qu'un pareil malheur ne leur arrivât jamais, elle leur donna à chacun une pierre précieuse, qui non seulement avoit la vertu de les garantir de tout peril, mais qui jettoit tant de clarté, qu'elle faisoit de la nuit le jour : elle étoit d'autant plus estimable, qu'elle n'étoit susceptible d'aucune diminution : outre cela elle les confia à la garde & à la conduite de gens sages, qui les guiderent toujours par des chemins assurés. Andrenius fut fort surpris de ce qu'il venoit de voir. Que veut dire cela ? dit-il à Critile, dis-moi qui sont ces deux femmes ? quelle est la premiere, afin que je la haisse, & quelle est la seconde, afin que je la loue ? Je dois te dire en passant, répondit Critile, qu'il ne faut jamais asseoir de jugement certain, sur ce qui se voit ici bas, il ne faut

faut ni rien louer, ni rien condamner du vivant des hommes; l'on doit attendre à la fin. Cette premiere gouvernante, continua-t-il, est notre mauvaise inclination, la pente naturelle au mal; c'est elle qui la premiere s'empare de nous dès l'enfance, elle nous prévient au préjudice de la raison, elle en triomphe d'autant plus aisément; que les peres & les meres, aveuglez naturellement d'amour pour leurs enfans, condescendent à leurs inclinations, quelque déraisonnables qu'elles soient; ils les laissent se conduire à leur volonté en toutes choses, en sorte que cette volonté devient leur règle, & les rend vicieux; vindicatifs, colères, gourmands, obstinez, menteurs, dissipéz, pleins d'amour propre & d'ignorance, ne refusant rien à leur naturel, ni à leurs caprices; c'est ainsi qu'elle se rend maîtresse de la jeunesse, aidée par la fausse tendresse des parens, qui conduisent les enfans dans la gueule des bêtes sauvages, c'est-à-dire dans les chaines du vice, & des passions, de maniere que quand la raison vient, qui est cette Reine de la lumiere, avec les vertus ses compagnes, elle les trou-

ve déjà livrez à la débauche. & souvent sans remède. Elle fait de grands efforts pour les en retirer, & pour leur faire prendre des routes plus seures. Elle trouve particulierement de grandes difficultez dans ce dessein, à l'égard des enfans riches, des Princes, & des grands Seigneurs, qui sont élevez avec plus de délicatesse & d'orgueil que les pauvres. Cette même raison est encore représentée par cette pierre précieuse, toujours favorable à ceux qui la portent. Car ce que les Anciens ont attribué fabuleusement à l'escarboucle, de relier au milieu des ténèbres, n'est autre chose que la raison, qui éclaire l'ignorance, & fait reconnoître le vice; elle est comme un fin diamant sous le marteau, & la souffrance, & la pauvreté en augmentent l'éclat; c'est une pierre de touche, qui fait connoître la difference du bien & du mal; enfin, c'est l'aimant qui a toujours pour objet le nord de la vertu. En effet, elle nous y conduit feurement, & elle a toujours été regardée par les sages, comme nôtre plus assurée protectrice.

En s'entretenant ainsi, ils arrivèrent à un carrefour, où aboutissoient trois

trois chemins. C'est là où Critile fut embrassé : il savoit que la commune tradition ne donne aux hommes que deux chemins differens, l'un à gauche, qui est facile & agréable, mais qui mene dans les valons : & l'autre à droit qui est rabouté, mais qui conduit au haut des montagnes; cependant il en trouva trois. Il regarda de tous côtez, & s'interrogeoit lui-même sur le choix qu'il devoit faire de ces chemins; il disoit, il y en a plus ici, que dans le sentiment de Pithagore sur la vie humaine; il n'en divisoit les routes qu'en deux, une large pour le vice, & une étroite pour la vertu, & qui aboutissoient differemment, la premiere au châtiment, & la seconde à la recompense: c'est encore plus que ce qu'Epietete a prétendu, en nous disant que toute la sagesse consiste à s'abstenir, & à souffrir, *abstine, & sustine.*

Critile se trouva donc dans le même embarras, où fut jadis Hercule sur le choix de ces differens chemins, & il rêvoit à celui qu'il devoit prendre, quand Andrenius élevant la voix; quel * monceau

* Il manque ici quelque chose, que Gracian n'explique pas, & qui seroit nécessaire pour la suite.

ceau de pierres est-ce là , dit-il , qui se trouve justement au milieu de ces divers sentiers ? Marchons de ce côté-là , dit Critile ; c'est le misterieux amas de Mercure , dans lequel les Anciens ont posé la sagesse , c'est par là qu'il y faut parvenir . Mais à quoi bon , repliqua Andrenius , ce tas de pierres ? Ces pierres , répondit Critile en soupirant , il faut que les passans les jettent , & qu'ils meritent par leur travail , d'avoir la science & la sagesse . A prochons nous de cette Colomne , où doit être l'Oracle qui expliquera notre doute . Critile lut la première inscription , qui contenoit un vers d'Horace , où il y avoit qu'en toutes choses , il faloit toujours prendre le milieu , & jamais les extrémités . Cette Colomne étoit depuis le haut jusqu'en bas , artistement taillée en reliefs , aussi excellens en matière , que parfaits en figures hieroglyphiques , avec des sentences judicieuses tirées de l'Histoire , & de la Morale . Andrenius les admiroit & Critile les lui expliquoit . Ils y remarquèrent l'Image de Phaëton , que son pere exhortoit de prendre toujours la voie du milieu , parce qu'elle étoit la plus seure . Voila , dit Critile , la figure

figure d'un jeune homme orgueilleux qui passe à un grand emploi, & qui ne veut suivre aucun bon conseil, il s'égare bien-tôt, & perd souvent sa fortune avec la vie. Ils y virent aussi Icare sans ailes tombant du Ciel dans l'eau, quelques avis que lui donnât Dedale, de voler dans la moyenne region. Ils reconnurent un des sept Sages de la Grece, lequel a rendu son nom immortel, par une seule sentence qu'il a laissée: elle porte d'éviter toujours le trop en toutes choses, *ne quid nimis*, parce que d'ordinaire *le plus* préjudicie davantage que *le moins*. Toutes les vertus y étoient représentées en relief, avec beaucoup d'art sur de petits boucliers, & mises par ordre, chacune au milieu de leurs deux extrémitez, aiant la Force au dessous qui les soutenoit toutes, & la Prudence qui les couronnoit. Andrenius eut bien de la joie de voir & de lire toutes ces choses. Pendant que Critile & lui étoient attentifs à les considerer, beaucoup d'autres gens arrivèrent à ce carrefour. Il en vint un, lequel sans s'informer du chemin qui pouvoit mieux lui convenir, prit le plus élevé, mais le vent le jeta bien-tôt

tôt par terre. Il y avoit aussi un chemin qui étoit plein de pointes de fer, & de chausses trappes. Andrenius se persuada que personne ne le prendroit. Néanmoins il vit avec étonnement, que plusieurs s'empressoient d'y aller, & que même ils se poussoient pour y être des premiers. Après il s'aperçut que le chemin le plus facile étoit le plus battu, & ayant demandé à un homme qui y étoit, pourquoi il n'en prenoit pas un autre, il répondit que c'étoit pour ne pas aller seul. Il y avoit un peu plus loin un autre chemin qui étoit fort court; cependant tous ceux qui le prenoient, portoient avec eux un grand amas de vivres: mais à peine en avoient-ils fait la moitié, qu'ils succomboient sous le poids de tant de provisions. Quelques-uns vouloient marcher en l'air, mais aussi-tôt la tête leur tournoit, & se laissoient tomber, ils ne cherchoient ni le Ciel ni la terre. D'autres s'acheminoient dans des routes douces & délicieuses, ils alloient de parterres en prairies, avec des compagnies agréables, toujours sautans & dançans, en sorte qu'ils se laissoient de bonne heure, & se trouvoient à la fin sans gout, & sans

sans force, ce qui les faisoit soupirer & suer. Tous aprehendoient un certain passage fort dangereux, à cause des voleurs qui l'occupoient; l'on ne se fioit point les uns aux autres, mais à la fin ils devenoient tous voleurs & se voloient entr'eux. Quelques-uns demandoient, au grand étonnement d'Andrenius, & à la satisfaction de Critile, s'il n'y avoit point dans la troupe des gens de leur humeur, & qui sussent les chemins perdus: il y avoit aparence que c'étoit pour les éviter; mais on vit tout le contraire, ils les prirent gaiement. Andrenius voyant parmi eux des gens d'importance, il leur demanda pourquoi ils suivoient cette route? Ils répondirent que ce n'étoit pas eux qui marchoient, mais que leur naturel les emportoit. Ce qui parut aussi fort bizarre, étoit de voir une autre troupe d'hommes, qui alloient toute la journée, sans faire autre chose que tourner comme des roues de moulin, sans avancer un seul pas vers le centre. D'autres ne pouvoient jamais trouver le chemin, ou s'ils commençoiient à marcher, ils ne pouvoient achever; ils s'amusoient, & s'arrêtoloient par tout: ils étoient toujours dans l'incerti-

certitude, ils vouloient que les mains en fissent autant que les pieds. Il y en avoit qui n'arrivoient jamais où ils devoient aller; il y en eut un qui en dit la raison; c'est parce que je voudrois trouver un chemin, par où personne n'eut encore passé: l'on ne pût lui en enseigner, c'est pourquoi il suivit son caprice, & se perdit bien-tôt. N'as-tu pas remarqué, dit Critile, que presque tous ces gens-là ont pris le chemin des autres, & non le leur? l'ignorant est presomptueux, le sage feint de ne rien savoir, le poltron fait le vaillant, il affecte de s'armer, le brave tient cela au dessous de lui, le riche ne donne point, & le pauvre est prodigue; la beille affecte la négligence, & la laide meurt d'envie de se parer, & de se faire voir: le Prince s'humanise, & l'homme de rien prend des airs de Divinité; l'éloquent garde le silence, & le sot veut toujours parler: l'adroit craint d'entreprendre, & le grossier ne trouve rien de difficile; enfin tu verras que tous vont toujours aux extrémités, dans le chemin de cette vie. Pour nous prenons-en un sûr, quoi que moins fréquenté, qui est la prudence, & l'heu-

l'heureuse mediocrité; c'est le plus facile, & le plus louable, peu de gens le suivent, mais d'abord que nous y serons, nous sentirons une joie intérieure, & un vrai repos de conscience: nous nous apercevrons que ces pierres deviendront pour nous précieuses, & de riches récompenses de la raison; elles brilleront comme un Soleil, leurs rayons feront autant de langues qui diront, voici le chemin de la vérité, & la seule route de la vie; les autres que tant d'hommes suivent, ne conduisent que dans l'aveuglement, où le jugement se perd, & l'âme s'offusque.

En marchant donc par cette route, Andrenius s'aperçut qu'ils avançoyaient toujours vers le Ciel, & s'éloignaient de la terre. Il le dit à Critile, qui en convint, & ajouta que c'étoit en effet la voie du Ciel qui mène à l'éternité, par la terre qui lui est de beaucoup inférieure, puisque ceux qui y marchent, sont maîtres des autres, comme voisins des Astres qui les guident, & qui les éclairent. Au reste, continua-t-il, nous voilà embaraslez entre les écueils du monde; c'est-à-dire près d'entrer dans une de ses plus belles Villes, la grande Babi.

Babilone d'Espagne , le Magazin de ses Richesses , le Théâtre auguste des Lettres & des Armes , la Sphere de la Noblesse , & la place publique de la vie. Andrenius demeura surpris , en voyant tant de peuple qu'il ne connoissoit pas ; il compara la sortie de sa caverne à l'entrée du monde : si auparavant il l'avoit imaginé en son esprit , il le considera depuis ; & en effet , il le trouva bien different de sa pensée : mais ce qui lui parut plus étrange , fut de ne pouvoir trouver un seul homme dans une Cité si peuplée , quoi qu'il le cherchât en plein midi. Qu'est-ce que cela veut dire , disoit-il , que sont devenus tant d'hommes , qui ont été faits ? la terre n'est-elle pas leur patrie , & leur plus agréable demeure ? comment se peut-il qu'ils ayent si-tôt abandonné le Monde , après y être venus ? Ils allèrent donc tous deux , l'un d'un côté , & l'autre de l'autre , afin d'en rencontrer quelqu'un. Le succès de ces soins s'aprendra dans le discours suivant.

CHAPITRE VI.

Caractére du siècle.

LE mot de Monde signifie un **com-**
posé parfait de tout ce qui est créé.
Son nom se tire de sa beauté; car il veut
dire beau & parfait: il faut le regarder
comme un Palais dessiné par la Sagesse
infinie, fabriqué par la Toute-puissance,
& orné par la présence divine, afin
qu'il serve de demeure à l'homme qui
en est le Roi; lequel ayant la raison en
partage, non seulement y doit présider,
mais le maintenir en la perfection que
Dieu l'a formé, car son usage doit être
conforme à sa fin, & à son nom. Mais
quand on considère combien l'homme
suit peu ce dessein, on se trouve dans
le monde, comme dans un païs per-
du, l'on ne s'y connoit plus, eu égard
à la corruption & à la folie de ceux qui
l'habitent.

Nos Voyageurs alloient toujours
avec grande attention, chercher un
homme, sans en pouvoir découvrir un
seul. A la fin, après une longue traite,
& beaucoup de fatigues, ils en rencon-
trent

trent la moitié d'un, jointe à la moitié d'une bête. Critile en fut aussi aise, qu'Andrenius épouvanté. Il demanda donc à son ami quel monstre c'étoit là. Ne crains point, lui dit-il, parce qu'il est plus homme que les hommes mêmes : celui-ci est le maître des Rois, & le Roi des maîtres ; c'est le Centaure Chiron : ô qu'il arrive à propos ! il nous guidera en cette première entrée du Monde, il nous enseignera comment il y faut vivre, car tout dépend d'un heureux commencement. Ils allèrent donc à lui, & le saluèrent : il répondit à leur civilité ; ils lui dirent la peine où ils étoient de chercher un homme, & qu'après s'être donné pour cela toute sorte de soins, ils n'avoient pu en trouver un seul. Cela ne me prend pas, répondit le Centaure, puisque nous ne sommes pas dans le siècle des hommes, je veux dire de ces hommes fameux du tems de nos Peres, tels qu'ont été Dom Alonze, le grand Capitaine Gonsalve, & Henri IV. Roi de France. Non, l'on ne voit plus de ces Heros, à peine même s'en souvient-on, l'on n'en voit pas

les traces, quoi que les occasions n'en ayent pas manqué. D'où vient donc ce défaut ? demanda Critile. Ho, répondit Chiron, il y a bien des choses à dire là-dessus ; beaucoup de ceux d'aujourd'hui, non seulement veulent être plus que ceux-là, mais encore ils veulent tout être, quoiqu'au fonds ils soient moins que rien : il vaudroit mieux qu'ils n'eussent jamais été. Cependant à les entendre, l'on diroit que l'envie leur a ravi la plus grande partie de la gloire qu'ils meritent ; en quoi ils se trompent lourdement : il faut plutôt attribuer ce défaut au grand nombre de vices qui regnent impunément, & au peu de goût qu'on a pour la vertu, puisque sans elle il ne peut y avoir de grandeur héroïque. Venus à démonté Bellone & Minerve, elle est devenue maîtresse, elle ne veut pour Athletes que des cœurs effeminez & bas, que des *Ramonneurs* qui barbouillent, & qui gâtent tout. Les hommes éminens dans les Armes, & dans les Lettres ne lui plaisent pas. Au reste, ajouta-t-il, où en avez-vous cherché ? En terre, dit Critile, où ils doivent être. Ne saviez-vous pas, répondit

A 3 le

le Centaure, que le monde est entièrement changé, & qu'on ne s'y connoit plus? Ils doivent donc être au Ciel, dit Critile, puisqu'il n'y en a point sur la terre, car où voulez-vous qu'on les cherche? Dans l'air, dit le Centaure, c'est là où ils ont établi leur demeure, & qu'ils bâtissent sans cesse des Chateaux, avec des tours de vents, ils s'y tiennent toujours renfermez sans en vouloir sortir, ni abandonner leurs chimeres. Il vaudroit mieux dire, repartit Critile, qu'ils se fissent des tours de Babel, & de confusion, où les Cigognes les iroient piquer, en mépris de ce qu'ils ne sont pas enfans legitimes de leurs peres. Il est vrai, continua Chiron, qu'il y en a quelques uns qui s'elevent jusques aux nuës, & d'autres qui ne sortent jamais de la poussière; mais la plûpart se promenent dans les espaces imaginaires, & puis se vont reposer sur une des cornes de la Lune: ils y prennent haleine, afin de monter plus haut s'ils pouvoient; c'est là où vous en trouverez feurement. Vous avez raison, s'écria Andrenius, j'y en vois déjà, & d'autres qui y montent; j'en aperçois aussi beaucoup qui glissent,

sent, & qui tombent selon les divers mouvemens de leur Planete, qui leur montre souvent differens visages, oultre *les croc-en-jambes* qu'ils se donnent continuellement les uns aux autres; ainsi ils perissent tous sans qu'aucun se corrige sur l'exemple & le malheur de l'autre. Peut-on voir, dit Critile, une pareille folie? pourquoi ces miserables ne demeurent-ils pas en terre, en se contentant d'une heureuse mediocrité? pourquoi vouloir s'élever seulement du corps contre tant de raison, & avec tant de peril? peut-on enfin imaginer une plus grande extravagance? Il en faut, dit le Centaure, plaindre quelques-uns, & se moquer des autres. En effet y a-t-il rien de plus ridicule, que de voir un homme qui étoit hier dans la bouë, & qui trouve aujourd'hui un Palais trop étroit; de voir parler presentement par dessus l'épaule, celui qui auparavant ne s'en servoit que pour porter un fardeau, ou la livrée? un qui est né parmi les guimauves & les chardons fouler aux pieds les lambris dorez & de cedre? de voir qu'un inconnu hier, méconnoisse aujourd'hui tout le monde? que celui qui

qui n'avoit pas hier du pain , affe^{ste}te au-
jourd'hui d'être dégouté des faisans ?
que celui dont la famille étoit la plus
obscure , ose prendre les plus belles ar-
moiries , & se fait traitez de Monsei-
gneur. En un mot , tous prétendent
s'élever jusques sur les cornes de la Lu-
ne , mais elles sont plus dangereuses
que celles d'un Taureau : car qui veut
sortir de son centre est bien tôt con-
straint de trébucher , & de servir de ri-
fée aux autres.

Les Centaure les mena à la principale
place , où ils trouvèrent une grande
multitude de bêtes sauvages. Il y avoit
des Lions , des Tigres , des Leopards ,
des Loups , des Taureaux , des Pan-
thères , force Renards , les Serpens
n'y manquoient pas , non plus que les
Dragons & les Basilics. Qu'est-ce que
tout cela , dit Andrenius tout émeu , où
sommes-nous ? c'est moins ici une as-
semblée d'hommes , qu'une forêt de
bêtes farouches. N'ayez pas peur qu'el-
les vous dévorent , dit le Centaure ,
donnez-vous seulement de garde d'ê-
tre trompé & surpris. Il y a apparen-
ce , repliqua Critile , que le peu d'hom-
mes qui étoient demeurez , se sont re-

tirez sur les montagnes , depuis qu'ils ont vu que les bêtes sauvages avoient choisi leur habitation dans les Villes , & même à la Cour. Cela peut être , répondit Chiron ; car où pourroit le Lion mieux éprouver sa force , le Tigre sa cruauté , le Loup son avarice , le Renard sa dissimulation , & la Vipère son ingratitudo ? ainsi toutes les brutes se sont emparées des Villes , elles courent les ruës , & se promenent dans les places. Quant aux gens de bien , ils n'osent paroître , ils vivent retirez. Si nous nous asseions , dit Andrenius , sur cette hauteur , afin de voir mieux toutes ces choses , nous y serions en seureté. Non , répondit Chiron , le monde n'est pas un lieu où l'on doive s'affoir. Demeurons donc au moins auprès de ces colonnes , repliqua Andrenius. Non , dit Critile , car tout ce qui tient à la terre est perilleux , n'y demeurons qu'en passant , & par promenade. Le lieu étoit fort inégal , d'autant que devant la porte des riches , qui sont d'ordinaire les plus puissans , il y avoit des lingots qui paroissoient d'or & d'argent , O que d'or ! s'écria Andrenius. Non , non , dit le Centaure ,

tout

tout ce qui reluit, n'est pas or. Ils en aprocherent, & connurent que ce n'étoit que des ballaieures un peu jaunâtres. Devant les maisons des pauvres, ce n'étoit que fosses si profondes, qu'elles faisoient peur quand on y regardoit; c'est pourquoi personne n'en aprochoit, on se contentoit de les voir de loin; mais ce qui étoit de plus incroyable, étoit de voir que la plûpart de ces bêtes, & les plus grandes, ne cessoient point toute la journée de flairer, & de manier du fumier, en le jettant l'un sur l'autre, & de cette manière entassoient terre sur terre. Cela est digne, dit Andrenius, des grands économies, mais ne vaudroit-il pas bien mieux la jettter dans ces fosses des pauvres, afin de rendre le terrain plus uni, & que tous pussent plus commodément y marcher? Remarquez, dit le Centaure, qu'on fait l'impossible dans le monde, & que tout ce que les Philosophes ont crû ne pouvoir être y subsiste pourtant. L'on trouve le vuide, l'on n'y donne qu'à celui qui a, & non à celui qui a besoin; l'on n'ôte les biens qu'aux pauvres, pour ne les donner qu'aux riches: l'or se plait avec l'argent,

gent , le son de l'un appelle & fait venir l'autre ; les riches héritent , mais les pauvres n'ont point de parens ; celui qui meurt de faim ne trouve pas un morceau de pain , au lieu que ceux qui ont chez eux une bonne table , sont tous les jours priez aux festins , de sorte que le pauvre demeure toujours pauvre dans le monde .

Il me semble , dit Critile , que je voi quelques hommes , au moins de ceux qui pensent l'être . Ce sont , repliqua Chiron , ceux qui le sont le moins , tu les verras bien-tôt , ils commencent à paroître vers un bout de la place , ils vont d'un air aussi grave , que leur esprit est peu réglé , & ils panchent la tête , ils ne haussent que les pieds , en jettant les jambes en l'air , sans assurer un seul de leurs pas ; il ne faut pas s'étonner s'ils tombent si aisément & si souvent ; cependant ils s'opiniâtrent dans cette allure ridicule . Andrenius commença par les considérer , & Critile par s'en moquer . Regardez les , dit le Centaure , comme des songeurs éveillez ; c'est ainsi qu'un Auteur * qui les connoissoit fort bien ,

les

* Bofer.

les a parfaitement bien dépeints: mais ce qui est incroyable, c'est que ceux qui avoient accoutumé d'être les premiers par leur prudence & leur doctrine, vont à présent le ventre à terre méprisez & oubliez; au contraire ceux qu'on ne regardoit pas autrefois, à cause de leur peu de merite & de leur ignorance, commandent aujourd'hui: ainsi va le monde, quand on dit *hommes*, il vaudroit mieux dire *femmes*, les choses ont perdu leur qualité, elles n'ont gardé que le nom: avec tout cela elles passeront toutes, & ne peuvent aller que de mal en pis; puisqu'on fait plus de cas dans le monde des pieds, que de la tête, on le pourra nommer la demeure des fous. Ce n'est pas, dit Critile, la faute de la Nature; car elle n'a mis les yeux & les pieds devant, que pour voir où nous allons, & aller par où nous voyons; cependant ceux-là vont par où ils ne voyent point, & ne regardent point par où ils vont. C'est ce qui fait, dit Chiron, que la plus grande partie des hommes, bien loin d'avancer & de se fortifier dans l'vertu, dans la science & dans la sagesse, vont tout à rebours.

Il ne faut donc pas s'étonner, s'il y en a si peu qui parviennent à être de véritables hommes. Voyez les femmes à quoi elles emploient tous leurs soins, ce n'est qu'à demeurer dans leur aveuglement : elles ne voudroient jamais sortir de l'âge de vingt ans, ou tout au plus de trente ; quand elles y arrivent, elles s'y tiennent, & s'y fixent comme dans le trébuchet des années ; elles ne s'en donnent jamais davantage, quoi qu'on s'aperçoive bien de leur changement : leurs cheveux teints devroient bien servir à les retirer de cette folie. Il est vrai que quelquefois ces cheveux leur ont demeuré dans la main, tant ils étoient foibles, & en petit nombre. Il y en a, au visage desquelles il semble qu'on ait donné de furieux coups de poing, qui leur ont cassé les dents, & poché les yeux : d'autres montrent leurs anneés dans leurs sourcils ; quoi qu'elles fassent, leur visage les trahit. Andrenius les voyant, regarda Critile, & il lui dit ; ne m'avois-tu pas dit que les hommes étoient les forts, & les femmes les foibles ; que ceux-là avoient la voix grosse & forte, & celles-ci délicate ; que ceux-là portoient des hauts-

de

de-chausses & des manteaux, & celles-ci des jupes, & des corps? je trouve le contraire, ou que tous sont femmes, ou que les hommes sont les fribbles, & elles les fortes; ceux-là ne font que balbucier, on ne les entend point; celles-ci parlent si haut & si distinctement, que les sourds les entendent; elles commandent, & elles se font obéir par tout; tu m'as trompé sans doute. Tu as raison, répondit Critile en soupirant, je conviens que les hommes sont moins que les femmes, que la moindre de leurs larmes a plus d'effet que tout le sang que la plus grande valeur peut répandre, que la moindre faveur d'une femme opère plus que tout le mérite & la science d'un homme, qu'en un mot, ce n'est pas vivre que de vivre sans elles. Jamais on ne les a tant estimées qu'à présent; elles peuvent tout, ou pour mieux dire, elles perdent tout: il n'a servi de rien à la Nature, d'avoir privé les femmes de l'ornement de la barbe, c'est en vain qu'elle a voulu les retenir par là dans la pudeur ou dans la crainte. A ce que je vois, ajouta Andre-nius, l'homme n'est plus Roi dans le

monde, il est esclave de la femme. Ce-
la n'est pas tout-à-fait ainsi, dit le Cen-
taure, l'homme ne laisse pas d'en être
naturellement Roi; mais la femme est
comme son favori: c'est toujours la
même chose, l'on n'en connoit la diffe-
rence que quand on a besoin de valeur
& de conseil, vertus dont les femmes
sont incapables. Il faut pourtant
avoüer que cette règle n'est pas sans ex-
ception, & qu'il y a des femmes qui
valent mieux que des hommes, les Hi-
stoires & l'experience en fournissent
d'illustres. *

Ce qui surprit encore nos Voya-
geurs, fut de voir un homme qui al-
loit monté sur un Renard, tantôt à
recolons, tantôt à droit, tantôt à gau-
che, sans demeurer dans aucune assiet-
te; il étoit suivi d'une troupe de gens
montez comme lui, & qui imitoient
son allure. Voyez-vous celui-là? leur
dit Chiron, je vous assure qu'il n'est
pas si sot qu'il le veut faire paroître. Je
le croi, répondit Critile, puisque je
voi que tout va de travers dans le mon-
de

* Gracian nomme ici deux femmes illustres,
la Princesse de Rossane, & la Marquise de Valduerra,

de: dis nous donc cependant quel il est. N'avez - vous jamais ouï parler, dit Chiron, du fameux *Cacus*? celui-là l'est en politique, je dis un *Cacus* en raisons d'Etat. C'est de cette manière, & à rebours que ceux qui gouvernent les Etats marchent aujourd'hui, ils affec-tent cette fausse allure, pour démonter toute l'attention des Ministres des au-tres Cours, ils ne veulent pas qu'on les connoisse, ni qu'on les suive à la piste, ils visent à un Etat, & frapent sur l'au-tre, ils publient un dessein, & en exé-cutent un autre: pour dire non, ils di-sent ouï: enfin, ils sont toujours le contraire de ce qu'ils font esperer, & entendre. Pour les vaincre, il ne faut pas moins qu'un Hercule, lequel joi-gnant la ruse à la force, découvre leurs fourberies, & les en punit.

Andrenius remarqua, que la plus grande partie des hommes parloient à la bouche, & non aux oreilles; que ceux qui les écoutoient, bien loin de se formaliser de cette grossié-reté, en étoient ravis, & ouvroient la bouche toute grande, en sorte que leurs lèvres se faisoient oreilles, & goû-toient avec plaisir ce qu'on disoit. Peut-

on, ajouta-t-il, voir un plus grand abus! les paroles se doivent entendre, & non pas manger; il est vrai qu'elles naissent dans la bouche; mais elles meurent dans l'ouie, & s'ensevelissent dans la memoire: il semble cependant que ceux-là les mâchent & les savourent. C'est une marque, dit Critile, qu'on ne cherche qu'à les rendre agréables. Ne voyez-vous pas, repartit Chiron, qu'on n'en donne à chacun que par rapport à son goût, & à sa qualité. Ne remarques-tu pas, dit-il à Andrenius, ce Seigneur comme il gobe & avale les flatteries, il ne s'en rassasie jamais, il n'a d'oreille que pour l'adulation. Regarde ce Prince comme on l'engouë de mensonges, il les croit tous, il n'est pas un moment qu'il ne s'en remplisse, il n'y a que des véritez dont il ne veut point goûter. Cet autre que tu vois si gros, de quoi penses-tu qu'il soit plein, de substance? non, c'est d'air & de vanité; c'est pour cela, dit Critile, qu'il a un si méchant estomac, & qu'il ne sauroit digérer la raison.

Ce que ces Voiageurs trouvèrent encore d'étrange, fut de voir quelques-uns

uns de ces hommes tout-à-fait esclaves, trainans sans cesse des chaines de fer aux pieds, avec des menottes aux mains ; ils portoient continuallement le carcan au col, de sorte qu'ils étoient si gênez, qu'ils ne pouvoient faire un pas. En cet état si pénible, ils ne laissoient pas d'être idolâtres, servis & applaudis : ils commandoient aux plus grands hommes & de la plus noble extraction, qui leur obéissoient en tout, jusqu'à les porter sur les épaules avec leurs lourdes chaînes. Ce fut là où Andrenius s'impatica, ne pouvant souffrir une telle injustice. Ne sauroit-on, s'écria-t-il, remedier à cet abus ? ô que si je m'en croyois, j'aurois bien-tôt changé cette servitude si mal emploieée, pour ne s'assujettir qu'à des gens qui la méritent. Ne fais pas tant de bruit, dit Chiron, car tu nous perdrois, ne vois-tu pas que ce sont là les plus puissans ? Qu'oi, ceux-là ? Oui, ces esclaves de leurs sens, & de leurs voluptez ; des Tiberes, des Nerons, des Caligules, des Eliogabales, & des Sardanapales : les autres sont leurs adorateurs. Regarde aussi ceux qui sont par terre : ce sont les honnêtes gens ; au lieu que les

mé-

méchans sont élavez ; ceux qui ont les entrailles bonnes ne peuvent se tenir, ni se conserver ; ceux qui les ont mauvaises courent, & sont contens ; en un mot, les bons souffrent, & les méchans sont gratifiez.

Ce qui leur parut encore tout à fait étrange, fut de voir un aveugle être le guide de plusieurs gens, qui avoient la veuë fort bonne ; il les conduissoit en aveugle, & ils le suivoient en ours. Voilà, dit Critile, un aveuglement bien heureux. Pas beaucoup, répondit Chiron ; il vaut mieux dire, voila des gens bien sots de se laisser mener par un aveugle ; en danger de tomber tous dans quelque précipice : pour moi je ne m'étonne pas tant de l'assurance de l'aveugle, que de la bêtise des autres ; car comme il ne voit goute, il croit que tout le monde lui ressemble, & qu'ils agissent comme lui à tout hazard. Quelque folie qu'il y ait, dit le Centaure, de s'exposer, comme font ces gens-là, à tomber en toute sorte de dangers, & de malheurs, je n'en suis point étonné, car rien n'est si commun dans le monde ; on voit tous les jours que ceux qui savent

savent le moins entreprennent d'enseigner, que les plus ignorans veulent prêcher la vérité; & nous avons vu qu'un homme aveuglé d'amour pour une femme, fut cause qu'une infinité d'autres en devinrent aussi tellement amoureux, qu'ils tombèrent tous dans une effroyable misère. Quoi qu'il en soit, le premier pas de l'ignorance est de presumer savoir beaucoup, & bien des gens sauroient, s'ils croyoient savoir peu.

Ils entendirent peu après un grand bruit, comme d'une dispute en un coin de la place, où aussitôt il survint une grande foule de peuple. Ils approchèrent, & virent que c'étoit une femme, * source ordinaire des querelles. Elle étoit fort laide; mais bien parée; un monde de gens lui faisoient la cour, quoi qu'elle les brouillât tous ensemble; elle affectoit de parler toujours fort haut. Elle avoit entrepris une autre femme (a) fort belle, son ennemie, mais mal en ordre, & presque toute nuë: cet air pauvre ne lui ôtoit rien de sa beauté; cependant la première le lui repro-

* Le Mensonge. (a) La Vérité.

reprochoit avec beaucoup d'autres calomnies, elle n'y répondoit pas un mot, elle n'osoit, parce que personne ne la vouloit écouter; ainsi elle étoit contrainte de le faire. Cependant tous conjuroient contre elle, & la poursuivoient; on passa des paroles aux mains, & tant de gens la chargerent de coups, qu'il s'en falut peu qu'elle n'y succombât. Andrenius naturellement pitoiable voulut courir pour la défendre; mais le Centaure le retint, en lui disant que veux-tu faire? tu ne fais à quoi tu t'exposes: tu te déclarerois en défendant celle-ci contre la Menterie si puissante; tu t'attirerois tout le monde à dos, & on te regarderoit comme un fol.

Les enfans voulurent l'imiter; mais comme ils sont foibles, ils ne purent rien faire contre tant de gens. Ainsi la malheureuse Verité fut abandonnée de tout le monde, & si violement chassée, que depuis ce tems-là on ne fait ce qu'elle est devenuë.

N'y a-t-il pas bonne justice dans le monde? disoit Andrenius. Non, lui repliqua Chiron; car quoi que la Vérité ait beaucoup de Ministres, il faut qu'el-

qu'elle s'éloigne quand le Mensonge est si proche , & si bien venu. En même tems il parut un homme d'un aspect rebatif, entouré de gens de robe. Aussi-tôt la Menterie s'en aprocha , & l'ayant persuadé par beaucoup de méchantes raisons, il l'assura qu'il signeroit la sentence de bannissement contre la Verité son ennemie. Qui est celui-là , demanda Andrenius, lequel pour aller plus droit porte pour apui cette verge ? C'est le Juge, répondit Chiron , c'est celui qui touche avant que d'entendre. Que signifie cette épée nuë qu'on porte devant lui ? C'est la marque de la dignité , & tout ensemble l'instrument du châtiment , il coupe avec cela la mauvaise herbe. Mais, dit Critile , il vaudroit mieux l'arracher , & en ôter la racine ; car se contenter de la scier , elle en repousse mieux , & jamais de la manière qu'on s'y prend , elle ne meurt entièrement. Ho ! répondit Chiron , ces mysteres nous passent. Aussi-tôt ce Magistrat condamna un Moucheron à être pendu sans appel, parce qu'il avoit une seule fois contrevenu à la Loi , & en même tems il fit une grande reverence

ce à un Elephant, qui l'avoit cent fois violée.

Ensuite parut un Matamore. Il étoit couvert d'un grand plastron, il portoit à l'arfon de sa selle deux pistolets fort endormis dans leurs foureaux ; monté sur un cheval un peu fatigué, ayant un sabre doré, mâle de son nom, mais *femelle en ses coups*, & toujours par pudeur caché dans son foureau : son chapeau étoit couvert de toute sorte de plumes d'oiseaux de proie. Andrenius demanda si c'étoit un homme, ou un monstre. Tu n'es pas le seul qui t'y es trompé, dit Chiron, car il y a des Nations qui la première fois qu'ils le virent, l'ont pris pour homme & pour cheval tout ensemble. C'est un Soldat habillé comme ils ont accoutumé de l'être ; il n'a pas la conscience moins déchirée que son habit. De quoi, s'enquit Andrenius, servent ces gens-là dans le monde ? De quoi ? ils font la guerre aux ennemis, & encore plus aux amis ; ils nous défendent, mais Dieu nous garde d'eux ; ils combattent, ils pillent, ils tuent & renversent ceux qui nous veulent du mal. Comment cela peut-il être, puisqu'on dit que ce sont

sont eux qui les épargnent ? Je ne parle , repliqua le Centaure , que selon ce qu'ils doivent faire. Comment , repartit Andrenius , le monde est-il si dépravé , que ceux qui sont destinez pour procurer le bien , sont auteurs des plus grands maux ? quoi ! ceux qui doivent finir la guerre , la prolongent ? Il est vrai , mais ils ne vivent que de cela ; ils en font leur unique emploi , & leur seul revenu : ils ont soin de l'ennemi , parce qu'il les fait subsister ; tous savent cette doctrine jusques au tambour. C'est pourquoi il arrive qu'une guerre qui ne devroit durer au plus que deux ans , en dure plus de douze ; & elle auroit été éternelle , si le Marquis de Mortare n'eût su joindre à sa valeur les desirs ardens de nous procurer les douceurs de la Paix .

Il y a encore certains autres Cavaliers qui sont à peu près de la même humeur de celui dont nous venons de parler , quoi que plus modestement habillez . A les entendre ils ne viennent que pour donner , mais c'est plutôt pour ôter ; ils ont le secret de tirer avantage des maux , en les rengegeant ; ils déclarent la guerre à la vie , & se font officiers
de

de la mort , ils défendent de manger , & rendent les autres maigres , afin qu'eux seuls se remplissent & s'engraissent ; ils appellent vivre en gloire quand ils savent reduire les autres à la dernière misére ; en un mot ils sont pires que les bourreaux , d'autant que ceux-ci emploient toute leur industrie à ne pas faire beaucoup souffrir , & à garantir promptement du mauvais air , *ceux qui malgré eux le foulent aux pieds* ; au lieu que ceux-là ne se plaisent qu'à faire long-tems languir . Ainsi leur vûë ne plait à personne , & l'on peut dire seulement , que là où il y a le plus de Médecins , il y a plus de malades . Après tout , il n'en faut dire ni bien , ni mal , il faut seulement les regarder lors qu'ils sont jeunes , comme gens sans experience , & quand ils sont vieux , comme gens qui ont oublié ce qu'ils ont connu .

Qu'est-ce donc , dit Andrenius , nous ne voyons passer aucun homme de bien ! Les gens de bien , repondit Chiron , ne passent point , ils durent éternellement , mais le nombre en est petit ; ils se tiennent retirez : les uns sont comme la Licorne , les autres comme le Phoenix ;

nix. Cependant, si tu veux voir quelqu'un, cherche un Cardinal de Sandoval à Tolede, un Comte de Lemos en Arragon, un Archiduc Leopold en Flandre; mais sur tout un Don Louis de Haro, seul digne du rang & de l'emploi qu'il remplit.

Andrenius faisant un helas, jeta les yeux au Ciel, comme s'il eût voulu regarder les étoiles. Qu'est-ce que tout ccla? dit-il; je m'y perds entièrement: qu'on est malheureux quand on a à vivre parmi tant de gens déraisonnables! tout me paroît de ce nombre & que la contagion est générale; elle se communique jusques aux Planetes: il me semble que le tems va de travers. Il demanda, Messieurs, est-il jour, ou nuit? Tout beau, lui dit Chiron, le mal n'est pas dans le Ciel, il n'est que sur la terre, il n'y a que le monde qui va à rebours, les hommes seuls s'avisent de faire du jour la nuit, & de la nuit le jour. A present celui-ci se leve, dans le tems qu'il avoit accoutumé de se coucher, à present la nuit sort de sa maison avec l'Etoile de Venus, pour accompagner l'Aurore. Il est vrai que ceux qui tombent le plus ordinai-
rement

rement dans ce desordre sont les personnes les plus considerables: elles croiroient vivre en bêtes, si elles s'assujettissoient à une maniere de vie réglée. Cela veut dire, répondit Critile, que ce n'est plus qu'aux pauvres comme à nous autres qu'on doit souhaiter la bonne nuit, les jours ne sont plus donnez, pour y voir rien de bon; ainsi, ils sont tous malheureux: l'erreur est même si repandue dans le monde, qu'aussi-tôt qu'on en prononce le nom, on se trompe, & on ment. Il faut dire *immonde*, puis qu'en toutes manieres le monde est corrompu. Mais d'où vient, demanda Andrenius, que tout est si renversé? Il y a long-tems, répondit le Centaure, que les Sages en soupirent, & que les Philosophes en gemissent. Les uns croient que la fortune qui est folle & aveugle, le trouble chaque jour, en ôtant les choses de leur place & de leur tems. Les autres disent, que lors que le temeraire conducteur du Soleil fut foudroié, le monde souffrit un si grand coup de sa chute, qu'il sortit de ses gonds, & se tourna sens-dessus-dessous. Beaucoup de gens prétendent que les femmes, qu'ils nomment

ment le Lutin général du monde, sont la seule cause de son bouleversement. Pour moi je pense tout autrement, & croi, que là où il y a des hommes, il n'en faut point chercher la cause ailleurs, puisqu'un seul suffiroit pour troubler mille Mondes. C'est ce qui me fait dire que si la Sagesse Divine ne l'eût prevenu, il auroit entrepris de démonter le premier mobile; toutes choses auraient été confonduës & déreglées par lui, & je croi même qu'il voudroit que le Soleil selevât un jour au Couchant, & se couchât à l'Orient. Quoi qu'il en soit, tout ce malheur vient de ce que l'homme ayant reçû la raison en partage, au lieu de la consulter, & de la suivre, il ne pense qu'à l'assujettir, & à la rendre esclave de ses inclinations; voilà l'origine de tous les malheurs, & la cause de ce que la vertu est méprisée, le vice applaudi, & la vérité muette. C'est ce qui donne de la force au mensonge, ce qui intimide les Sages, ce qui fait que les Ignorans ont des Bibliothéques, que les Docteurs sont sans Livres, & les Livres sans Docteurs; que la sagesse du pauvre est sottise, & la sottise du riche

sagesse, que ceux qui avoient accoutumé de donner la vie sont meurtriers, que la jeunesse n'a plus de force, & la vieillesse imite la jeunesse; enfin c'est ce qui fait que la justice est aveugle, & que l'homme est si imbecille, qu'il ne fauroit discerner même sa main droite, puis qu'il cherche son bonheur à sa gauche, qu'il jette par dessus ses épaules tout ce qu'il a de plus cher, qu'il met sous les pieds la vertu, & qu'au lieu d'aller en avant, il recule.

Si les choses sont ainsi, reprit Andrenius, comme je n'en puis douter, pourquoi, ô Critile! m'as-tu amené dans le monde? n'aurois-je pas été plus heureux dans ma solitude? je suis résolu d'y retourner: fuyons cette confusion intupportable du monde. Cela ne se peut, repondit Critile; car quand on y est une fois, il n'est plus possible d'en sortir, & de retrouver le chemin par lequel on est venu; ô que si cela se pouvoit, s'écria-t-il, qu'il y auroit de gens qui s'en retourneroient! Pas une personne, j'entens celles qui ont de la raison, ne voudroit demeurer dans le monde; nous allons tous montant par l'escalier de la vie, dont les jours sont les

les degréz & les marches; que nous laissons derrière pour ne jamais les revoir: il n'y a plus moyen d'en descendre; il faut toujours avancer & monter. Mais comment donc faire, persiftoit Andrenius, pour vivre davantage dans le monde si plein de dégoût, & de choses si oposées à mon humeur? j'en mourrai sans doute. Non, non, dit le Centaure, tu t'y feras en moins de quatre jours tout comme les autres. Non, jamais, répondit Andrenius; quoi, moi être fou: être sot, avoir l'ame basse & de bouë! j'ai trop d'antipathie pour les vices. Ecoute, lui repartit Critile, ne saurois-tu passer par où tant de Sages ont passé, quelques peines qu'ils y vissent? Il faloit, répondit-il, que le monde en ce tems-là fut d'une autre nature. Il a toujours été le même, repliqua Critile, tous les hommes l'ont trouvé ainsi, & le laisseront de même. Le judicieux Comte de Castrillo, ajouta-t-il, & le prudent Marquis de Carreto y demeurent bien. Comment font-ils donc pour y vivre, eux qui sont si sages? Ils voient, ils entendent & se taïsent. Pour moi, dit Andrenius, je ne ferois

pas de même, je succomberois. Heraclite, repliqua Critile, n'est pas aussi loin; il y a des choses qu'il faut souffrir, parce qu'il n'y a point de reméde; comment par exemple accorder la Castille avec l'Arragon? Comment faire, que les François nesoient pas si avides de la domination: que les Anglois si beaux de corps, ne soient pas si laids dans l'ame; que les Espagnols & les Genois ne soient pas superbes, &c. Il n'y a donc rien à faire ni à esperer: j'aime mieux m'en retourner dans ma caverne avec mes bêtes farouches, c'est le seul reméde que j'y trouve.

CHAPITRE VII.

La Fontaine des tromperies.

Tous les vices ont entrepris de déclarer la guerre à l'homme, & chacun veut être le premier. Cette preference fut disputée, & un jour ils prirent les armes pour la décider; ils étoient déjà rangez en bataille, lorsque la Discorde arriva: elle ne sortoit

ni

ni de l'Enfer, ni des Armées, mais de la maison de l'Hypocrisie. Elle ne fut pas plutôt dans le Camp, que chaque Vice prétendit que l'honneur de mener l'avant-garde lui apartenoit. La Gourmandise le prétendoit, comme étant la premiere passion de l'homme, parce qu'elle commence à triompher dès le berceau; la Volupté le disputoit, elle se vantoit d'avoir soumis un plus grand nombre d'hommes, & rapportoit ses fameuses victoires; l'Avarice alleguoit qu'elle étoit la racine de tous les maux: l'Orgueil se glorifioit de sa noblesse, qu'il faisoit descendre du Ciel même, & disoit que sans lui l'homme seroit semblable aux bêtes; la Colére le voulut emporter de vive force: enfin, tout alloit tomber en confusion sans la Malice, qui apres leur avoir fait une aigre harangue, pour leur recommander l'union, les enchaîna tous les uns avec les autres; à l'égard de la Preference, elle la regala, en donnant au Mensonge son fils ainé le premier rang. Personne n'en doit être surpris, puisque c'est le Mensonge qui donne jour à toutes les méchancetez; c'est la source de tous les

vices, c'est la mer du peché, c'est une harpie qui infecte tout, une hidre à plusieurs têtes, un Prothée à plusieurs formes, & un Briarée qui frappe avec cent mains. Le Mensonge & la Tromperie s'emparent de l'innocente candeur de l'homme dès l'enfance, il commence, dès qu'il peut agir, à se servir de ses petites ruses enfantines, qui peu à peu se fortifient, & deviennent enfin stratagèmes, filouteries, embûches, feintes, pièges, surprises, dols, fraudes, illusions, en un mot tout ce qui compose un Italien. Critile & Andrenius l'éprouvèrent peu de tems après qu'ils se furent separez du sage Chiron, qui les quitta pour rendre à d'autres le bon office qu'ils avoient reçu.

Avant que de quitter Andrenius, il lui enseigna le moyen de vivre dans le monde, sans avoir part à son dérèglement; ce fut de regarder toujours le monde, comme le judicieux Comte d'Ognate le regardoit; c'est - à - dire, tout au contraire de ce qu'il paroît, parceque toutes choses y allant à rebours, celui qui le regarde de ce sens-là ne peut s'y tromper. Comme par exem-

exemple, quand on voit un homme plein de lui-même, & qui presume beaucoup de sa sagesse, il faut croire qu'au fond ce n'est qu'on sot, il faut estimer le riche pauvre, l'on doit croire que celui qui commande à tout le monde, est lui-même esclave; que le grand de corps est petit en merite; que le gros a peu de substance; que celui qui fait le sourd entend souvent plus qu'il ne voudroit; que celui qui croit le mieux voir est aveugle; que celui qui sent bon, est infecté; que le grand parleur dit peu de chose; que celui qui rit toujours n'est pas le plus content; que celui qui médit se condamne lui-même; que celui qui mange le plus, se nourrit se moins; que celui qui censure les autres, s'accuse lui-même; que celui qui méprise le commerce & le traffic, voudroit l'exercer; que celui qui fait le simple, est sage; que celui à qui rien ne manque, manque à lui même; que l'avare ne se sert pas plus de ce qu'il a, que de ce qu'il n'a pas; que le plus sage n'est pas toujours le plus habile; que celui qui passe mieux la vie, l'accourt; que celui qui l'aime, la traite en ennemi; que celui qui oint,

pique; que celui qui fait la meilleure chere, fait jeûner; que la bêtise se trouve en ceux qui parlent le mieux; que le plus droit est souvent tortu; que le trop grand biendegener en mal; que celui qui plaint ses pas, court le plus fort; que celui qui ne fait pas perdre un double, perd une pistole; que celui qui ne veut pas dépenser, dépense le plus; que celui qui fait souffrir, aime davantage; qu'enfin ce qu'on estime le plus, est ce qui vaut le moins.

Critile & Andrenius repetoient ces leçons, quand un nouveau monstre leur aparut; ils n'en furent pas beaucoup étonnez, ils étoient accoutumez à croire que dans ce monde on ne trouve guere autre chose que des monstres. Ils virent un Carosse qui venoit vers eux, deux Serpens le tiroient, & un Renard le menoit. Critile demanda si c'étoit le *Carosse de Venise*, mais le Renard Cocher feignit de n'avoir pas entendu, & ne répondit rien: il y avoit dedans un gros monstre, ou pour mieux dire plusieurs monstres joints en un, d'autant que tantôt il paroissoit blanc, & tantôt noir; tantôt jeune, &, tantôt vieux, tantôt petit, & tantôt grand;

tantôt homme, & tantôt femme; tantôt raisonnable, & tantôt bête. Enfin, il paroifsoit en tant de sortes que Critile s'imagina que c'étoit le fameux Prothée. Dès qu'il fut auprés d'eux, il descendit en leur faisant plus de civilitéz & de révérences qu'un jeune François, & plus de complimens qu'une Arragonnoise qui prend congé, il se rejoüit de cette heureuse rencontre, & leur offrit de la part de son Maître un apartement dans son Château, pour s'y délasser quelques jours. Ils l'en remercierent, le priant seulement de leur apprendre le nom de son Maître. Il est, dit-il, si grand Seigneur que son Empire s'étend par toute la terre, & comme c'est ici le commencement du monde, il y a établi sa Ville Capitale. C'est assurément un grand Monarque, puisqu'il a pour Vassaux des Rois, & qu'il y a peu de Princes dans le monde, qui ne lui doivent hommage. Son Royaume est florissant, on y récompense les vertus guerrières, & le soin des belles Lettres; ceux qui veulent réussir dans les vertus, & dans les sciences, aussi-bien que dans la politique, doivent frequenter sa Cour; on les y ensei-

gne dans leur perfection par rapport à l'usage délicat du monde, soit pour gagner les cœurs, soit pour acquérir de la gloire, mais sur tout pour donner du lustre à chaque chose, en quoi consiste l'art des arts. Ce portrait charmoit Andrenius; il mourroit d'impatience de voir une Cour si polie; d'ailleurs on les en prioit de si bonne grace, que tout répondoit à son impatience; il prit la main de Critile, & le tira de toute sa force, pour le faire monter dans le carrosse qu'on leur offroit. Critile étoit trop judicieux pour ne pas vouloir auparavant connoître le Prince. Il a plus d'un nom, répondit son Ministre, puisqu'il en change à chaque parole, & suivant les lieux & les choses. Quant à son véritable & propre nom, peu de gens le savent, parce que peu de gens parviennent à le voir, & encore moins à le connoître. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il a une grande autorité, qu'il est fort reservé, & qu'il ne se communique pas à tout le monde, & il fait consister sa principale grandeur à ne se découvrir à personne. Néanmoins après un espace de plusieurs années, il permet à quelques-uns,

uns de le voir, encore faut-il que ce soit le hazard, qui les aproche de lui, car la plûpart y travaillent inutilement toute leur vie. Cependant le carrosse alloit toujours, & nos Voyageurs qui l'avoient suivi, se trouvèrent hors de leur chemin; & dans un autre fort couvert. Quand Critile s'en fut aperçû, il commença à craindre & à se troubler, ce qu'il y avoit de plus fâcheux, étoit la difficulté de retourner sur leurs pas, & de retrouver leur premier chemin. Ils prirent un guide qui les asseura que celui où ils étoient, les menoit tout droit au *gain*, & qu'ils n'avoient qu'à le suivre, qu'au surplus il s'offroit de les conduire feurement au véritable séjour de la réputation, quoi que la plûpart de ceux qui font tant de pas pour y arriver, perissent en chemin. Ce n'est pas là, dit Critile, un chemin que je veüille suivre: il est trop battu pour n'être pas suspect; cependant il avertit Andrenius de se tenir sur ses gardes, & de redoubler ses précautions.

A la fin ils arrivèrent à une fontaine aussi renommée que désirée de tous les misérables mortels. Elle sort d'un édifice merveilleux, & qui efface ce que

les plus habiles Architectes ont jamais imaginé. Elle n'est pas moins célèbre par la bonté & par l'abondance de ses eaux , elle est au milieu d'un grand champ , qui suffit à peine , pour contenir l'affluence des gens qui y accourent. Il s'y en trouve un si grand nombre , qu'on diroit que c'est une Assemblée générale de toute la terre , les Philosophes ne méprisent pas de s'y rendre. L'eau sort par sept tuyaux avec abondance : ils ne sont pas d'or , mais de fer , circonstance que Critile fut soigneusement observer. Il observa aussi , & il vit qu'au lieu de figures de griffons ou de lions , c'étoit de vieux serpens qui y étoient representez. Il ne se forma aucun étang de la chute de ses eaux. Tous ceux qui en bevoient , asseuroient que c'étoit la plus delicieuse chose qu'on pouvoit imaginer , non seulement pour le goût , mais encore contre la lassitude ; quand une fois l'on en avoit goûté , l'on en vouloit boire jusques à devenir hydroptique : les Financiers bevoient dans des coupes d'or , qu'une Nymphe leur presentoit en dançant devant eux de fort bonne grace. Andrenius tout disposé à boire , moins

moins par la soif, que par la curiosité de goûter de cette eau, sans en considerer les suites, fut sur le point de se jettter dans la fontaine; mais Critile lui crioit, attens; examine auparavant si c'est de l'eau. Que pourroit-ce donc être? lui répondit-il: cest peut-être du poison, parce qu'ici l'on doit tout craindre. C'est vrayement de l'eau, repliqua-t-il, car je la vois fort claire. Tant pis, dit Critile; car l'eau si claire est d'ordinaire suspecte, elle n'est pas au goût, ce qu'elle paroit à la vûë. N'importe, je veux en boire. Donne t'en bien de garde. Au moins, dit Andrenius, que je m'en lave les yeux, & les parties de mon corps que la sueur a renduës si crasseuses. Rien de tout cela, repondit Critile, crois-moi, rapporte-t-en à l'expérience des autres, regarde l'effet qu'elle opere dans ceux qui viennent d'arriver, vois comme ils sont avant que de boire, & comme ils deviendront quand ils auront bu. Ces gens se jettèrent à corps perdu dans l'eau, & dès qu'ils s'en furent frotté les yeux, leurs yeux changèrent entièrement, ils devinrent de toutes couleurs; à l'un ils étoient si bleus que tout lui paroissoit Ciel.

à un autre ils devinrent blancs comme du lait, il voyoit tout en bonne part sans y juger aucun mal, il n'avoit soupçon de personne; ainsi tous le trompoient, quoi qu'il interpretât toutes choses en bonne part, sur tout en ce qui regardoit ses amis: enfin, il étoit aussi sot qu'un Polonois. A un autre encore, les yeux devinrent plus jaunes que fiel, de vrais yeux de belle-mere, & de belle-fœur, qui trouvent à redire à tout; & qui jugent toujours mal des actions les plus simples & les plus innocentes. A un autre ils devinrent verds, ils lui faisoient voir toutes choses à la portée de ses esperances, & dans un sens à les pouvoir posseder, ce sont des yeux d'ambitieux. Ceux des amans s'aveuglèrent entièrement. D'autres étoient devenus si chassieux & si rouges, qu'ils paroissoient toujours ensanglantez, comme ceux des Calabrois. Ces yeux ainsi changez, voyoient toutes choses de travers, non seulement ils se trompoient en la qualité & en la quantité, mais aussi en la figure des objets, de sorte qu'à quelques-uns toutes choses leur paroissoient grandes; ce sont les Castillans, & ceux qui leur ressemblent

blent par la vanité. Aux autres elles paroisoient petites, ce sont gens qu'on ne sauroit jamais contenter. Il y en avoit à qui elles sembloient toujours éloignées, sur tout les fâcheuses & la mort même; ce sont les gens de peu d'entendement. D'autres au contraire les voyoient toujours de si près, qu'ils les comptoient comme en leurs mains, quoi qu'impossibles, ils trouvoient des facilitez à toutes sortes de choses, s'imaginant qu'elles leur rioient sans cesse, & n'étoient faites que pour eux, comme les enfans. Quelques-uns étoient si contens en se regardant, que tout ce qu'ils avoient leur paroissoit beauté: ils se comparoient à des Anges, vrais Narcisses, amoureux d'eux-mêmes. A quelques autres les yeux louchoient, de sorte qu'ils voioient ce qu'ils ne regardoient pas, ces sont les hommes doubles & hipocrites. Il y avoit des yeux d'amis, & des yeux d'ennemis; des yeux de mere, & des yeux de marâtre. Enfin, il y eut des yeux qui devinrent olivâtres à l'Espagnole, & d'autres bluâtres à la François.

Si tous ces effets prodigieux s'opérèrent

rent dans les yeux, en les lavant seulement de cette eau. Il n'en arriva pas moins aux langues; quand on en mit dans la bouche, elles se changerent incontinent, de sorte que quelques-unes de celles qui auparavant étoient de chair devinrent de feu, elles embrasoient tout le monde; quelques autres se reduisoient en eau de neige, elles glaçoient jusques aux cœurs; quelques-unes en vents; telles paroissoient des souflets qui remplissoient les têtes de fumée, de flateries, & de mensonges; quelques autres qui avoient été de soie & de velours, étoient devenus de serge & de bourre. A plusieurs femmes cette eau leur ôtoit la langue mais non pas la parole, si bien que moins elles avoient de langue plus elles parloient. Un certain homme commença à parler fort haut: celui-là, dit Andrenius, est Espagnol. Non, répondit Critile, c'est seulement un présomptueux, car ceux qui doivent parler plus tranquillement, sont ceux qui d'ordinaire élèvent plus leur voix. Il est vrai, dit un autre avec un ton effeminé, qui le fit croire François. Il s'en presenta encore un autre, lequel parloit à bouche close; l'on croyoit

croyoit que c'étoit un Allemand : mais lui même en desabusa, & avoüa que pour trop affecter de parler en habile homme, il parloit quelquefois sans être entendu; un autre begayoit si fort, qu'il faisoit grincer les dents à ceux qui l'écutoient ; on le prit pour un Andalou-sien, ou un diseur de bonne avanture. Il y en avoit beaucoup qui s'écutoient parler, quoi qu'ils parlassent mal. Un autre parloit d'un ton si troublé, qu'il épouventoit tout le monde ; il s'en excusa en disant que c'étoit son naturel ; on le jugea un Maillorquin ; mais l'on se trompa, ce n'étoit qu'un emporté ; un autre parla sans que personne l'entendit, il passa pour un Basque, sans qu'il le fut , c'étoit seulement un importun demandeur ; un autre tout d'un coup perdit la parole, il vouloit parler par signes, mais tout le monde s'en moquoit. Sans doute dit Critile, il veut dire la vérité, mais ou il n'ose, ou il n'en trouve pas l'occasion ; d'autres parloient fort enrouiez, & d'une voix cassée ; ceux-là sont du Parlement, dit Critile. Non, ils ne sont d'aucune autre Chambre Souveraine , que du Conseil d'eux-mêmes. Quelques-uns parloient du nez ,

nez : plusieurs ne parloient point de suite , & se mordoi ent la langue : quelques-uns prononçoient de fort mau vaise grace , ou en retrecissant la bou che , ou en l'ouvrant trop large , sur tout lors qu'ils vouloient tromper ; quoi qu'il en soit , personne ne parloit de suite ; tous médisoient , dissimu loient , accusoient , surprenoient , injurioient , blasphemeroient . Depuis ce tems - là , l'on publia que les François qui beuvoient le mieux de tous avoient été enivrez par les Italiens ; que ceux ci néanmoins ne s'en étoient point van tez ; mais qu'ayant été observez atten tivement , l'on avoit connu à leur ma niére de prononcer qu'ils avoient vou lu dire cela : car d'ordinaire ils ne di sent , ni n'écrivent jamais ce qu'ils pen sent .

Ce ne furent pas seulement les yeux , & les langues que cette eau changea ; tout l'interieur de ceux qui en bû rent changeoit de même , de sorte qu'aucun ne demeuroit dans sa natu relle situation : ils devinrent tous éven tez , ou tous bouffis , tous remplis de railleries , de mensonge , & de trahi son ;

son ; leurs cœurs étoient durs comme l'écorce du liége , sans aucun sentiment d'humanité ; leurs entrailles s'endurcirent comme des pierres , leur cervelle devint du coton , leur sang se convertit en eau , leur estomac en cire , leurs nerfs en étoupe , leurs pieds en plomb & en plume , leurs mains en poix , leurs langues en beurre , leurs yeux en papier. Quant au pauvre Andrenius , qui ne put gagner sur lui de ne pas goûter de cette eau , Critile lui en jeta seulement une petite goutte , qui eut un tel effet , que depuis il fut toujours vaillant dans la vertu. Que semble donc , lui dit-il , de cette eau ? c'est la source de Mensonges : considere ce que tu serois devenu , si tu avois bû comme tous les autres ; crois tu que ce soit peu de chose d'avoir de bons yeux amis de la vérité ; en un mot , d'être homme comme un Duc d'Offone , & un Prince de Condé ? Crois moi , prefere cet avantage à toutes choses , tu seras une merveille , un Phenix. Peut-on croire ce que je voi , répondit Andrenius , un changement si extraordinaire par une eau si douce ! L'eau douce est la pire , repliqua Critile. Cependant

pendant ils demanderent aux uns & aux autres comment le nommoit cette fontaine, sans que personne le leur pût dire: elle n'a point de nom, sa propriété ne consiste qu'à n'être point connuë. Pour moi, dit Critile, je l'appellerois la Fontaine enchantée, puisqu'elle produit de si étranges changemens. Critile vouloit retourner sur ses pas, mais Andrenius ne put s'y resoudre. Ne vaut-il pas mieux, disoit-il, être fort avec les autres, que sage tout seul? Il ne faut pas s'étonner, si raisonnant de la sorte, il ne suivit pas toujours le bon chemin. Il prit celui des prairies, où il trouva de jeunes gens qui ne pensoient qu'à se divertir, ils marchoient tous sans aucun souci du lendemain, sous la fraicheur des arbres. Il virent en suivant ce chemin, les Tours de la grande Cité; ils la reconnurent par la fumée, signe ordinaire de la demeure des hommes, & à quoi toutes leurs actions & tous leurs desseins se terminent. Elle paroissoit belle de loin. Il est incroyable combien ses avenües étoient remplies de monde. Il s'élevoit dans le chemin une si grande poussiere, qu'elle formoit une espece de nuée qui offusquoit la vûe.

vûë. Quand ils y furent arrivez, ils trouverent que ce qui leur avoit paru beau de loin, étoit fort vilain de près; pas une rüe n'étoit droite, ni nette; c'étoit proprement un labyrinthe. L'inconsideré Andrenius s'attendoit de s'y promener, mais Critile lui crio, ouvre auparavant les yeux; je dis ceux de la raison, afin que tu faches où tu es; regarde & touche un peu à cette terre. Il la gratta, & y découvrit des lacets de mille matieres différentes, même de fil d'or, & de cheveux, toute la terre en étoit semée. Alors Critile continuant de le desabuser, lui dit, remarque donc par où tu es entré, ne fais pas un seul pas sans attention, ne me quitte pas d'un moment, à moins que tu ne veüilles te perdre, ne crois d'oresnavant personne, renonce à la complaisance, & souviens-toi de mes leçons; allons par cette rüe, qui est celle du silence. Tout y étoit plein d'Artisans, & de Marchands, dont le principale emploi étoit de savoir mentir. Ils virent sans cesse aller & venir une quantité prodigieuse de corbeaux apri-voisez avec leurs maîtres. Cela parut de mauvais augure à Andrenius, mais Cri-

Critile lui dit, ne sois pas surpris de voir ces oiseaux, car l'on croit ici la Metempsicose, & l'on est persuadé que les ames des méchans animent le corps de ces Corbeaux, ausquels ils ont toujours ressemblé pendant leur vie; que celles des hommes cruels entrent dans des Tigres, celles des superbes dans des Lions, celles des impudiques dans des Sangliers: quant aux ouvriers qui promettent pour le lendemain, il leur est donné pour châtiment, de ne dire quand ils sont morts que la chanson des corbeaux, *cras, cras*, qui signifie demain, & qui ne vient jamais.

Ils virent dans l'endroit le plus reculé de la Ville des Palais superbes & magnifiques. Un homme, sans qu'on le lui eut demandé, leur dit que l'un étoit le Palais de Salomon, où ce Prince étoit comme un insensé au milieu de trois cens femmes, & que dans celui qui paroifsoit le plus fort, quoi qu'au fonds ce ne fut qu'un Chateau de cartes, demeuroit Hercule, filant avec Omphale le tissu de sa réputation éteinte. Plus loin on voyoit le Palais de Sardanapale, où cet Empereur étoit habillé en femme. Plus en deça ils vinrent

rent le Palais de l'infortuné Marc Antoine, lequel quoi qu'aimé d'une habile Egyptienne, ne put apprendre d'elle sa bonne avantage. Dans une autre maison fort ruinée étoit Rodrigue Roi des Gots, qui vivoit moins qu'il ne mourroit; aussi finirent par lui en Espagne les Princes de sa race. Une autre dont une moitié étoit faite d'or, & l'autre de bouë détrempee de sang humain, étoit le séjour de l'exécrable Neron, à côté la demeure du cruel Dom Pedre, qui se faisoit entendre par le grincement de ses dents, tant il étoit transporté de rage. A l'égard des autres Palais, l'on ne savoit point encore à qui ils étoient destinez, quoi qu'ils eussent beaucoup de prétendans. La vérité est, qu'ils n'ont été édifiez que pour les gens qui n'édifient guéres, & que ces beaux ouvrages ne sont faits que pour ceux qui n'en firent jamais. Ce côté de la Ville, dit un homme habillé de verd, est pour les rusez trompez, & l'autre pour les rusez trompeurs; ceux-là se moquent de ceux-ci, & ceux-ci se moquent de ceux-là; mais au bout du compte, on ne fait lesquels en doivent aux autres. Andrenius te-moi;

moigna une grande envie de s'arrêter dans le quartier des trompeurs ; mais ils ne rencontrerent autre chose que des Boutiques de Marchands , tournées obscurément , & dans un faux jour. Dans les unes on vendoit de la bourre , dans les autres des cartons , une autre étoit pleine de peaux de Renards ; ils y virent entrer & sortir des personnages de la dernière importance , comme Themistocles , & autres grands hommes anciens & modernes ; plusieurs se revêtoient de ces peaux de Renards , au défaut de celles de Lions qui ne se trouvent plus , les plus Sages s'en servoient pour doubler leurs hermines. Ils aperçurent dans une Boutique une grande quantité de lunettes pour ne point voir , ou n'être point vûs. Les grands Seigneurs en achetoient beaucoup. Les femmes mariées en faisoient bonne provision , pour dérober à leurs maris la connoissance de leurs intrigues ; il y en avoit aussi pour multiplier les objets : elles étoient proportionnées à tous les âges ; mais celles qui servoient aux femmes étoient les plus chères. Ils rencontrerent un magazin de talons de liège , servant à faire paroître les hommes

mes plus grands. Ils croissoient effectivement par ce moyen quelque hauts qu'ils fussent, & c'est par là qu'ils affectoient de paroître grands. Ce qui plut davantage à Andrenius, fut une Boutique de gands. Belle invention, s'écriat-il, que celle de faire des gands pour toute sorte de tems! soit qu'il fasse froid, ou qu'il fasse chaud, ils garantissent de l'air & du Soleil; outre que c'est une contenance en les mettant ou en les ôtant touvent; mais particulièrement de ce qu'à peu de frais, les personnes qui les portent sentent toujours bon, sans quoi elles acheteroient souvent bien cher les aproches de certaines gens.]

Après avoir passé les ruës de l'hypocrisie, de l'ostentation & de l'artifice, ils arrivent enfin à la grande Place où est le Palais du Roi. Il est spacieux, mais sans aucune proportion, ce n'est qu'angles & traverses, sans perspective ni égalité, toutes les portes en sont brisées, il y a plus de tours qu'à Babylone, & aussi hautes; les fenêtres sont vertes, couleur de gaieté & d'esperance, comme aussi celle qui trompe le plus. Là demeuroit ce Monarque aussi grand que peu connu; mais

toujours attentif à trouver les occasions d'entretenir les Peuples dans l'abus, & faire qu'ils nesoient pas capables de rai-sonnement. Justement ce jour-là on célébroit une des principales Fêtes ; il y assistoit en personne, il s'agissoit de jeux de main, en quoi il fait consister sa plus grande habileté, & son plus grand plaisir. La place étoit faite com-me une grande basse-court remplie de peuple, qui ne courroit qu'après les ballaieures, & ne s'engraissoit que de corruption ; ce Prince prit sa place à l'endroit le plus élevé, avec une mine étudiée, en qnoi il en étoit plus sem-blable à ceux qui se font écouter dans les places publiques. Là un Charla-tan après une longue harangue, com-mença à faire des choses surprenantes, quoi qu'au fond ce ne fût que des sub-tilitez triviales ; cependant il tenoit toute l'Assemblée attentive : le meil-leur de ses tours étoit de leur faire ou-yrir à tous la bouche, sur l'asseurance d'y faire entrer des choses plus douces que le sucre, mais il n'y en jetta que de fort dégoutantes, ce qui causa une grande risée. Cependant le Charlatan leur fit entendre que c'étoit du coton fort

fort blanc & fort fin; ils voulurent s'en éclaircir en crachant, mais il sortit de leur bouche une épaisse fumée, & puis un grand feu. Le Charlatan avalloit ensuite du papier, & incontinent il rendoit des jarretieres & des ceintures de soie, & de fort beaux rubans. Andrenius y prit beaucoup de plaisir, il admirroit une si belle invention. Je ne croiois pas, dit Critile, que tu te paies comme les autres d'imagination, sans pouvoir distinguer le faux d'avec le vrai. Qui penses-tu que soit cet homme-là? c'est un faux politique nommé Machiavel, il veut donner aux ignorans ses fausses maximes, ne vois-tu pas comme ils les avallent? elles leur semblent d'une délicatesse, & d'un goût merveilleux, quoi qu'au fonds, & après qu'on les a bien examinées, elles ne soient que vices & que péchez. Ce ne sont point de véritables raisons *d'Etat*, mais bien *d'étable*; il semble que la candeur soit sur ses lèvres, la pureté sur sa langue: cependant il ne sort de sa bouche qu'un feu qui détruit & embrase les Etats; ces rubans qui paroissent de soie, ce sont ses loix avec lesquelles il prétend enchaîner la vertu, & ren-

dre le vice souverain ; ce papier est son livre plein de faussetez, avec lesquelles il surprend les simples : crois-moi, il le faut fuir comme une peste ; mais Andrenius remit cette matiere à un autre jour.

Le sujet de la fête de ce jour-là étoit une farce qu'on y donnoit. Andrenius ne fut pas des derniers à s'approcher du Theatre, où elle devoit être jouée. Au lieu d'instrumens, on n'entendit qu'un son de marmites, & au lieu de Musique, on n'ouït que des pleurs, & à la fin il parut un petit homme, ou pour mieux dire une figure qui ne faisoit que le commencement d'un homme : on connaît d'abord à sa mine qu'il étoit étranger ; il vint sur la Scene en pleurant. A peine y il eut paru, qu'un Courtisan s'avança pour le recevoir, il lui offrit avec empressement ses services en tout ce qui ne dépendoit point de lui, lui promettant de faire à son égard le devoir d'un véritable ami, pourvu qu'il se contentât de paroles, & qu'il n'allât point jusques aux effets. Il le pria de prendre sa maison qui étoit proche : il commença par lui faire voir ses richesses & ses parures dont il pouvoit avoir besoin,

&

& l'obligea d'en prendre; mais ce qu'il lui donnoit d'une main, il le reprochoit de l'autre; il trouva ainsi le moyen de le dépouiller, en faisant semblant de le revêtir. Tout le monde le voioit bien, & n'en faisoit que rire; on étoit ravi de voir tromper un étranger; mais ils ne s'aperçurent pas que pendant qu'ils regardoient avec attention ce qu'on faisoit à celui-là, d'autres fouilloient dans leurs poches, & leur déroboient ce qu'ils avoient, si bien qu'à la fin, & le Farceur, & les spectateurs furent également dépouillez. Peu de tems après parut un autre trompeur, en apparence plus humain, mais pourtant aussi dangereux que le premier. Il faisoit l'homme de bon goût; c'est pourquoi il se proposa de tenir table, il y convia un de la troupe, & commanda de mettre le couvert: on servit plusieurs plats, mais dès que le convié se fut mis à table, il ne put prendre rien, tout s'évanouiffoit, & lui en même tems tomba, ce qui fit rire toute l'assemblée. Une femme pitoiable * accourut pour aider à le relever; à sa chute la saliere se cassa, ce qui fut d'un mauvais présage; le pain

G 3

qui

* La Sensualité.

qui paroissoit de fleur de farine n'étoit que de pierre, les fruits n'avoient que l'écorce & la couleur; la coupe paroissoit pleine de vin, mais il n'avaloit que du vent: la femme qui voulut le relever étant trop foible pour le soutenir, il retomba en bas du Théâtre, & en compa-
ta à rebours tous les degrés; nul des assistans ne s'offrit à l'aider. Cependant il regardoit de tous côtés pour implorer du secours; il vit auprès de lui un vieillard tout blanc * : il crut qu'étant d'un âge meur, il voudroit bien lui donner la main; il l'en pria humble-
ment, à quoi le vieillard répondit vo-
lontiers, & que même il le porteroit sur ses épaules: il le fit fort officieuse-
ment, mais par malheur il étoit boi-
teux, & tout aussi faux que les autres:
ainsi il n'eut pas plutôt fait deux ou
trois pas qu'il broncha, nonobstant ses bequilles, & jeta sa charge dans un autre piège qui étoit couvert de fleurs & de verdures; il le prit en lui jettant son manteau, & le reste de ses habits: il demeura là, & depuis on ne l'a jamais ni vu, ni entendu. Andre-
nius prenoit part à la joie que donnoit cette

* Le Tems.

cette farce ; il chercha Critile, & le trouva, qui bien loin de rire de ce spectacle, en gemissoit. Il lui demanda ce qu'il avoit, & puis il lui dit, est-il possible que tu iras toujours autrement que les autres ? quoi, quand tout le monde rit, tu pleures ? quand on se divertit, tu soupires ? Il est vrai, répondit Critile, ceci n'a pas été une fête pour moi, mais un véritable deuil : ce n'est pas un plaisir c'est une peine ; & si tu pouvois parvenir à l'entendre, je suis seur que tu en jugerois comme moi. Est-ce autre chose, repliqua-t-il, qu'un étranger qui se fie à tout le monde, & que tout le monde trompe ? il n'a eu que ce qu'il méritoit ; pourquoi étoit-il si credule ? Dis-moi, lui demanda Critile, si tu étois celui de qui l'on rit, que dirois-tu ? Moi ? cela est impossible ; reprit Andrenius ; comment puis-je être lui, si je suis moi ? Ce malheureux étranger, reprit Critile, est l'homme de tout le monde, & nous sommes tous l'étranger : il entre sur le Théâtre en pleurant, il y vient tout nud, & s'en retourne de même ; il n'emporte rien de tant de peines, & de services qu'il a rendus à tant de mé-

chans maîtres ; le premier fripon qui le reçoit est le Monde ; il lui promet beaucoup & n'execute rien ; il ne lui donne que ce qu'il ôte aux autres , & ce qu'il lui ôtera bientôt à lui-même ; c'est pourquoi les hommes n'ont jamais rien à eux. Cette femme qui semble le soutenir, est la Sensualité aussi trompeuse , & aussi fausse en ses plaisirs, qu'effective en ses chagrins ; ses repas n'ont rien de solide , & son breuvage est empoisonné. Enfin , ce vieillard qui est le pire de tous , est le Tems , qui jette au tombeau où l'on demeure nud & dans l'oubli ; de sorte qu'à le bien prendre , tout ce qu'il y a dans le monde ne se plaît qu'à se moquer de l'homme ; le monde le trompe , la vie lui est incertaine , la fortune se jouë de lui , la santé lui manque , le mal vient vite , le bien s'évanouit , les années le rongent , les contentemens véritables deviennent des chimères , le tems s'envole , l'âge se passe , la mort le prend , la sépulture l'engloutit , la terre le couvre , la pourriture le consume , l'oubli l'anéantit. Enfin celui qui étoit hier un homme , n'est aujourd'hui que poussière , & demain ne sera plus rien.

Jus-

Jusques à quand serons nous égarez,
& perdons-nous un tems qui est si
cher ? reprenons notre droit chemin:
nous en avons assez vû, il est inutile
d'attendre davantage; car que pouvons-
nous trouver ici que tromperies sur
tromperies ?

Andrenius ne goutoit pas ces avis ;
ébloui par tant de charmes, il vouloit
rester dans ce Palais, il y entroit & en
sortoit à son gré, & il étoit d'autant
plus charmé de ce Roi chimerique, qu'il
n'en avoit jamais vû d'autre. Il en espe-
roit beaucoup de faveurs, & il se per-
suadoit qu'il rendroit sa fortune heu-
reuse; c'est pourquoi il n'avoit rien
épargné pour le voir, & pour lui rendre
ses hommages: mais Critile fit tant qu'il
l'arracha de ce funeste lieu. Ils sortirent
ensemble, & ils allèrent jusques à la por-
te de la Ville; ils y rencontrerent des
gardes qui les empêcherent de sortir: ils
ne donnoient de liberté que pour en-
trer. Ils furent donc obligez de retour-
ner. Andrenius fut ravi de rester, &
il retomba dans ses premières erreurs;
il recommença ses intrigues pour voir
le Roi: tous les jours on lui promet-
toit de l'introduire en sa présence, &

on lui manquoit de parole sans qu'il pût être désabusé: cependant Critile ne cessoit point de penser aux moyens de le dégager de-là. On verra dans la suite comment il réussit, mais en attendant, il faut parler de la célèbre Artemie.

CHAPITRE VIII.

Histoire d'Artemie.

ON a besoin d'un grand courage pour soutenir les inconstances de la fortune, d'un bon naturel pour se soumettre aux rigueurs de la Loi, & d'une bonne éducation pour corriger les défauts de la Nature, & le jugement tient lieu de toutes ces vertus.

L'Art est l'accomplissement de la Nature, & comme son second Créateur; il la finit, il l'embellit, il la surpasse même quelquefois; il a pour ainsi dire ajouté un autre Monde au premier; il corrige tout ce qu'il a de défectueux, & lui donne une perfection, qu'il ne trouve pas en lui-même. Le soin d'embellir & de perfectionner la Nature, fut sans doute ce qui fit l'occupation du

pre:

premier homme dans le Paradis Terrestre ; Dieu lui donna l'empire du Monde , afin qu'avec le secours de l'Art , il le polit ; l'Art se joignant à la Nature produit tous les jours de nouveaux miracles ; il fait un jardin délicieux d'une terre inculte : de quoi l'esprit n'est-il point capable , quand les Sciences & les Arts l'ont cultivé ? Sans en chercher des preuves parmi les Romains & les Grecs , où l'on trouve tant de monumens des miracles de l'Art , Andrenius peut nous faire voir combien l'homme change , quand il est poli par ces secours . Quoi qu'il se fut laissé un peu corrompre par les charmes du Mensonge , il ne laissa pas de revenir à soi par les soins de Critile , ainsi que nous le verrons dans la suite .

Artemie étoit une Reine illustre par son mérite , & ses grandes qualitez . Son Royaume étoit voisin de celui du Prince , dont nous venons de parler , & il y avoit entre eux une guerre ouverte ,

Elle s'appelloit Artemie , nom que ses actions héroïques lui avoient donné , & ce nom sera fameux dans tous les tems .

Tout le monde parloit d'elle avec ad-

miration, & dans tous les siécles, elle a eu des sujets qui ont été fidèles à ses loix. Ces Sujets ont tous été des hommes d'un courage & d'un mérite distingué, entre lesquels j'en puis nommer un qui fera juger de tous les autres; c'est le vaillant Duc de l'Infantado, qui s'est rendu célèbre autant par la noblesse de ses sentimens, que par la grandeur de ses actions.

Le vulgaire prenoit cette grande Reine pour une Magicienne; mais sa magie produissoit des effets biendifférens de ceux que la fable attribuë à la fameuse Circé: car au lieu que celle-ci changeoit les hommes en bêtes, Artémie changeoit les bêtes en hommes. On avoit vû les animaux les plus grossiers métamorphosez par elle en d'autres d'une espéce toute contraire: des Tau-pes en Limas, des Corbeaux en Colombes, des Renards en Lions, & des Hibous en Angles. Elle apprenoit à parler, & ce qui est encoire plus difficile, à se taire. Elle animoit les Statués & les Tableaux. Elle faisoit un Geant d'un Nain; un Caton d'un Fou, & d'une Marionnette un Magistrat de conséquence. Elle ôtoit le venin aux Vipères. Le Villagois

geois le plus rustre & le plus grossier devenoit, quand elle vouloit, un Capitaine aussi vaillant que le Duc d'Albuquerque. Un étourdi & un évaporé prenoit chez elle assez de gravité pour être Viceroi de Naples. Elle rendoit les Demons aussi beaux aux yeux des femmes que les Anges. Par tout où elle portoit ses pas, on voyoit naître de nouveaux prodiges. Des arbres croissoient où l'on n'avoit vu que des épines & des ronces, & sans avoir besoin de chercher ailleurs des Courtisans, elle se formoit une Cour superbe en tous les lieux où il lui plaisoit de fixer sa demeure. Un desert devenoit une Ville aussi polie que Florence, & aussi brillante que Rome dans le tems des Cesars. Enfin on en publioit tant d'effets surprenans, qu'on ne finiroit point, si on entreprenoit de les raconter.

Le bruit de sa renommée excita la curiosité de Critile, & ayant apris le lieu où elle tenoit alors sa Cour, il résolut de s'y rendre. Il ne put persuader Andrenius de le suivre, & il fut constraint de le quitter.

Il ne trouva pas autant de difficulté à s'échaper, qu'il en avoit appréhendé.

On peut tout ce quel'on veut , & il ne s'agit pour réussir aux entreprises les plus difficiles , que d'en bien souhaiter le succès. Il s'enfuit par un chemin que tout homme peut trouver aisément , pourvû qu'il veüille se servir de ses yeux.

Il n'avoit point de motif plus pressant pour chercher cette Reine , que celui que lui doanoit l'aveuglement d'Andrenius. Il la vouloit consulter sur les moyens de délivrer un ami , qui ne lui parut jamais plus cher que quand il s'en fut séparé.

Il trouva en son chemin plusieurs gens qui alloient la chercher ; chacun en marchant en racontoit des choses surprenantes : entre autres qu'elle avoit trouvé le moyen d'adoucir les Lions , & qu'avec deux paroles ils devenoient humains & traitables ; qu'elle faisoit marcher droit les Serpens ; qu'elle ôtoit la prunelle de l'œil aux Basilics. Cela n'est rien , dit un de la troupe , en comparaison de ce qu'elle a fait au sujet des Syrenes : elle les change en des femmes sages & prudes , elle metamorphose les Louves en Tourterelles , & une lascive Venus , en une chaste Vestale : tous avoient

avoüerent que c'étoit là le plus difficile de tous les miracles.

L'on voyoit déjà briller de loin son magnifique Palais. Il est placé sur une éminence ; cependant elle y faisoit monter les eaux des rivières, ce qui a servi de modèle à ce fameux Palais *, où le Tage se distribuë en pluie, & en cascade.

Le Palais de cette Reine avoit des jardins remplis de fleurs de toutes sortes, & d'autant plus agreables que les ronces se changeoient en roses, & duraient toute l'année ; même les ormes y donnoient des fruits, & les épines des raisins ; des lieges les plus sécs il sortoit du suc, ou pour mieux dire, du Nectar : l'on entendoit dans les Etangs voisins chanter des Cignes en tout tems ; ce qui parut fort nouveau à Critile, quiavoit vû par tout ailleurs qu'ils étoient muets toute leur vie, & qu'ils ne chantoient : qu'à l'heure de leur mort : c'est, dit-il, parce qu'ils sont blancs, symbole de la vérité qu'on n'oseroit dire qu'en ce tems-là. Il y avoit à la porte un lion changé en une brebis, & un tigre en un agneau ; sur les balcons il y avoit beaucoup d'oiseaux qui

fai-

* Aranjuez.

faisoient une espece de conversation ; parmi lesquels les perroquets tenoient le premier rang , encore que les fansonnets y prétendissent ; les chats & les chiens de la maison n'égratignoient ni ne mordoient jamais ; au contraire quand ils savoient qu'on n'y venoit que pour faire honneur à leur grande Reine , ils faisoient des caresses ; il y avoit aussi quantité de jolies filles à la porte : elles prirent Critile , & le firent monter jusqu'au lieu où étoit la sage Artemie , assiégée de plusieurs hommes graves , ausquels le *grand estimateur* du merite , le Seigneur Vincent de Lastanosa distribuoit les rangs . Elle étoit alors occupée à metamorphoser des buches en personnes raisonnables : elle avoit la mine grave , & les yeux pénétrans ; ses discours étoient justes & charmans : elle avoit les mains admirables ; elles donnoient la vie à tout ce qu'elles touchoient : ses manières étoient fines , sa taille bien proportionnée , en un mot on ne pouvoit voir une beauté plus parfaite .

Elle reçut agréablement Critile , & parut ravie de le voir : elle jugea de son mérite par son teint ; d'autant que le

le visage ne s'appelle *face*, que parce qu'il fait connoître ce qu'un homme est capable de faire, venant du mot Latin *facies*.

Critile la salua profondément : elle sembla s'étonner qu'un homme aussi sage que lui fut venu seul ; car s'il est vrai, lui dit-elle, que la conversation soit le bien & l'occupation des Sages, l'on ne doit pas vivre sans amis, il en faut avoir deux ni plus ni moins. Critile lui répondit, nous avons accoutumé de n'être que deux, mais j'ai laissé mon ami qui m'a quitté ; il est vrai qu'il s'en est joint un troisième formé de notre séparation ; il nous abandonne quand nous sommes ensemble, & nous accompagné quand nous sommes seuls. Je viens à vous, ajouta-t-il, ô illustre & infaillible Conseillere, afin qu'il vous plaise me faire la faveur de retirer & de ramener cet autre moi même, qui est devenu esclave, sans savoir de qui, ni comment. Mais si tu ne fais pas, dit-elle, où tu l'as laissé, comment le pouvoir trouver? C'est en cela, lui répondit-il, que vos prodiges doivent se manifester ; il est à la Cour du Roi votre voisin. Dès que je l'y vis
em-

embarqué, je préjugeai sa perte; il s'attache à l'ombre d'un Roi fameux, dont il ignore le nom, puissant par l'étendue de son autorité, & singulier en ce qu'il n'est point connu. Je sai qui c'est, repliqua-t-elle; je vous entens, il est sans doute à Babilone, à la Cour de mon plus grand ennemi Falimonde, où toutes choses perissent sans pouvoir finir; mais c'est dans la plus mauvaise fortune, que l'on doit avoir le plus grand courage, & régler sa prudence sur le danger. Elle fit appeler le premier de ses Ministres: il paroissoit un homme d'exécution, éclairé & adroit; elle lui commit le soin de cette entreprise. Critile l'informa de tout ce qui s'étoit passé, & Artemie l'instruisit de ce qu'il falloit faire. Elle lui donna un miroir d'un très-fin cristal, ouvrage fameux d'un des sept Sages de la Grece; elle lui en expliqua l'usage & la propriété, lui recommandant sur tout beaucoup de vigilance. Etant instruit de ce qu'il falloit faire, il s'habilla à la mode du pays où il alloit, il prit la même livrée que portoient les domestiques de Falimonde, c'étoit des habits pleins de remplies, & fourez par tout; il mit des-

sus

fus un grand manteau, & en cet état, il partit disposé à ne manquer à rien de ce qui lui avoit été ordonné.

Critile demeura auprès d'Artémie, & en fut toujours bien traité. Il profitoit des entretiens qu'il avoit avec elle, & des prodiges qu'il lui voioit faire tous les jours ; il lui vit changer un misérable garçon de Village en un fort habile Courtisan ; un Habitant de montagne en un Gentilhomme ; un Basque en un éloquent Secrétaire d'Etat ; les manteaux de serge rase en velours, & en satin ; celui d'un pauvre étudiant en pourpre éminente, & une toque en mitre : elle faisoit que ceux qui avoient servi autrefois commandoient à présent, & qu'un berger de peu de brebis devenoit un Pasteur universel ; il vit faire d'un crocheteur un Bethleem-Gabor. On lui aprit aussi, que de tout tems elle avoit fait les mêmes prodiges ; qu'elle avoit changé les aiguilles en Scèptres, & un Notaire en Cesar. Elle rcommendoit pareillement les visages ; de sorte que du soir au matin on les méconnoissoit ; elle faisoit aussi que les opinions se changeoient, & de mauvaises devenoient bonnes, & de bonnes en-

core

core meilleures, que les hommes volages étoient graves & constans, que les foibles devenoient forts; en un mot, que tous les défauts se reparoient: elle faisoit que les épaules étoient pieds & mains pour quelques uns, aux uns elle donnoit des yeux, aux autres des dents & des cheveux, & même des cœurs, ce qui n'est pas un petit miracle. Mais ce que Critile trouva le plus admirable, est de lui avoir vû prendre un tronc d'arbre entre ses mains, & à force de le froter & de le manier, le faire devenir un homme qui parloit, & qu'on pouvoit entendre.

Mais nous laisserons pour quelque tems Critile dans un lieu, & dans une occupation si agréable, pour suivre celui qui va chercher Andrenius à la Cour du Roi Falimonde.

Le Carnaval n'étoit pas fini, & les Masques courroient encore le bal, comme l'on fait à Barcelone; il n'y avoit ni homme ni femme qui n'eût sa part du plaisir; nulle femme n'étoit avec son mari, ni aucun mari avec sa femme; il y avoit de toute sorte de débauches: non seulement la Diablerie y étoit jouée & représentée, mais aussi la sainteté & la

ver-

vertu; mais ce qu'il y avoit de plus particulier, c'est que chacun prenoit toujours la figure & la ressemblance d'un autre. Ainsi le Renard portoit celle de l'Agneau, le Serpent celle de la Colombe, l'Usurier d'Aumônier, la Courtisane de la Devote, l'Adultére de l'ami du Mari, l'Intrigante de l'affectionnée, le Loup d'un jeûneur, le Lion de la Brebis, le Chat, avec *la barbe à la Romaine*, du simple; l'Ane faisoit le Lion pendant qu'il dormoit, le Chien enragé faisoit le rieur: enfin, tout n'étoit que tromperies & déguisement. Parmi tant de confusion, le vieillard d'Artemie n'étoit pas peu occupé à trouver Andrenius; car encore qu'il portât toujours les marques d'un honnête homme, il étoit si changé que Critile même ne l'auroit pas connu, parce qu'il n'avoit plus ses mêmes yeux: il n'étoient plus si clairs ni si ouverts qu'auparavant, ils étoient devenus obscurs, & presque sans clarté, il ne parloit plus avec sa voix ordinaire, ce n'étoit que par celle d'autrui, il n'entendoit plus que de travers: car si les hommes changent en d'autres du soir au matin, jugez ce qui devoit être dans ce centre du mensonge.

Ce

Ce nouveau Courtisan favoit déjà parfaitement en toutes choses se prévaloir de son industrie, par rapport aux occasions, aux tems, & aux personnes. Enfin, ce Ministre le trouva un jour perdant son tems à regarder les autres qui perdoient leur argent, & même leurs consciences. Il y avoit une grande partie de longue paume : l'on joüoit dans une place spacieuse bordée de chaque côté de gens très-differens; les joueurs étoient aussi tout-à-fait dissemblables, les uns étoient blancs, & les autres noirs; les uns hauts, & les autres bas; ceux-là riches, & ceux-ci pauvres, mais tous également adroits, parce qu'ils ne faisoient jamais autre métier. Les bales étoient de vent, fort grosses, & de la forme de têtes d'hommes; le maître du jeu de paume les emplissoit de vent par les yeux & les oreilles; ainsi elles devenoient enflées, & tout ensemble vides. Celui qui se presentoit le premier pour joüer, promettoit de joüer de son mieux, & que tout le monde pouvoit sur sa bonne foi s'interesser dans la partie, d'autant plus volontiers que le tems permettoit que tout ne fût que jeux & plaisanteries:

aussi-

aussi-tôt il pousse la bale en l'air aussi haut , & aussi loin que sa force put s'étendre. Un autre la prit sans la laisser tomber à terre , ensuite tous la balotèrent avec taut d'adresse & d'empressement , qu'on connoissoit bien que de là dépendoit le gain de la partie , tantôt elle étoit si haute qu'on la perdoit de vuë , tantôt si basse qu'elle enfonçoit dans la bouë , les uns la pousoient du pied , les autres de la main , mais le plus grand nombre avec des batoirs : l'un dit tout haut qu'il avoit gagné *quinze* ; en effet c'est à quinze ans que le vice commence à gagner , & la vertu à perdre : un autre dit *trente* , & espoiroit gagner le jeu , mais à cet âge on n'est gueres plus sage ; ainsi on continua à pousser , & à se renvoier la balle , par tant de coups & de manieres differentes , qu'enfin elle tomba toute crevée , après quoi on la foulà aux pieds . La question est de savoir lesquels de ces spectateurs étoient les plus sages , ou de ceux qui s'entretenoient , ou de ceux qui avoient gagné , ou de ceux qui avoient perdu . Andrenius en se tournant vers celui qui le cherchoit , aperçut qu'il avoit en ses mains des balles ,

de

de la figure de celles avec lesquelles on avoit joué, mais bien mieux travaillées. Il me semble, lui dit-il, que vos balles me paroissent des têtes d'hommes. C'en sont en effet, lui répondit le vieillard, qui ressemblent à la tienne qui est plus pleine de vent que de raison: ces balles, poursuivit-il, ne sont remplies que de mensonges & de pièges, seuls appas des gens du monde, & dont ils se servent pour parvenir aux plaisirs & aux honneurs; en quoi ils sont bien miserables, puis qu'ils sont agitez entre tant de coups & de revers, tantôt hauts, tantôt précipitez; enfin, traînez dans la boue, & laissez dans la puanteur du sepulchre. Qui êtes-vous, lui dit Andrenius, qui voyez si clair? Qui êtes-vous, lui dit le vieillard, qui êtes si aveugle? Ils commencèrent insensiblement à s'entretenir; le vieillard gagna d'abord la volonté, afin de gagner ensuite l'entendement. Andrenius se rendit bien vite, & promit de profiter d'une si heureuse rencontre. Tu perds ton tems, lui dit le vieillard, ce n'est point par la voie que tu prens, que tu parviendras à voir ce Roi; car moins tu en parleras, plus aisément tu le

le connoiras : il ne consiste que dans l'ignorance , le moyen dont ses Ministres se servent pour te le faire voir , est de t'aveugler auparavant : mais que me donneras-tu si je te le fais voir dès maintenant ? Vous vous moquez de moi , lui répondit Andrenius. Non , je suis toujours sincére ; hé bien , je ne te demande que de le bien considerer quand je te le montrerai. C'est , reprit Andrenius , me donner ce que je demande. Cependant Andrenius qui s'attendoit qu'il le fit entrer dans le Palais , fut bien surpris qu'il l'en éloigna , il voulut retourner , prenant alors le vieillard pour un trompeur , mais il le retint , en lui disant que ce qu'il étoit impossible de voir face à face , se connoissoit par voye indirekte : montons sur cette éminence , nous y découvrirons beaucoup de choses. Ils montèrent au plus haut vers le côté qui regardoit les fenêtres de Falimonde. Etant là , Andrenius dit , il me semble que je vois beaucoup plus clair que je ne voyois ; le vieillard s'en réjouit parce que tout consiste bien à voir , & à bien connoître. Andrenius regardoit attentivement vers le Palais pour voir s'il n'y décou-

vriroit point quelque chose, mais ce fut en vain ; car les fenêtres avoient des jalouſies, & étoient à double chaffis. Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire, lui dit le vieillard, c'est tout au contraire, tournez-y le dos, car on ne fauroit bien voir les choses du monde qu'en les regardant à rebours. En même tems il tira son miroir de son sein, & l'ayant développé, il l'opposa directement aux fenêtres ; & puis il dit à Andrenius, regarde à présent, considere bien, contemple & te satisfais entièrement. Mais Andrenius fut tellement faisi, que le cœur lui manqua. Qu'as tu ? que vois-tu ? lui demanda le vieillard. Je vois ce que je ne voulois point voir ni croire, je vois le plus horrible monſtre que j'aie vû de ma vie, il n'a ni pieds ni tête ; jamais chose ne fut plus disproportionnée, pas une partie n'a de convenance avec l'autre ; quelles griffes il a ! je ne sai si c'est chair ou poifſon, mais il paroît tous les deux ensemble ; quelle gueule de loup où jamais verité n'entra ! la chimere n'est qu'une niaiferie en comparaison ; quel asſamblage de monstruositez ! ôtez-moi, je vous prie, de devant lui, car

à la fin j'y mourrois. Cependant le prudent guide lui disoit, tiens-moi parole, & regarde encore, considere cette mine qui d'abord semble celle d'un homme, & qui au fond n'est que celle de Renard ; il a la moitié du corps de serpent, tortu de même, les entrailles toutes bouleversées, le dos de chameau, & une bosse par devant qui lui va jusqu'au nez, le bas est de syrene. Il ne sauroit aller droit, regarde comme il va tout de travers, c'est la démarche d'un lâche, qui n'a que de mauvaises inclinations ; il a ses mains toujours ouvertes, les pieds borts, & la vûe de travers, ne disant en tout tems que des faussetez. En voilà assez, dit Andrenius. Il est à souhaiter, reprit le vieillard, qu'il t'arrive comme à beaucoup d'autres, lesquels pour l'avoir vû une seule fois en furent si rebutez, qu'ils ont tenu la resolution qu'ils ont faite de ne le voir jamais. C'est aussi, repliqua Andrenius, tout mon dessein; cependant faites moi encore la grace de me dire qui est ce monstre. Quel il est ? repliqua le vieillard; c'est celui qui s'est rendu le plus puissant du Monde, par la seule chose qui lui man-

que; c'est celui que tout le monde courtise sans cesse, sans néanmoins vouloir qu'il loge en sa maison, mais bien dans celle d'autrui; c'est le grand chasseur dont personne ne peut éviter les filets ni les pièges; c'est le Seigneur de la moitié de l'année qui vient, & de l'autre moitié qui suit; c'est le puissant parmi les ignorans; le Juge par devant lequel apellent tous ceux qui veulent être condamnez; c'est le Prince universel non seulement des hommes, mais des bêtes, des oiseaux & des poissons: c'est le fameux, le familier, & le plus à la mode; en un mot, c'est le mensonge. Fuiions, dit Andrenius, sortons d'ici. Attends, répondit le vieillard, il faut que tu connoisses aussi sa parenté; il tourna un peu le miroir, & lui fit voir une furieuse Harpie une vieille plus effroiable que celle de Sempronius. Quelle est cette Megere? demanda-t-il. Celle-là, répondit le vieillard, c'est sa mere, c'est celle qui le gouverne, c'est l'Imposture. Grand Dieu qu'elle paroît vieille & laide! il y a bien des années qu'elle est au Monde. Il semble quand elle se découvre qu'elle périt, c'est pourquoi elle se retourne

tourne incontinent, en quoi elle reprend de nouvelles forces; que de gens qui l'accompagnent! je croi que tout le monde y est, même les plus considérables; ceux-là en sont les plus proches, & ces deux Nains qui la suivent sont ses menins, le *oui* & le *non*: que d'offres, que d'excuses, que de complimens, que de flateries, & que de louanges lui tiennent compagnie! Il mit le miroir d'un autre côté, il y vit un grand nombre de gens fort honorez, quoi que peu honorables, qui entouroient une autre vieille. Celle-là, dit le vieillard, est l'Ignorance sa grand mere; l'autre qui est plus en deça, est la Malice sa chere moitié, & à côté c'est la Sottise sa sœur; les maux sont ses enfans suivis du malheur & du chagrin, de la honte, du repentir, de la perdition, de la confusion & du mépris; ceux qui sont de l'autre côté sont ses freres, & ses cousins, le fripon, le fourbe, le parjure, en un mot, les enfans du siècle. Es-tu content, Andrenius, lui demanda le vieillard? Pour content, non, mais desabusé, oui. Allons nous-en donc, car les momens me semblent des siècles. Ils partirent, & passant par la porte de la lumière, ils sortirent de

cette Babilone. Andrenius alloit à demi content, car dans le Monde on ne l'est jamais entierement. Le vieillard qui s'en apercevoit bien, lui demanda ce qu'il vouloit encore? Il répondit qu'il lui manquoit l'autre moitié de son plaisir. Qui est-ce, un parent, un frere, un pere? Non, répondit-il, tout cela est peu, c'est un autre moi-même, un véritable ami? Tu as raison, reprit le vieillard, c'est une grande perte que celle d'un bon ami, il est difficile d'en trouver; mais dis-moi, est-ce un homme discret? Oui, & beaucoup même. Si cela est, il ne se fera pas perdu; n'as-tu point su ce qu'il est devenu? Il me dit qu'il alloit à la Cour d'une Reine, aussi grande que sage, nommée Artemie. S'il est judicieux, comme tu le dis, & comme je le croi, il y sera encore; console-toi; car nous y allons, aussi bien personne ne peutachever ta guerison que l'air de la Cour de cette Princesse. Quelle est donc, demanda Andrenius, cette illustre Dame? A bon droit tu la nommes Dame, puis qu'il n'y a point de véritable domination sans elle. Il lui en fit le portrait, depuis sa noble extraction jusques

ques à ses moindres actions ; il la faisoit descendre selon la pensée de beaucoup de gens, du Ciel même , quoi que d'autres la fassent fille du Tems & sœur de l'Experience ; il y en a encore qui soutiennent que la Nécessité est sa mère , & le *Ventre* son bisayeuil. Pour moi je la croi fille legitime de l'Entendement : elle n'est point enfant , puis qu'elle étoit connue & révérée dans la Cour des premiers & des plus grands Monarques du Monde. Chez les Assiriens , chez les Egyptiens , & chez les Chaldéens , elle fut en grande vénération , aussi - bien que chez les Atheniens , à Corinthe , & à Lacedemone ; ensutie elle passa à Rome avec l'Empire de toute la terre , & les Gots Peuples barbares la méprisèrent , & la bannirent de leur domination ; elle fut quelque tems aux bois , elle seroit enfin périe sous la tirannie des Sarrazins , si Charlemagne ne l'eût sauvée & rétablie en sa premiere gloire. Mais elle réside aujourd'hui dans la fameuse , l'illustre , la grande & la puissante Monarchie d'Espagne , dont l'étendue dans les deux Mondes en fait à juste titre l'auguste centre. Comment , dit

Andrenius, ne fait-elle pas sa résidence à la Cour célèbre d'un si grand Royaume, où toutes les Nations accourent de toutes parts, & qui brille par le grand nombre de ses Courtisans si polis, & non en ce lieu parmi une canaille insupportable? car si les Habitans des Villes sont plus heureux, leur bonheur augmente à proportion que les Villes sont grandes & plus peuplées. C'est, dit le vieillard, qu'elle veut rendre raison de tout, ce qui n'est pas possible dans les Cours, où elle a d'autant plus d'ennemis que les vices y regnent plus puissamment. Elle a vécu autrefois parmi les Courtisans, mais elle y a expérimenté toutes les plus grandes persecutions que la malice, le mensonge & l'artifice peuvent faire souffrir; en sorte qu'elle est pleinement persuadée que là où se trouve le plus de présomption, il y a le plus de sottise & d'ignorance: que si à la Cour il y a plus de politesse, au Village il y a plus de bonté; que si là il y a plus d'emplois, ici il y a plus de solides occupations; là plus d'occasions, ici plus de tems; là le tems se passe inutilement, ici on en profite; là on meurt, ici on vit. Avec tout cela, repliqua Andre,

drenius, je ne saie lequel vaut le mieux,
ou de vivre avec des païsans ignorans,
ou avec des Courtisans fous.

Cependant ils aprochérerent du Palais
d'Artemie, ils y furent fort bien reçus,
& après s'être fait l'un à l'autre beau-
coup de compliment, & donné beau-
coup de marques d'amitié, ils se sepa-
rèrent pour aller se reposer.

Artemie pour faire honneur à ses
deux nouveaux hôtes redoubla ses mi-
racles, sur tout pour Andrenius qui en
avoit le plus de besoin. Il s'aperçut en
peu de tems de son progrès dans la rai-
son, & de ses dispositions heureuses
pour aller encore plus loin. Il jugea du
fruit que le bon conseil lui avoit pro-
duit, & il se promit d'autres avantages,
étant instruit par une aussi savante &
aussi prudente Maitresse que celle-là.
Elle prit plaisir à lui entendre repeter
l'histoire de sa vie & de sa fortune, & à
lui faire plusieurs questions sur les
goûts qu'il y avoit trouvez, & qui lui
en restoient: enfin, elle lui demanda
ce qu'il avoit jugé de plus merveilleux.
Il lui répondit, comme on le verra dans
le Chapitre suivant.

CHAPITRE IX.

Anatomie morale de l'Homme.

Les Anciens ont rendu la pensée de Bias éternelle , sur l'obligation qu'ont tous les hommes de commencer avant toutes choses par se connoître eux-mêmes: ils la firent écrire en lettres d'or sur le frontispice du Temple de Delphes ; il n'y a rien dans le Monde qui ne tende à sa fin , l'homme seul s'en éloigne, abusant du privilége de la liberté; il commence par ne se pas connoître: comment donc pourra-t-il comprendre ce qui est hors de lui ? d'ailleurs que lui serviroit-il d'en avoir la connoissance , s'il ne se connoissoit pas lui-même ? Chacun de ses vices le rend esclave , il n'y a point de Sphinx qui lui soit plus cruel que l'ignorance de lui-même , puis qu'il est vrai que tout ce qu'il peut savoir sans cela , est comme s'il ne savoit rien. Andrenius parut le connoître par les réponses qu'il fit à Artemie.

Parmi toutes les merveilles que j'ai vues , lui dit-il , & tous les ouvrages que

que j'ai admirez dans la Nature, nul ne m'a tant charmé que la forme & la structure de l'homme; plus je me connois, plus je m'admire. C'est, lui dit Artemie, ce que le plus excellent de tous les genies à si sagement observé, en disant que de toutes les merveilles créées pour l'homme, l'homme en étoit la plus grande; c'est le seul point où tous les differens Philosophes de l'antiquité se sont trouvez d'accord: de sorte que si pour l'homme les pierres ont été faites si précieuses, les fleurs si belles & les étoiles si brillantes; la raison veut que l'homme pour qui elles sont destinées soit encore plus parfait: c'est la plus noble de toutes les créatures, & le Monarque de ce grand Empire du Monde; la terre lui est sujette, & le Ciel l'attend; il a été formé de Dieu, pour Dieu même. Je reconnoissois cet ordre, reprit Andrenius, dès que j'ai commencé à me connoître; mais j'en avois une connoissance bien différente de celle que j'en ai maintenant: la première chose que j'admirai, fut la disposition de toutes les parties de mon corps, qui ne penche ni d'un côté ni d'autre. La raison en est, dit Artemie, que

l'homme étant créé pour le Ciel, il faut qu'il croisse vers le Ciel, & que la rectitude de l'ame réponde à celle du corps, en sorte que ce qui manque à l'un est souvent un défaut pour l'autre. De là vient, dit Critile, que quand le corps est difforme, l'intention est tortuë; que les personnes bossuës ou boiteuses n'ont point les manieres franches; que ceux qui ont les yeux chargez & troubliez, ont accoutumé de s'aveugler de leurs passions. Quoi qu'il en soit, il est certain que nous n'en avons pas tant de pitié que des véritables aveugles, & que nous n'aimons pas ceux qui ne regardent pas droit: les hommes qui n'ont point de droiture, sont sujets à broncher dans le chemin de la vertu, & souvent à rouler du haut en bas, entraînez par le poids de leurs sensualitez; néanmoins la raison prévaut en tous ceux qui veulent l'écouter, elle fait démentir ces sinistres présages.

La tête, dit Andrenius, est le Palais de l'ame, & le Trône d'où s'émane sa puissance. Tu as raison, repartit Artemie, car comme Dieu, encore qu'il soit partout, fait néanmoins sa principale demeure dans le Ciel, où sa grande

deur est comme en son centre ; de même l'ame reside dans la tête , figure des Globes celestes. Qui voudra voir l'ame la cherche dans les yeux ; qui voudra l'entendre , l'observe à la bouche ; & qui voudra lui parler, se tourne vers les oreilles ; la tête occupe le lieu le plus éminent , afin de mieux concevoir & de mieux commander. J'ai , dit Critile , déjà remarqué que les parties de la *Republique du corps humain* sont en si grand nombre , que les os seuls sont en même quantité que les jours de l'année , & tout cela avec tant d'ordre & d'harmonie , qu'il n'y en a pas une pièce qui ne soit nécessaire , & qui n'ait son emploi. L'on compte cinq sens , quatre sortes d'humeurs , trois puissances , & deux yeux , qui tous se reduisent à l'unité d'une tête , portrait de ce premier & divin mobile , auquel toutes choses tiennent & aboutissent par une dépendance absolue.

L'Entendement , dit Artemie , occupe le plus pur , & le plus sublime lieu ; cet avantage lui appartient par droit d'aînesse dans les puissances de l'ame . C'est le Roi & le Seigneur des actions de la vie , il élève , il pénètre , il sub-

tilise, il raisonne, il entend & considere; il a établi son trône dans un émail de blancheur, couleur propre de l'ame, il abhorre toute obscurité, ses affections sont toujours simples & douces, & n'operent qu'innocence, moderation, & prudence; la memoires'attache au passé, c'est pourquoi elle ne va qu'après l'entendement, elle ne perd point de veuë ce qui a été, elle conserve ce que nous jettons pour ainsi dire derrière nous, elle previent même le besoin que nous en avons, & se transforme en Janus à deux visages, afin de nous rendre plus prudens. Les cheveux semblent plutôt être pour l'ornement que pour la nécessité; ce sont cependant les racines de cet arbre humain: elles sont en haut, au contraire des plantes, c'est qu'elles doivent tendre & se fortifier vers le Ciel, c'est là uniquement où elles doivent s'attacher. Ils servent de distinction aux âges par leur couleur, ils en changent à mesure que l'homme vieillit, le front est le Ciel de l'esprit, tantôt couvert, tantôt serain, selon les différentes passions de l'ame; c'est là où les crimes trouvent la honte, où les fautes.

tes impriment leurs traces, & où les passions se montrent; la colère s'y voit quand il est retiré, la tristesse quand il est abattu, la crainte par la pâleur, la pudeur par le rouge, la fourberie par les rides, la franchise par la candeur, & l'effronterie par la fermeté.

Ce qui m'étonne encore, dit Andrenius, dans cet artificieux ouvrage de l'homme, ce sont les yeux. Sachez, lui répondit Critile, comment Galien, cet illustre ami de la Nature & de la santé, les consideroit: il les appelloit les membres divins de l'homme. En effet on y voit reluire un certain air de majesté & de divinité, qui emporte un sentiment de vénération; ils opèrent avec une action si étendue, & si absolue, qu'ils semblent posseder une souveraine puissance, qui produit dans l'âme autant d'effets differens qu'ils s'attachent différemment aux objets: ils sont presens à tout; en quoi l'on peut dire qu'ils aprochent de l'immenrité, parcourant dans un instant tout l'hémisphère. Avec tout cela, continua Andrenius, je fais réflexion sur une chose, qui est, qu'encore qu'ils voient tout, il ne sauroient se voir eux-mê-

mes,

mes, ni s'apercevoir de la moindre tache, qui très-souvent les aveugle; ils sont en cela semblables aux ignorans, qui voient tout ce qui se fait dans les maisons d'autrui, & qui ne voient rien chez eux. Il me semble, ajouta-t-il, que ç'auroit été une chose fort nécessaire à l'homme de pouvoir se regarder lui-même, soit pour mieux cacher & moderer ses passions, ou pour remedier aux défauts de sa personne. En effet, dit Artemie, ce seroit un grand avantage à un furieux, s'il pouvoit voir la mine qu'il fait, il en auroit peur le premier, de même qu'au dameret, de voir ses gestes fades & effeminez. Il y a néanmoins apparence que la Nature plus sage que nous, en a prevû de plus grands inconveniens; elle a craint sans doute que les fats ne devinssent amoureux d'eux-mêmes, quelque laids qu'ils fussent, & que toujours occupez à le contempler, ils ne fussent pas capables de regarder autre chose. Elle a seulement permis qu'on se vit premierement les mains avant que de regarder ailleurs, afin de nous faire ressouvenir de l'obligation que nous avons de travailler, & nous apprendre que nos actions doi-

doivent être nos plus fidèles miroirs; ensuite elle a voulu nous faire voir nos pieds, reméde à notre vanité, afin aussi que nous prissions garde où nous les mettrons, & de quel côté nous les tour-nons. Il me semble, reprit Andrenius, que pour voir tant de choses, deux yeux ne sont pas suffisans, sur tout étant si proche l'un de l'autre. Comme c'est un meuble infiniment nécessaire, il ne pouvoit y en avoir trop dans ce Palais animé; en tout cas, & si la simetrie n'en pouvoit souffrir que deux, il falloit du moins en mettre un par devant, & l'autre par derriere, afin de voir de tous les côtéz en même tems. Cette pen-sée, reprit Critile, me fait souvenir de quelques-uns qui blâmoient la Nature de son peu d'attention; ils feignoient un homme parfait à leur goût, à qui ils don-noient une double veuë, c'est - à - di-re deux visages & quatre yeux, pla-cez de tous les côtéz & au dessus des oreilles, fort ouverts, & fort grands, afin de mieux voir ce qui les aproche, & de ne pas tomber dans les pièges qu'on lui tend de toutes parts, étant certain que faute de bien voir, les plus habi-les perissent tous les jours; mais

ils ne favoient pas que deux yeux bien emploiez suffisent, ils voient directement & à côté; & pour peu qu'on soit attentif, & qu'on tourne la tête, on découvre d'une œillade tout ce qui est derrière. Quoiqu'il en soit, rien ne peut être mieux que cette construction; d'autant que les hommes doivent faire leur capital de regarder toujours devant eux & en haut; & si cela étoit autrement, & que les deux yeux puissent regarder séparément, & différemment en même tems, il arriveroit que pendant qu'un se hausseroit vers le Ciel, l'autre s'abaïssoit vers la terre. J'ai encore observé, dit Andrenius, une autre singularité, la faculté de pleurer; il me semble que c'est une marque de grande foiblesse, parce que les larmes, bien loin de soulager les maux les augmentent; il vaut mieux rire de tout, non seulement il y a plus de raison, mais plus de gloire. Je l'avoue, répondit Artemie, mais comme les yeux sont les premiers qui voient les maux, ils sont aussi les premiers qui les pleurent; & il arrive ordinairement que ceux qui ne les sentent point, ne les croient point. Au fond

sond celui qui a le plus sagesse a le plus de tristesse. Le ris est trivial, & le partage de la bouche ignorante. D'ailleurs les yeux sont les portes fidèles par où entre la verité, & la Nature y a travaillé avec tant de circonspection, que pour ne les point separer, elle ne s'est pas contentée de les mettre l'un auprès de l'autre, elle a voulu encore les unir, de sorte qu'elle ne permet pas que l'un puisse voir sans l'autre, afin qu'ils soient tous deux de véritables témoins d'une même chose ; elle a voulu qu'ils fussent tous deux semblables en couleur & en vertu, pour mieux marquer leur union : enfin, dit Critile, les yeux sont au corps, ce que le Soleil & la Lune font dans le Ciel, & l'entendement dans l'ame ; ils suppléent à tous les autres sens ; mais tous les autres ensemble ne fauroient suppléer au défaut de celui-là ; non seulement ils voient, mais ils écoutent, ils parlent, ils demandent, ils répondent, ils menacent, ils étonnent, ils adoucissent, ils caressent, ils apportent ; ils raisonnent ; en un mot, ils entrent dans toutes les actions de l'ame, & ils ont cela de commun avec l'entendement qu'ils ne

se

se laissent jamais devoir, non plus que lui d'apprendre.

La Nature, dit Artemie, a marqué la place à chacun des sens, plus ou moins honorable à proportion de leur excellence & de leur bassesse ; elle donne aux plus nobles qui sont les yeux, les places les plus élevées ; au contraire elle relegue dans les plus sombres lieux les sens les plus abjects. Après les yeux elle a donné à l'ouïe le second rang, & il étoit bien raisonnable de la placer pareillement en un lieu élevé. Mais, dit Andrenius, de l'avoir mis aux côtéz, c'est ce qui m'étonne ; il me semble que c'est avoir trop donné de facilité à l'entrée du Mensonge, qui ne va jamais que de côté. N'auroit-il pas mieux valu que les yeux eussent été au dessous, afin de regarder d'abord ce qu'on eût voulu dire & entendre ? ce que j'y trouve encore de mal ordonné, c'est d'avoir mis les yeux si près de l'ouïe, assurément cela fera qu'il ne restera aucune vérité dans le Monde ; il falloit mettre les oreilles derrière le cerveau, en sorte que l'homme pût entendre ce qu'on dit de lui en arrière, qui est ordinairement la vérité : l'on entendroit souvent

la

la beauté justifiée, la richesse défendue, la noblesse suppliante, l'autorité qui intercede. L'ouïe, dit Artemie, est parfaitement bien placée, elle est au milieu & non par devant, afin de n'entendre pas par anticipation ni trop lentement, & que la conception soit plus facile. Une autre chose m'embarrasse beaucoup, continua Andrenius : c'est que comme les yeux portent toujours avec eux leurs rideaux, je veux dire leurs paupières, placées à propos pour n'être vus, ni voir que quand il leur plait; je voudrois aussi que les oreilles eussent une portière épaisse, afin de n'entendre que ce que l'on voudroit; de cette maniere un homme se délivreroit de beaucoup de sottises, & de discours ennuieux. J'ai donc raison, ajouta-t-il, d'accuser en cela la Nature de négligence, particulièrement quand je voi qu'avec beaucoup de raison, elle a renfermé la langue entre deux murailles comme une furieuse, ne lui laissant qu'un seul passage, encore y a-t-il une grille de dents, & des levres qui lui servent de portes. Savez-vous pourquoi les yeux & la langue ont cet avantage sur l'ouïe, quoique plus exposée

à

à la surprise? C'est, dit Artemie, à cause qu'il la faut toujours laisser en toute liberté, d'autant qu'elle sert d'entrée aux sciences; ainsi les portes en doivent toujours être ouvertes: & non seulement, ajouta-t-elle, la Nature ne fut pas contente de lui dénier cette barrière que tu souhaiterois; mais aussi elle refusa à l'homme seul entre tous les autres animaux la faculté de baisser & de hausser les oreilles; elles sont toujours immobiles, elles donnent audience à toute heure, jusques-là même que quand l'ame prend son repos, ces surveillantes sentinelles veillent & font le guet pour éviter les dangers de la nuit; elle dormiroit sans cela avec assoupissement, rien ne pourroit la réveiller. Il y a encore cette difference entre la vûë & l'ouïe, que celle-là cherche les choses quand il lui plait, & que les choses cherchent celle-ci. Que les objets de l'un sont réels; permanens, & se peuvent voir en tout tems; au lieu que ceux de l'ouïe volent, & s'échappent sans cesse, ce qui a fait dire que l'occasion est chauve: il est bon que la langue soit doublement renfermée & les oreilles toujours ouvertes,

vertes, d'autant que l'ouïe doit au moins doubler la fonction de la langue. Il est vrai que la moitié, & même plus des trois quarts des choses qui s'entendent sont impertinentes, & souvent préjudiciables; mais contre ce mal il y a un reméde, qui est de faire le sourd, faculté qui est en notre pouvoir, & fort à notre avantage: c'est aussi le parti que les Sages prennent, car il y a quelquefois des discours si extravagans & si pauvres, qu'il vaut mieux se boucher les oreilles des deux mains, que de les entendre. Le Serpent nous enseigne parfaitement ce secret, car il colle une oreille à la terre; & se bouche l'autre avec le bout de sa queue, c'est de cette maniere qu'il se garantit du bruit importun. Après tout, repliqua Andrenius, vous ne me sauriez nier qu'un volet ne fut fort nécessaire en chacune des oreilles, comme une garde, pour empêcher qn'il n'y entre si librement tant de cruels ennemis, tant de siffemens venimeux, tant de chants trompeurs, tant de flatteries & de blasphèmes. Tu as raison en cela, dit Artemie, & c'est pour cet effet, que la Nature a formé les oreilles com-

me

me un tui au visqueux & gluant où s'attachent les paroles, elles y entrent comme par un entonnoir, & si vous le remarquez, il semble qu'elle a prévenu tout inconvenient en disposant cet organe en forme de labirinthe, afin que les paroles y demeurent collées; car dès que l'on parle, la petite clochette d'un fint timbre y fait retentir la voix, & en forme un son distinct qui la fait connoître. Mais, ajouta-t-elle, parlant à Andrenius, tu n'as point parlé de cette liqueur amère & gluante qui s'arrête dans l'oreille; tu crois peut-être avec le vulgaire, qu'elle n'y est que pour empêcher la vermine d'y entrer, ou de s'y attacher jusques à ce qu'elle perisse. Non, la Nature a regardé plus loin, elle a prévû encore des accidens plus pernicieux, & voulu en détourner les suites; les paroles douces & emmiellées prennent en passant dans cette liqueur un goût d'amertume, qui devient une nécessaire précaution; les douces tromperies des flateurs s'y arrêtent, ce qui donne le tems à la prudence de s'en apercevoir, & de rendre l'esprit capable de moderation; c'est par l'amertume que la trop grande dou-

douceur se corrige, & que l'ouïe trouve le remede aux maux que sa facilité lui pourroit causer. Enfin s'il y a deux oreilles, c'est afin que le Sage en puisse conserver une, pendant qu'il abandonne l'autre au premier venu, & qu'il puisse en differens tems, & par differentes personnes, recevoir une juste information des choses qu'il entend, cela s'appelle en donner une au Mensonge, & garder l'autre pour la Verité.

L'odorat, dit Andrenius, ne paroît pas si nécessaire que les autres sens, il est plus pour le plaisir que pour l'utilité. Il tient néanmoins le troisième rang, & il a cet avantage sur les deux autres, quoi qu'ils semblent plus importans que lui. *Tu te trompes, répondit Artemie, c'est le sens de la délicatesse, & de la pénétration.* C'est pourquoi les narines croissent toute la vie: il fait partie de la respiration qui lui est si nécessaire, il distingue la bonne odeur de la mauvaise, & fait concevoir que la bonne réputation est l'halcine de l'esprit. L'infection est très-préjudiciable à l'homme, elle pénètre jusqu'aux entrailles; le prudent flaire & sent d'une lieue la sensualité ou la puanteur des desseins

qu'on lui propose. C'est par ce moyen qu'il garantit son ame de la corruption, c'est par là aussi que la Nature l'a placé dans un lieu si haut, c'est le guide du goût, il l'avertit de la bonté des viandes, & fait l'essai de celles qu'on doit manger, il recrée le cerveau par la suavité que les vertus & les belles actions exhalent. Il distingue les grands hommes, non par l'odeur materielle de l'ambre, mais par leurs mérites; il fait que les gens de qualité se trouvent plus obligez que les autres, de laisser une bonne odeur de leur conduite. Il est vrai, reprit Andrenius, que la Nature est admirable en ses ouvrages, & c'est pour cela qu'elle donne à chaque puissance deux emplois differens, l'un principal, & l'autre inferieur, dans la vûe de ne pas multiplier les êtres inutilement. C'est pourquoi elle forma les narines dans une telle disposition, qu'elles servent d'égout aux superflitez de la tête. Cela est bon quant aux enfans, dit Critile, mais pour les personnes âgées, elles servent pour purger les passions de l'esprit; c'est par là que le vent de la vanité s'en va, & que le cerveau se décharge des transports qui ont

ont accoutumé de dégenerer en étour-
dissemens dangereux, & même de ren-
verser le jugement à quelques-uns : par
là, le cœur se trouve soulagé, & les
fumées du feu s'évaporent ; ce qui fait
que très souvent on fait dissimuler une
raillerie la plus piquante. Au reste le
nez aide beaucoup à former la propor-
tion du visage, lui seul le gâte ou l'em-
bellit ; il est à l'ame ce que les chifres
sont à une montre, il marque le tem-
perament : quand il est de la figure de
celui du Lion, il denote la valeur ;
quand il est aquilin, la générosité ;
quand il est long, la benignité ; quand
il est pointu, la sagesse, & quand il est
large, la bêtise.

Après avoir parlé de la vûë, de
l'ouïe, & de l'odorat, il faut parler de
la bouche. Il me semble qu'on peut
l'appeler à juste titre la grande porte de
l'ame : par les autres sens, les objets y
entrent ; mais par la bouche, elle sort
elle-même, & se montre dans les rai-
sonnemens. Il est vrai, dit Artemie,
que dans l'ingenieux frontispice du vi-
sage de l'homme, divisé en trois par-
ties égales, la bouche est comme la
porte du Cabinet du Roi. Pour cet ef-

fer elle est occupée de la garde des dents : là est renfermé le meilleur & le pire de tous les membres de l'homme , c'est la langue : elle se nomme ainsi à cause qu'elle est liée avec le cœur. Mais ce que je n'ai pû tout-à-fait comprendre , répondit Andrenius , c'est la raison pour laquelle la Nature a mis dans un même lieu , le manger avec le parler ; quel rapport y a-t-il de l'un à l'autre ? celui-là est un exercice bas , & commun aux brutes , celui-ci est un emploi relevé & propre au seul homme. Je ne sais comment il n'en nait pas de grands inconveniens , en ce que la langue parle selon l'humeur gluante qui s'y attache , tantôt douce , tantôt amére , tantôt aigre , tantôt piquante : elle est embarrassée dans le materiel du manger ; tantôt elle se mord , tantôt elle bronche , tantôt elle parle gras , tantôt mal , tantôt elle s'équivoque , & tantôt elle se relâche. Ne seroit-il pas mieux , si elle étoit seule , & ne s'occupoit qu'à être l'oracle de l'esprit ? Attens , lui dit Critile , j'avoüe que tes remarques sont fort bonnes , je les ai ouïes avec plaisir ; mais avec tout cela , pour peu qu'on remonte à la souveraine Providence qui

qui regit la Nature; je trouve une ju-
ste convenance dans la jonction du
goût avec la bouche; c'est afin qu'il
examine plus aisément les paroles avant
qu'elles se prononcent, qu'il les mâ-
che quelques fois pour connoître si elles
sont substantielles, & que s'il trouve
qu'elles sont trop amères, il les adoucisse:
la langue s'occupe non seulement
au manger, mais aussi à beaucoup d'au-
tres emplois.

Les actions succèdent aux paroles;
les bras & les mains en sont les exécu-
teurs; le parler n'est pas plus attaché à
la langue, que le travail l'est aux deux
mains. D'où vient, demanda Andre-
nius, que selon que tu me l'as appris, le
nom de mains vient du mot Latin *ma-
neō*, qui signifie repos, étymologie
bien opposée à leur emploi qui ne cesse
presque jamais. On les a nommées
ainsi, répondit Critile, pour faire en-
tendre, non qu'elles ne doivent pas agir,
mais que leur travail doit être perma-
nent: elles tirent leur origine du cœur,
elles en sont les branches chargées de
fruits que l'ouvrage produit, & que
la Renommée immortalise: de leurs
palmes naissent les actions recom-

mendables ; elles sont les sources de la
fueur la plus pure des Heros , & de
l'ancre éternelle des Sages ; n'admires-
tu point leur composition si artificielle,
& si accommodante ? elles ont été for-
mées pour être Ministres , & tout en-
semble esclaves des autres membres ;
faites de manière qu'elles servent à tout,
elles aident à l'ouïe , elles sont les sub-
stituts de la langue , les nourrices des
paroles , les surintendantes du goût ,
elles administrent le manger à la bou-
che , & les senteurs à l'odorat ; elles
sont d'un grand secours à la vûë ; elles
contribuent même beaucoup aux dis-
cours éloquens ; en sorte qu'on a dit
fort justement , qu'il y avoit des hom-
mes qui tenoient l'esprit des autres dans
leurs mains , si bien que tout passe par
elles : elles défendent , elles nettoient ,
elles habillent , elles accommodent ,
elles tracent , elles appellent . C'est
pourquoi , reprit Artemie , tous ces
differens emplois vont de concert avec
la raison ; la Nature judicieuse y a mis
le compte , le poids & la mesure , &
leurs dix doigts sont le principe & le
fondement du nombre : toutes les Na-
tions comptent par leurs doigts jusques

à

à dix, & de là on se fait une règle pour compter à l'infini: toutes les mesures s'imaginent par les doigts, la palme, la coudée, & la brasse, le poids même se connoit par les mains. Toutes ces facultez ont été données à l'homme, afin qu'il agisse en toutes choses avec poids & mesure, & que remontant plus haut, il comprenne que ce nombre de dix renferme les dix Commandemens de Dieu, qu'il s'en souvienne sans cesse par la vûë, & les compte de ses dix doigts. D'ailleurs les mains mettent en exécution les projets de l'ame, elles renferment la destinée de la personne par leurs lignes, & par leurs figures; c'est aussi par leur moyen que l'écriture rend les actions éternelles, & qu'on fait toute sorte de commerce; mais la dexterité des trois principaux doigts est merveilleuse: en concourant chacun en particulier à une même fin commune, le premier donne la force, le second montre, & le troisième règle, afin que par les écrits, la valeur, la delicateſſe, & la vérité s'immortalisent. Mais pour connoître l'homme depuis les pieds jusqu'à la tête, il est nécessaire de faire d'abord attention sur son mouvement.

exterieur : les pieds sont les fondemens de sa fermeté , & les colonnes qui le soutiennent ; il foule la terre en la méprisant , elle souffre cette injure parce que c'est elle qui l'a formé , & qu'elle fait bien qu'il doit un jour retourner en elle . J'admire , dit Andrenius , la solidité avec laquelle la Nature a voulu affermir le corps humain , elle l'a assuré par la plante des pieds , afin qu'il ne tombât pas , ni en devant , ni en arriere ; mais vous ne me sauriez nier qu'elle ne se soit un peu oubliée , en ce qui regarde la facilité de tomber à la renverse ; chute d'autant plus dangereuse que les mains n'y fauroient apporter aucun soulagement : elle y auroit suffisamment remedié , si elle avoit égalé le pied à la jambe , c'est-à-dire , si elle en avoit autant mis en derrière qu'en devant comme la proportion le demandoit . Tu as raison , repliqua Artemie ; mais ce qui paroît un défaut , est une perfection ; car si l'homme avoit été planté comme tu dis , il n'auroit point voulu marcher en devant , l'exemple ne le justifie que trop ; puisque les hommes , quoi que privez de cette facilité , ne lais-

laissent pas de marcher incessamment à
recolons.

Voilà l'homme representé par l'écorce; mais la merveilleuse composition du dedans, le concert de ses puissances, la proportion de ses qualitez, l'accord de les passions, est ce qui occupe toute la Philosophie. Sur toutes choses je veux que tu connoisses & admires son cœur, qui est sa partie principale, le fondement de toutes les autres, & la fontaine de la vie. Qu'est-ce que c'est, dit Andrenius, où est-il? C'est, répondit Artemie, le Roi de tout le reste des membres; pour cet effet il est situé au milieu du corps, comme au centre & dans le lieu le plus sûr, ne permettant pas qu'on le touche & qu'on le voie. Il se nomme *cœur* du mot Latin *cura*, qui signifie soin; il a deux fonctions; la premiere est d'être source de la vie, administrant sans cesse les esprits à chacune des autres parties: mais son principal emploi est d'aimer, comme étant le principe de l'amour. Je vous attendois là, reprit Critile, pour dire que c'est par cette raison qu'il se nomme cœur, symbole du soin pour cet effet il est toujours embrassé comme le Phenix. Sa place, poursuivit

vit Artemie, est au milieu. C'est là le poste naturel de l'amitié & de la raison, & non aux extrémités; sa forme est en pointe vers la terre, parce que ce n'est point à elle qu'il veut s'attacher, il lui montre seulement la pointe en signe de guerre; au contraire il se montre à plein vers le Ciel, d'autant qu'il en reçoit le seul bien dont il se veut remplir: s'il a des ailes, c'est moins pour se rafraîchir, que pour s'élever; sa couleur est rouge, symbole de la charité: il fait le meilleur sang, afin que de la valeur se tire la véritable noblesse: il n'est jamais traître, mais souvent ignorant; il est plus attentif à prévenir le malheur, qu'à acquerir le bonheur; ce qu'il a de plus estimable, est qu'il n'engendre jamais d'extrémens, comme les autres parties du corps; parce qu'il est parfaitement pur, il aspire toujours au plus sublime, & au plus parfait. La sage Artemie parloit ainsi, & ses deux Auditeurs ne se lassoient point de lui applaudir, mais laissons les un peu si agréablement emploiez, & retournons à Falimonde.

Il fut piqué au vif de ce qu'on avoit tiqué de ses rets le simple Andrenius. Il regar-

regarda cette entreprise avec une extrême douleur, & il en craignit beaucoup la conséquence ; il résolut fortement de s'en venger : il eut recours aussi-tôt à la Malignité, mortelle ennemie, mais cachée, des bons ; il la crut plus propre qu'aucun autre de ses Sujets pour faire réussir sa vengeance, parce qu'elle se mêle toujours parmi les méchans. Il lui communiqua son dessein. & après lui en avoir exagéré l'importance, il lui donna ordre d'aller semer de la zizanie parmi la Populace. Il ne lui fut pas bien difficile d'en venir à bout ; car de tout temps la malice a fort aisément pris racine parmi le Peuple ; aidée en cela par la Flaterie sa sœur, qui s'est unie à elle pour répandre toutes deux leurs perfidieux effets dans le Monde. L'on dit qu'elles s'attachèrent d'abord à la Cour : la Flaterie y fut tellement plaire, qu'en peu de temps elle y fut en faveur. La Malignité n'y fit pas si bien ses affaires, elle n'osoit paroître en public, ce qu'il la fit résoudre de se retirer ailleurs, après y avoir laissé ses Agens *incognito*. Elle alla demeurer parmi la Populace où elle se vit adorée, parce

qu'elle parloit hautement ; elle donnoit le nom de vaillans à ceux qui n'étoient que des lâches, & des traîtres : enfin, elle parvint à un si grand crédit, & à une si grande considération, que le Peuple résolut, de peur qu'on ne la lui enlevât, de lui donner un azile jusques dans ses entrailles. Elle commença par décrier Artemie ; elle disoit que c'étoit une seconde Circé, aussi méchante, mais plus cachée que la première ; qu'elle ne pensoit qu'à détruire la Nature en lui ôtant la franchise, & lui retranchant l'usage le plus naturel de sa beauté ; qu'elle vouloit s'élever au dessus d'elle, & la rendre esclave, jusques à prétendre même sur elle le droit d'ainesse ; que depuis que cette Reine imaginaire avoit été écoutée dans le monde, il n'y avoit plus eu de sincérité, que tout y étoit artificieux, & qu'en un mot elle vouloit faire d'autres hommes, en contraignant ceux qui savoient gouter les plaisirs : Qu'il n'y avoit plus d'enfants depuis qu'on avoit banni l'ingénuité, mère de ces bons & véritables hommes, d'autrefois ; que tout étoit perdu, puis qu'on ne voioit plus de ces hommes toujours heureux ; mais qu'on ne

ne trouvoit que des demi hommes, quoi qu'ils se vantassent d'être plus hommes que les Anciens; que l'Art les perfectionnoit bien plus que la Nature; qu'ils prétendoient avec leur sagesse trouver entrée par tout, aussi-bien dans les Armes que dans les Lettres; que c'étoit donc à bon droit qu'on pouvoit dire, qu'il n'y avoit p'us d'enfans; que les femmes avoient part à ce malheur, puisque depuis les pieds jusques à la tête, elles ne se soutenoient plus que par artifice. C'est ainsi, disoit-elle, que cette prétendue Reine détruit les Etats, affoiblit les Maisons, & consume les Finances, parce que présentement la dépense en toutes choses est plus du double de ce qu'elle étoit au tems passé; en sorte qu'aujourd'hui ce qui à peine suffit pour habiller une femme, auroit autrefois été suffisant pour parer tout un Peuple: combien de superflitez dans le manger & de bien perdu? quelle difference enfin entre la conduite simple & naturelle de nos peres, & celle que l'on voit à présent? l'on dit que par ce changement l'on est devenu plus raisonnable & plus éclairé; & moi, disoit-elle, je pense tout

le contraire, c'est ce qui nous détruit, bien loin de nous conserver ; ce n'est pas vivre que d'être toujors guindé, ni être hommes que de s'embarrasser de tant de miséres : croyez-moi tous ses desseins sont dangereux & trompeurs,

La Malignité echaufa tellement par ses discours les esprits de la Populace, qu'en moins d'un jour elle se mutina ; ils allèrent investir le Palais d'Artemie, en criant tuë, tuë, perisse la Sorciére, & l'Enchanteresse. Ils entreprirent même de mettre le feu par tout. Artemie connut par là combien son ennemie avoit de pouvoir parmi la canaille. Elle manda aussi tôt ses principaux Officiers ; mais elle trouva que les plus puissans s'en excusoient, & lui étoient infidèles. Néanmoins elle ne perdit point courage, elle entreprit de dissiper, par la ruse, des gens qui ne comptoient que sur leurs forces. Les moyens dont elle se servit pour en venir à bout, se verront dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE X.

*Les effets terribles d'une vie dé-
réglée.*

LE desordre le plus ordinaire des hommes, est de confondre la fin avec les moyens, & les moyens avec la fin: de s'attacher pour toujours aux choses qu'ils ne devroient regarder qu'en passant; de faire de leur chemin, le lieu de leur repos; de commencer par où ils devroient finir, & enfin d'achever par où il faudroit commencer. La sage & prévoiante Nature n'a introduit le plaisir dans le Monde, qu'afin qu'il fut le soulagement des peines qu'on souffre dans la vie. En effet, c'est l'unique adoucissement des plus pénibles entreprises, & des plus fâcheuses fonctions; mais c'est en cela même que l'homme se trouble & s'égare, & que plus brute que les bêtes mêmes, il dégenère & se perd; il fait la fin de la volupté; il ne mange pas pour vivre, il ne vit que pour manger; il ne se délassé pas pour travailler, mais pour mieux gouter l'oisiveté; il ne pense point à la propagation de son espèce, mais à la luxure;

il

il n'etudie pas pour savoir, ni pour se connoître, mais pour s'oublier & se perdre; il ne parle ni n'écoute pour la nécessité & le profit, mais pour avoir le plaisir & l'occasion de médire; de sorte qu'on peut dire qu'il ne vit que pour vivre: c'est de là que tous les vices ont choisi le Plaisir pour Chef, & pour Capitaine Général, c'est l'assai-
sonneur des appetits, l'avant-coureur des caprices, le guide des passions, & celui seul qui entraîne les hommes, puisque chacun ne consulte que son propre gout. L'homme sage ne peut remédier à ce désordre que par une exacte vigilance, & une attention extrême à profiter de l'exemple & du malheur d'autrui; c'est à quoi le judicieux Critile, & le simple Andrenius travail-
lérent heureusement.

Jusques à quand, ô canaille grossière, dit Artemie à cette Populace mutinée, oserez-vous me troubler? ne savez-vous pas que je suis d'autant plus constante, que les perils sont plus grands? Jusques à quand votre barbarie insultera-t-elle à ma science? Puisque vous me traitez d'Enchanteuse & de Magicienne, je ferai dès aujourd'hui une

une conjuration si puissante avec le Soleil, qu'il m'en vengera en vous privant de sa lumière, c'est le plus rude châtiment qu'on puisse vous faire. Elle parla ainsi, & elle savoit bien que la rigueur a plus de pouvoir sur le Peuple que la raison. Quoi qu'ils eussent déjà commencé à escalader le Palais, ils furent consternez à ces menaces, & ce quiacheva de les étonner, fut de voir qu'effectivement le Soleil commença peu à peu à leur dérober sa lumière, & s'éclipsa enfin tout à coup ; ils craignirent que la terre par les mêmes conjurations d'Artemie ne s'ouvrit sous eux, & que tous les elemens ne se joignissent à elle. Ils prirent la fuite, qui est le parti ordinaire des mutins : ils s'assemblent sans raison, & se dissipent de même ; ils fuyoient sans se voir, & tomboient les uns sur les autres.

Artemie voulant éviter à l'avenir de pareilles insultes, & voyant son Palais à demi brûlé, résolut de changer de demeure ; elle prit ce qu'elle avoit de plus précieux, & commença à chercher où elle pourroit s'établir. Nos Voyageurs l'accompagnerent ; mais Andrenius étoit épouventé d'un si extraor-

traordinaire évenement, & persuadé que le pouvoir de cette Reine s'étendoit jusques aux Etoiles, puisque le Soleil lui obéissoit, il la regarda avec plus de vénération, & redoubla son attention & ses respects pour elle. Critile lui expliqua que l'Eclipse du Soleil étoit un effet naturel formé par les mouvemens des Planètes, & dont Artemie avoit eu connoissance, parce qu'elle savoit l'Astronomie.

Ce ne fut pas une petite difficulté de choisir le lieu de sa demeure : elle eut d'abord de l'inclination pour Lisbonne, non pas tant à cause que c'est la Ville la plus peuplée, & la plus riche de l'Espagne, & l'une des trois plus célèbres Ports de l'Europe ; mais parce que jamais Portugais n'a passé pour soit ni pour ignorant ; en quoi cette Ville a soutenu l'honneur du sage Ulisse son fondateur. Cependant Artemie ne put se résoudre d'y aller, à cause de l'humeur brusque des Portugais. Madrid la tentoit beaucoup, c'est le centre de la Monarchie, où tout le bon par excellence se trouve ; mais comme le mal y est aussi en pareil degré, elle en fut dégoûtée, craignant moins la saleté de ses

ses ruës, que celle des cœurs de ses habitans.

Elle ne voulut point entendre parler de Seville, parce que la passion abjecte du gain, sa plus grande ennemie, s'en est entièrement emparée; les estomacs y sont indigestes pour toutes autres choses que pour l'argent: outre que les Habitans ne sont jamais ni bien blancs ni bien noirs; ils parlent beaucoup & font peu, défaut ordinaire de tous les Andalousiens.

Elle secoüa pareillement la tête au nom de Grenade, & de Cordon. Quant à Salamanque, où l'on enseigne les Loix, on s'y attache plus à faire des Avocats que des hommes: c'est une place d'Armes contre les richesses. L'abondante Sarragosse Capitale d'Arragon, mère des Rois, base de la grande colonne de la Foi, la Catholique en Sanctuaires, & la Magnifique en édifices, peuplée ainsi que tout le reste du Roiâume de bonnes gens & sans fraude, lui parut assez propre pour son séjour: mais la grandeur de leurs cœurs peu flexibles lui devint suspecte. Elle s'épouanta aussi de leur ferocité: elle trouvoit beaucoup d'agrément dans la gaie,

la fleurie, & la noble Ville de Valence; mais elle craignoit qu'avec la même facilité avec laquelle on l'y recevroit aujourd'hui, on ne l'en chassât demain. Barcelone, quoi que riche quand il plaît à Dieu, l'Echelle d'Italie, l'Arsenal de l'or, & le gouvernement des Sages, ne fut pas jugée par Artemie une demeure assez seure pour elle: outre qu'il y faut toujours paroître avec une barbe qui tombe jusques sur l'épaule. Leon & Burgos tenoient trop de l'esprit & de la complexion des Montagnards, gens grossiers & seulement occupez de leurs miséres; elle laissa Saint Jacques pour les pelerinages. Valladolid lui sembla celle de toutes les Villes qui lui convenoit le mieux: elles'y détermina d'abord, mais elle s'en dégoutta quand elle fit réflexion, que cette Ville avoit eu autrefois la Cour, & qu'elle s'en sentoit encore; l'on ne lui fit aucune mention de Pampelune, parce qu'elle ne fairoit qu'un point dans la circonference des Espagnes, & qu'elle etoit un point éternel de dispute. Enfin Tolede fut préférée, & Artemie se trouva du goût de la Reine Isabelle, qui disoit qu'elle ne se trouvoit jamais ignorante que dans cette.

cette Ville remplie de Savans, & où l'on ne trouvoit rien que d'agréable, depuis que Madrid, comme une éponge, lui avoit succé sa lie & sa crasse. Par tout ailleurs les Espagnols ont l'esprit dans la main, mais ici ils l'ont dans la bouche; tous ses Citoiens sont hommes de sens. Artemie savoit qu'une femme de Toleda disoit plus en une parole qu'un Philosophe d'Athenes dans tout un livre. Allons donc, dit-elle, à ce centre de tout l'esprit qui est en Espagne. Elle s'y transporta avec toute sa suite. Critile & Andrenius la suivirent jusques au chemin de Madrid; là ils lui firent part du dessein qu'ils avoient d'aller à la Cour chercher Felisinde. Ils lui en demanderent la permission. Artemie la leur accorda en leur donnant des instructions très-importantes, & leur disant: Puisqu'il est absolument nécessaire que vous y alliez, & que vous ne vous en pouvez dispenser, prenez garde à ne vous point détourner de votre chemin, parce qu'il y en a plusieurs qui vont de ce côté-là. Evitez le grand chemin, c'est là où sont les plus grands dangers, & où tant de personnes ont péri; ne suivez pas aussi la foule de ceux qui vont devant,

devant , c'est le parti des ignorans ; celui que prennent ceux qui cherchent la fortune n'est pas meilleur ; quoi que fort large & encore plus long , car on n'en voit jamais le bout ; celui des plaideurs a bien des détours & des épinnes ; dans celui de la superbe on marche sans voir , c'est pourquoi on n'y fait cas de personne ; celui qui mene à la richesse est pour peu de gens , mais par bien des raisons ils ne doivent pas faire envie ; celui de la nécessitude est perilleux , il est plein de faucons & de perches où ils sont attachez ; celui de la volupté est si rempli de bourbiers qu'on s'y perd ; on y a de la boue jusques aux oreilles , & on n'y marche pas long-tems : dans celui des plaisirs on va fort vite , & on en trouve bien-tôt le bout : celui de la servitude cause une véritable mort , outre qu'il est trop long ; celui de la vertu jamais ne se trouve , soit à cause qu'on ne le cherche pas , ou parce qu'on doute s'il y en a . Prenez garde aussi par où vous entrez , car pour l'ordinaire on ne veut point entrer par où peu de gens vont , on se laisse emporter par la multitude , & on suit aisément la foule . Artemie après

après ces paroles congédia nos deux Voyageurs ; elle alla prendre possession de sa nouvelle demeure , & eux partirent pour la Cour.

Ils étoient tellement occupez du souvenir d'Artemie , qu'ils ne s'aperçurent pas qu'ils s'étoient détournez de leur chemin , & qu'ils étoient dans un endroit très-perilleux. Ils virent près du chemin qu'il avoient pris , beaucoup de gens , tant hommes que femmes , qui avoient les mains liées , & que des gens dépouilloient sans qu'ils osassent se plaindre. Nous sommes perdus , dit Critile ; nous voici entre les mains des brigans , qui ont accoutumé d'assiéger ces chemins , ils sont sans doute là , pour nous surprendre ; encore s'ils se contentoient de voler , mais ils ôtent la vie , où ils défigurent à force de coups le visage des passans , afin qu'on ne les puisse reconnoître. Andrenius demeura tout interdit , la crainte l'avoit tellement saisi , qu'il en avoit perdu la couleur & la respiration : enfin , étant un peu revenu à lui , fuyons , dit-il , ou bien cachons-nous. Il n'est plus tems , répondit Critile , puis qu'ils nous ont aperçus

aperçûs. En achevant ces paroles, ces brigands les saisirent, & les lièrent comme les autres. Ils y trouvèrent toutes sortes de gens, des riches & des pauvres, tous encore jeunes, & chacun avoit sa chaîne particulière. Critile & Andrenius consideroient en soupirant cet horrible spectacle, ils ne pouvoient comprendre quelle sorte de gens c'étoit que ces brigands; ils en remarquèrent un entre autres d'une mauvaise mine. Quel regard, dit Andrenius! il paroît troublé. On peut juger à sa mine, reprit Critile, que c'est un méchant homme; mais je crains encore davantage cet autre borgne, d'autant que les gens qui n'ont qu'un œil n'ont jamais accoutumé de rien faire de droit: c'étoit le sentiment de la Reine Isabelle, qui connoissoit parfaitement les hommes; gardons-nous encore de cet homme à grosses lèvres, qui nous fait toujours la mouë, de même que de cet autre au nez écaché, sa couleur bazanée le pourroit faire passer pour un Comite; que peut-on penser de celui-là aux sourcils froncés? il a toute l'encolure d'un boureau. Ils en aperçurent un autre qui ne faisoit que nazonner;

ner ; ils se mirent à fuir, croyant avoir
ouï le nazonnement de Bacchus. Ils
se trouvèrent avec un autre qui parloit
si enroué, que lui seul s'entendoit :
tels étoient ces brigans. Critile &
Andrenius furent surpris de ne point
trouver parmi eux, de ces gens qui
volent avec le son de leurs citeaux, ni
ceux qui pillent avec leur papier & leur
ancre ; ni ceux qui trompent quand ils
mesurent : quoi nul courtier, nul usu-
rier, nul rentier, nul Officier de Ju-
stice ne se trouvera ? & cependant voi-
là bien des brigans. Critile parloit
ainsi, quand une femme répondit :
Attendez, Monsieur, que j'acheve
d'attacher ces deux presomptueux qui
sont venus avant vous. Cette femme
étoit parfaitement belle, toutes ses ma-
nieres étoient fines & de la Cour, son
front étoit uni & serein, son teint fort
blanc, ses joues sembloient des roses,
ses dents des perles d'Orient : elles lui
donnoient occasion de rire de tout ;
sa seule veue suffisoit pour arrêter
ceux qu'elle vouloit enchaîner ; son
langage étoit doux, ses mains éblouis-
soient par leur blancheur, quoi qu'el-
le eût le bras rond & robuste ; elle

étoit accompagnée de plusieurs autres femmes également agréables, qui attachoient continuellement ceux qu'elles avoient arrêtez.

Ce qu'il y avoit de plus bizarre, c'est que chaque prisonnier étoit le maître de ses chaines, il y en avoit même plusieurs qui les portoient volontairement, & qui s'empressoient d'être liez.

Les uns avoient des chaines d'or, les autres en avoient de diamans. Il y en avoit qui n'étoient attachez qu'avec des festons de fleurs: quelques-uns se contentoient de l'être seulement avec des roses; ils en virent un qui ne tenoit qu'à un seul & foible cheveu; il se moquoit d'abord d'un si foible lien, mais il éprouva qu'il étoit plus fort que le plus gros cable. A l'égard des femmes on les attachoit, non avec des cordes, mais avec des fils de perles, des bracelets de corail, des rubans brodez d'oripeau. Les vaillans étoient pris par des discours fanfarons, & des rodmontades: il y en avoit une bande sous le titre de glorieux, & ce qu'il y avoit de plus suprenant, étoit de voir certaines gens qui ne tenoient que par de simples plumages, avec lesquels on les

me-

menoit comme en lessé : quelques grands Seigneurs vouloient être attachéz avec des cordons , ausquels pen-
doient des clefs & des anneaux ; ils s'opiniâtroient jusques à la mort pour en avoir : il y en avoit qui ne portoient que des chaines de fer ; mais tous étoient également contens , & captifs ; jusques-là que les liens manquant pour en enchaîner quelques-uns , on se contenta de les entrelasser dans les bras de certaines femmes délicates , quoi qu'ils fussent robustes & vaillans. On vouloit en lier un d'une chaine d'or que lui même avoit ; il pria qu'on n'en fit rien , mais qu'on l'attachât à une corde de jonc tout verd : effet bien outré d'avarice ! on attacha les mains à un autre avec les cordons de sa bourse , il y tenoit plus que s'ils avoient été de fer. Enfin , il y en avoit d'un goût si bizarre , qu'ils vouloient qu'on les liât avec des bracelets de sel ; ils en étoient si contens , qu'ils s'en léchoient les doigts ; quelques-uns étoient si ravis de se voir attachéz par le front avec des lauriers & du lierre , qu'ils en avoient perdu l'esprit ; il y en avoit même qui devenoient fous seulement en touchant

leurs liens : ainsi ces agréables Enchanteresses faisoient autant de prisonniers qu'il passoit de gens par ce chemin, en jettant aux uns des cordons au col, & aux autres aux pieds ; elles leur lioient les mains, leur bandoient les yeux, & les menoient ainsi attachez où elles vouloient. Parmi tant de belles femmes, il y en avoit une fort desagréable, elle avoit l'art de faire que les uns se tourmentoient de ce qui réjouïssoit les autres ; ceux-ci se faisoient un enfer du paradis de ceux-là. Une autre de ces brigandes serroit si fort ses chaines qu'il en sortoit du sang, que son prisonnier & elle sugoient à l'envi. Après avoir ainsi enchainé tant de gens, elles assuroient qu'elles n'avoient forcé personne : elles voulurent faire éprouver à Critile & à Andrenius le même effet de leur puissance & de leurs ruses ; elles leur demandèrent avec quelles espèces de chaines ils vouloient être liez. Andrenius comme le plus jeune se détermina le premier ; il demanda que ses liens fussent de fleurs, aimant mieux les guirlandes, que les cordons ; & Critile voyant bien la nécessité d'être lié, dit qu'au moins on le liât

liât à son ami, avec des branches de lierre ; ce goût parut extraordinaire, néanmoins on le satisfit.

Ausli-tôt celle qui paroifsoit la Maîtresse commanda de sonner la marche : tous alloient sans qu'il fut nécessaire de tirer beaucoup ; les uns voloient, emportez du vent ; la plus grande partie glissoient ou tomboient : ils arrivèrent aux portes d'un lieu qui n'étoit ni un Palais, ni une Cabane : ceux qui s'y entendoient le mieux, dirent que c'étoit une Hôtelerie de grand chemin, où rien ne se donnoit pour rien. Elle étoit bâtie de pierres, qui avoient la force d'attirer non-seulement les yeux, les mains & les pieds, mais encore la langue & les cœurs ; ayant sur toutes ces parties là, le même effet que l'aimant a sur le fer : c'étoit sans doute l'agréable Auberge du Monde, & le centre du plaisir. Le Palais doré de Neron n'étoit rien en comparaison de ce lieu là, il auroit obscurci le Palais d'Heliogabale, & celui même de Sardanapale, on voyoit à la porte cette inscription en grosses lettres : *Ici est le seul bonheur qui mérite d'être désiré.* Il y avoit sept Colomnes à la façade,

lesquelles encore qu'elles parussent disproportionées, ne laissoient pas de former un ouvrage admirable, elles faisoient l'entrée de sept apartemens, où demeuroient les sept Princes de qui cette femme étoit la commissionnaire, C'est là qu'elle introduissoit tous ceux qu'elle avoit enchainez, laissant à chacun le choix de l'apartement qui lui plaisoit. Il y en avoit un qu'on apel-loit l'apartement d'or, parce qu'il étoit parqueté de lingots d'or, & de barres d'argent: les murailles étoient de pierres precieuses; l'on avoit de la peine à y monter. Un autre dont les murailles étoient de sucre, le ciment étoit détrempé avec du vin exquis, & le plâtre étoit de biscuit. Encore un autre tout contraire, il brilloit d'un rouge vif, il étoit plein de poignards aigus, les murailles étoient d'acier, les portes des gouffres de feu, les fenêtres des embrasures, les ciselures de l'escalier étoient des traits d'arbaleste, il pendoit aux planchers des sabres au lieu de fleurons. Et encore un autre de ces apartemens étoit bleu, il étoit orné d'une Architecture remplie de masques à cheveux gris, c'étoit des

Grif-

Griffons, & des Harpies, qui ne montrtoient que les dents, non pas d'Elephant, mais de Viperes. Le plus commode de tous étoit à rez de chaussée, & bien qu'il n'y falût point du tout d'escalier pour y monter, il ne laissoit pas d'être plein de reposoirs: il n'y avoit de meubles que des carreaux de riches étoffes, & tout ce qui pouvoit servir à entretenir la paresse & la lâcheté: il ressemblloit à une maison de la Chine; rien n'y étoit en hauteur, si matière étoit d'écaille de tortuës, il étoit si long que jamais on n'en trouvoit le bout. Le plus beau étoit le verd, séjour du Printems, où brilloit toujours la beauté, il s'appelloit l'appartement des fleurs.

Critile & Andrenius furent obligez d'entrer dans quelques-uns de ces appartemens. Andrenius comme le plus jeune choisit celui des fleurs, en disant à Critile: entre toi où tu voudras, aussi bien à la fin de la journée, nous nous trouverons tous en même lieu; il le pressa fort de choisir aussi, mais il lui dit: quant à moi, je ne vais jamais par où vont tous les autres, je vais tout au contraire; je ne m'ex-

cuse point d'entrer, mais je cherche un chemin par où personne ne veuille aller. Comment cela se peut-il, lui repliqua-t-on? il faut bien qu'il y ait des portes & du monde qui y ait passé: chacun se railloit de lui; ils demandoient, qui il étoit & pourquoi il prétendoit faire autrement que les autres? Il ne se mit pas en peine de ce qu'ils pouvoient croire; il persevera à demander qu'il entrât par où les autres sortoient, & qu'il sortit par où ils entroient: il disoit, je ne regarde jamais le commencement que par rapport à la fin. Il fit un tour de l'autre côté du Palais, & il ne le reconnut plus. Cette grande entrée s'étoit changée en une méchante porte, en sorte qu'il n'y avoit plus de façade, les jardins paroisoient des champs pleins d'épines & de ronces. Il saperçut que tous ceux qui y étoient entrez en riant, en sortoient en pleurant. Pluseurs pour en sortir se jettoient par les fenêtres qui regardoient sur les jardins, & tomboient si cruellement sur ces épines, qu'ils ne s'en retiroient que meurtris par tout le corps. Ceux qui avoient monté le plus haut tomboient le plus rudement; un particulièrement fut

fut précipité du plus haut du Palais, après avoir persecuté les autres; & enfin, sa chute le brisa si effroiablement qu'il n'avoit plus figure d'homme. Il le méritoit bien, disoient-ils, il étoit si méchant qu'il n'avoit pas plus de joie, que quand il faisoit du mal. Il y en eut un qui en tombant se perça la gorge de son couteau, & qui écrivit de son sang, *peus'en sont corrigez.* Critile vit que ce qui auparavant étoit d'or, étoit déjà devenu bouë. La plûpart se précipitoient tous nuds, & si minces qu'on auroit dit envoyant leurs épaules, qu'elles avoient été mises au pressoir; quelques-uns tomboient par les fenêtres de la cuisine, & donnoient tous du nez en terre. Il en sortit un seul par la porte; Critile en fut dans une si grande admiration, qu'il courut à lui, pour lui en faire compliment. Il lui témoigna que pour plusieurs raisons, il souhaitoit avec passion d'avoir l'honneur de le connoître. Certes, lui dit cet homme, j'ai l'idée de vous avoir vu quelque part; ne vous appellez-vous pas Critile? Oui, répondit Critile, & vous comment vous nommez-vous? Ne vous souvient-il

plus, lui repliqua cet homme, que nous nous sonimes vû ensemble chez la sage Artemie? Il est vrai, je vous remets, vous êtes Bias, *celui qui portez tout avec vous.* C'est moi-même, lui dit-il. Comment, dit Critile, avez-vous pû vous échaper de ce lieu-là? De la même manière, reprit-il, que je te détacherai si tu veux. Regarde tous ces nœuds d'aveuglement qui tiennent la volonté avec un oui; ils se défont avec la même facilité par un non. En même tems Critile se vit entièrement dégagé de ses liens. Mais dis moi, ô Critile, comment as-tu fait pour ne pas entrer en ce Palais? J'ai suivi, reprit-il, les conseils d'Artemie, & je n'ai pas voulu mettre les pieds dans aucun apartement, que je n'en eusse vû le bout. O homme heureux! s'écria cet homme, non, je suis trompé en te nommant homme, tu es quelque chose de plus; mais dis-moi qu'est devenu ton camarade, ce jeune homme qui étoit avec toi? C'est de quoi, lui répondit Critile, je voulois te parler, & te demander si tu ne l'as point vû là dedans; il s'y est jetté à corps perdu. Je crains, continua-t-il, qu'il ne soit traité

traité comme les autres. Par quelle porte est-il entré, lui demanda ce Sage ? Par celle du plaisir, lui répondit Critile. C'est la pire de toutes, il en sortira bien tard, le tems & sa passion le consumeront de toutes manières. N'y auroit-il point, demanda Critile, quelque remede à y aporter ? Il y en a un, dit le Sage, aisé & difficile en même tems. Comment cela se peut-il faire ? En voulant faire comme moi ; sans attendre qu'on le jette dehors : il faut qu'il ne soit sensible qu'au vrai honneur, & au solide bien ; de cette manière il sortira par la porte, & ne sera point jetté par les fenêtres. Je voudrois, lui dit Critile, te supplier, si j'osois le faire, de retourner là dedans, afin de détromper, & délivrer ce pauvre innocent. Cela seroit inutile, lui répondit le Sage, car encore que je le trouvasse, & que je lui parlasse, il ne m'en croiroit pas, tu en aurois plutôt raison que moi. J'y entrerai bien, dit Critile, je me sens ferme la-dessus ; mais je crains que comme je ne connois pas les lieux, je ne travaille en vain, & ne le puisse trouver ; outre que nous courrions risque tous deux de nous

perdre. Faisons une chose, allons y ensemble vous & moi, vous comme expert me guiderez, & moi comme ami je le convaincrai. L'avis lui parut bon, mais la difficulté fut de l'exécuter; car la garde qui étoit à la porte, connoissant ce Sage pour un homme suspect, l'arrêta au passage; elle voulut seulement laisser entrer Critile, en disant qu'elle avoit cet ordre-là, elle le pressa même de passer, mais il n'en voulut rien faire; au contraire, il se retira pour aller rejoindre le Sage, & prendre avec lui de nouvelles mesures. Cependant ils s'informèrent exactement de toutes les issueds, & de toutes les entrées de la maison. Enfin, Critile voyant qu'il étoit impossible d'y entrer autrement que par la porte, il se résolut de passer tout seul; mais quand il fut à moitié chemin, il retourna sur ses pas. Il dit au Sage; j'ai songé à un expedient: changeons d'habits, prens le mien fort connu d'Andrenius, & sous ce déguisement, tu pourras tromper la garde, je demeurerai avec le tien aux environs. L'invention plût au Sage, & sous l'habit de Critile il entra.

Cri-

Critile étant resté dehors, ne s'occupa qu'à observer ce qui s'y passoit ; il en voyoit tomber, qui ne demeuroient pas un moment dans le lieu de leur chute : il vit un prodigue, que des femmes précipitoient d'un balcon de roses dans un hallier d'épines ; ce malheureux étoit nud. Il en vit d'autres qui tomboient plus lentement, mais quand une fois ils étoient tombéz, ils demeuroient toujours couchez sur la terre. Ceux qui tomboient de l'appartement des Armes, poustoient des cris terribles. Critile étoit attentif à ces tristes spectacles, lors qu'il aperçut Andrenius à la fenêtre des fleurs, il craignit qu'il ne se précipitât comme les autres ; il n'osa pourtant l'appeler par son nom, de peur d'être découvert, il se contenta de lui parler par signes. On verra dans le Chapitre suivant, comment il descendit.

CHAPITRE XI.

Le Golfe de la Cour.

Qui voit un Lion, les voit tous :
Qui voit une Mouche à miel, de
même ; mais qui voit un homme n'en
voit qu'un, encore ne le connoit on
gueres. Tous les tigres sont cruels,
tous les pigeons sont simples, mais
chaque homme est d'un naturel diffe-
rent ; les genereux aigles engendrent
toujours leurs semblables, au lieu que
rarement les grands hommes laissent
des enfans dignes d'eux. L'on voit
souvent aussi que les peres de peu de
merite produisent d'illustres enfans ;
tant il est vrai, que chaque personne
suit son panchant, & a ses manières
particulieres. La prévoiante nature a
voulu diversifier les visages, afin que
chaque homme fût connoissable par
lui-même, par ses actions & par ses ver-
tus, & qu'on ne fit point d'équivoque
en prenant les uns pour les autres, les
bons pour les méchans, les mâles pour
les femelles, & qu'on ne pût sous la fi-
gure & l'aparence d'autrui cacher les
malices particulières.

Les

Les uns s'attachent à connoître les différentes qualités des simples, & des herbes ; mais il seroit bien plus nécessaire de connoître celles des hommes, avec lesquels on est obligé de vivre & de mourir ; puis qu'il n'est que trop véritable, que tous ceux que nous croyons hommes, ne le sont point. Ce sont des monstres encore plus horribles que ceux que l'Antiquité a imaginéz ; s'ils sont vieux, ils n'ont point de prudence ; s'ils sont jeunes, ils sont ennemis de la sujettion ; si ce sont des femmes, elles sont sans pudeur ; s'ils sont riches, ils sont sans pitié ; pauvres, sans humilité ; maitres, sans mérite ; peuple sans patience ; en un mot, ils ne sont hommes qu'en apparence.

Le Sage qui étoit entré dans le Palais, sous les habits de Critile, trouva Andrenius, & pendant que Critile l'attendoit à la porte, il le conduisit à la fenêtre : il lui ôta la couronne de fleurs qu'il avoit sur la tête, & après l'avoir rompuë, il en attacha les cordons les uns avec les autres, & en fit comme une corde, avec laquelle il le fit descendre heureusement jusques à terre. En même tems le Sage le sui-

vit, & ils allèrent ensemble rejoindre Critile. Il ne s'amusèrent point en discours & en caresses inutiles, ils partirent aussi-tôt, & marchèrent à la hâte. Andrenius tournant la tête vers la fenêtre, dit ces paroles ; je vois encore l'échelle de ma liberté, je la laisse comme un monument qui apprendra à fuir les écueils que j'ai heureusement évitez.

Quand ils furent un peu éloignez, Critile adressant la parole au Sage : quelle est, dit il, cette maison ? aprens nous ce qu'on y fait, & pourquoi elle a été bâtie ? Le Sage lui prenant la main, & regardant Andrenius : sachez, dit-il, que cette demeure est *l'Hôtellerie** du monde, que la porte par où on y entre promet toutes sortes de plaisirs, & que celle par où on en sort ne donne que chagrins & que peines ; que l'agréable trompeuse qui y regne est la Volupté, l'amie des vices, celle qui enchaîne tous les hommes, & qui s'empare le plus souverainement de leur esprit. Elle les captive, elles les loge, & les distribuë, les uns dans la partie la plus élevée de l'orgueil, les autres dans la plus basse de la paresse ; mais pas un

au

* Le Palais de la Volupté.

au milieu, parce qu'il n'y a point de milieu dans le vice : tous y entrent, comme vous avez vu, en chantant, mais tous en sortent en soupirant; le seul moyen de n'en être point précipité, est de considerer où ses charmes se terminent. J'ai l'obligation, dit Andrenius, aux conseils de la sage Artemie, d'avoir trouvé le moyen d'en sortir. Et moi, repliqua Critile, j'ai encore mieux fait de n'y être point entré, j'irois plus volontiers dans les maisons de la tristesse, que dans celle du plaisir ; persuadé, que les Fêtes & les contentemens sont les *vigiles* des chagrins. Croi-moi, Andrenius, qui commence par les joies, finit par les larmes ; marchons toujours avec circonspection : car tous les chemins sont pleins de pieges, ils ne conduisent qu'à la demeure des fous, d'où l'on ne peut sortir qu'en se précipitant. Dieu vous délivre, leur dit le Sage, de tout ce qui commence par les plaisirs ; ne prenez jamais le chemin le plus battu, ni le plus aisé, considerez-en toujours la fin, & les difficultez.

On dit que la Fortune avoit deux enfans * bien differens en tout, car l'aîné

* Le Bien & le Mal.

né étoit aussi beau, que le cadet étoit mal fait; leurs inclinations ne démentoient point les dispositions du corps. Le premier avoit le teint si vif & si fin, qu'on eût dit que le Printemps y étoit peint; son visage étoit un tissu de roses & de lis, sur lequel paroissoit la figure d'un grand G. qui veut dire, *gracieux, galant, de bon gout, grand, glorieux.* L'autre au contraire, étoit d'un regard farouche, avec un teint échauffé, sur lequel étoit la figure d'une F. qui vouloit dire, *fripon, fier, furieux, fou, faussaire.* Le premier trouvoit par tout des gens qui lui faisoient des caresses: on le suivoit, on se croyoit heureux de le voir, & encore plus de l'approcher. Le second tout au contraire étoit en horreur à tout le monde, & on lui fermoit par tout la porte; il ne trouvoit d'azile que sous les auvents & les goutières; au lieu des caresses qu'on faisoit à son frere, on ne lui donnoit que des coups; personne en un mot ne pouvoit le souffrir. Ne pouvant plus se supporter lui-même, il ne voyoit point d'autre parti à prendre, que de se précipiter; il aimoit mieux mourir une seule fois, que de vivre en

mou-

mourant toujours ; mais comme la discretion est le fruit de la melancolie, il pensa que le tems finiroit ses peines sans emploier la violence , & que peut-être après tout il pourroit trouver quelque soulagement à ses peines : il savoit d'ailleurs combien la tromperie avoit de pouvoir dans le monde , & les prodiges qu'elle operoit tous les jours ; il résolut de l'aller chercher , & d'implorer son secours. Il crut que la nuit étoit le tems le plus propre pour la trouver , il aprenoit qu'elle étoit en mille endroits , sans la pouvoir découvrir. Dans cette inquietude il se persuada qu'il la trouveroit , feurement chez les Trompeurs , c'est pourquoil alla premierement chez le Tems ; le Tems lui dit qu'elle n'étoit pas chez lui , & que s'il trompoit ce n'étoit point son intention ; qu'il étoit au contraire très-capable de détromper , mais qu'on ne vouloit pas le croire. De là il alla chez le Monde ; le Monde lui dit qu'en nulle occasion il ne trompoit , quelque desir qu'il en eût , mais que c'étoit les hommes qui se trompoient eux-mêmes : ils s'aveuglent , dit-il , & veulent se tromper. Il alla

la

la chercher chez le Mensonge qu'il trouva partout; le Mensonge lui demanda ce qu'il cherchoit. 'Toi même, lui répondit-il. Passe ignorant, reprit le Mensonge, ne sais-tu pas qu'il est inutile de me rien demander, puisque je ne dis jamais la vérité. Puisque cela est, reprit ce malheureux, ce sera donc la vérité qui m'enseignera ce que je cherche; mais où la trouverai je? & si je ne puis découvrir la Tromperie, à plus forte raison je ne dois jamais trouver la Vérité. De là il alla chez l'Hypocrisie, mais l'Hypocrisie le voiant, tourna la tête, haussa les épaules, fronça la bouche & les sourcils, leva les yeux au Ciel, & poussa un soupir; elle l'assura qu'elle n'avoit jamais connu la Tromperie ni parlé à elle; mais, ajouta-t-elle, je m'étonne que vous ne puissiez trouver la véritable demeure de la Tromperie, vu que tout le Monde en est rempli. Si vous m'en croiez, vous irez en Arragon, vous y trouverez sans doute la Tromperie dans les mariages. Il y alla, & quand il y fut, il la demanda à un mari & à une femme: mais ils répondirent tous deux qu'il y avoit eu dans leur mariage

ge tant de menteries de part & d'autre, qu'ils ne pouvoient pas dire précilé-
ment lequel des deux étoit le trompé. Allez plutôt, dirent-ils, chez les Mar-
chands, vous la trouverez plus sure-
ment, car elle fait d'ordinaire le plus
solide appui de leur negoce, qui n'est,
à le bien prendre, qu'usure, menson-
ges & tromperies visibles ou colo-
rées, moyens funestes pour dépouïl-
ler leurs debiteurs, & apauprir ceux
qui passent par leurs mains. Il alla
chez les Marchands, mais les Mar-
chands répondirent que personne ne
doit se plaindre de la tromperie, où
on fait bien qu'il y en a; ils le renvai-
rent donc chez les Artisans. Il alla de
Boutique en Boutique, mais les Arti-
sans nierent tous qu'ils usassent de
tromperies; puisque tout ce qu'on
pouvoit leur reprocher étoit attaché
au métier, & qu'ils l'avoient apres des
maîtres. Ce pauvre garçon étoit deses-
pé; il ne savoit plus que faire: où
irai-je donc, disoit-il, pour trouver la
véritable demeure de la Tromperie? ap-
rès ce que j'ai fait, je doute de la pou-
voir rencontrer chez les Diables mê-
mes. Néanmoins il ne se rebuva pas
tout-

tout-à-fait, sur tout quand il se ressou-
vint de Genes : mais cette Ville se fâ-
cha cruellement, & se récria comme
une désespérée, en disant, moi être
trompeuse ! peut-on m'en faire le re-
proche ? ce seroit bon si je m'en ca-
chois , & si je ne m'en expliquois pas
clairement : Attend-on de moi autre
chose ? non certes , quand je trompe,
personne n'y est trompé; & cepen-
dant, quoi qu'on me connoisse sur ce
pied-là , j'ai encore pour moi les pre-
mières Puissances ; je sai faire recher-
cher par tout mon alliance & mon ami-
tié. De là ce malheureux prit une au-
tre resolution , il ne chercha plus la
Tromperie chez les Trompeurs , il al-
la chez les Trompez , chez les hom-
mes de bien , les simples , & les credu-
les; mais ils dirent tous qu'il se trom-
poit lui-même , en voulant chercher
les Trompez , puisque pour les trou-
ver il falloit aller chez les Trompeurs
mêmes , étant vrai , que celui qui
trompe , se trompe le premier ; c'est
lui qui en souffre le plus , & qui en
porte la plus grande peine. Ce raison-
nement le jeta dans un plus grand em-
barras : quoi , disoit-il , que veut dire
tout

tout cela ? les Trompeurs me renvoient chez les Trompez, & les Trompez chez les Trompeurs, pour y trouver les Trompez; à ce compte-là, les uns & les autres logent la Tromperie sans le penser. Sur ces entrefaites, la Sageſſe le rencontra & lui dit, misérable, ne vois tu pas que tu perds ton tems, & que tu te cherches toi-même? car qui cherche à tromper, est lui-même la tromperie, & qui la découvre la fait evanouir; va plutôt chez quelqu'un de ceux qui ſe trompent eux-mêmes. Il entra donc en la maison d'un Presomptueux, d'un Avare, & d'un Envieux: il les trouva dans une grande diſſimulation, avec beaucoup d'affectation de la vérité; il leur aprit ſes malheurs, & les conſulta ſur les remédes qu'il y pouvoit trouver. Là il connut clairement la Tromperie qui lui dit, je voi à ta mauvaife mine, que tu es toi-même le malheur, tu es la malice la plus effroiable, encore plus même que tu ne parois; mais ayes bon courage, car l'habileté & la diligence ne te manqueront pas; je ſuis bien aife que tu me faffes naître l'occasion de maniſter mon pouvoir, & mon credi

dit ; il n'est plus question que du personnage que nous ferons tous deux, soutiens-toi seulement : car si le premier principe de la Medecine est de connoître la cause de la maladie, je comprehens aisément le sujet de tes inquietudes, & les moyens de te satisfaire, & cela par rapport à la connoissance que j'ai des hommes, quoi qu'ils ne connoissent pas qui je suis. Je fai bien de quel pied leur mauvaise volonté les fait broncher : sois persuadé que ce n'est pas à cause de ta malice, qu'ils te haïssent ; mais bien à cause que tu ne le sais pas cacher, que tu es mal mis, que tu as un habit déchiré. Si tu étois couvert de fleurs, ils t'aimeroient. Mais laisse moi faire, je saurai si bien tourner les choses, que je te ferai autant aimer de tout le monde, que ton frere en sera haï ; le moyen en est déjà dans mon esprit : tu ne feras pas le premier ni le dernier qui éprouvera ce que je fai faire. Après ce discours, elle le prit par la main, ils allèrent ensemble chez la Fortune. Elle la salua avec les compliments ordinaires, il ne lui falut pas beaucoup d'efforts pour l'éblouir, puis qu'elle est aveugle, elle lui presenta

senta ce jeune homme pour être son guide , elle lui exagera ses bonnes qualitez & tout ensemble sa pauvreté ; elle se rendit garante de sa fidelité à son service , qui ne lui seroit pas inutile , assurant qu'il étoit un des plus adroits & des plus rusez qu'il y eût ; qu'au reste il ne lui demandoit point d'autres gages que quelque *avanture de fiefs*. Elle ne se trompoit pas , car il n'y a point de si bon revenu , qui vaille les mains d'un Ambitieux en place. Sous ce portrait la Fortune le reçut en sa maison.

Il commença d'abord à renverser toutes les regles les mieux établies , sans rien laisser à sa place : il guidoit la Fortune tout à rebours ; car quand elle vouloit aller chez un homme de vertu , il la menoit chez un scelerat , & de là chez un autre encore plus méchant. Quand il falloit qu'elle allât vite , il la retenoit : quand elle devoit marcher avec circonspection , elle voloit ; quand elle vouloit faire du bien à un Sage , il faisoit en sorte que le sot l'obte- noit : la faveur destinée pour le bra- ve , étoit accordée au poltron & au lâ- che , de maniere qu'il la faisoit se trom- per en toutes rencontres ; sur tout

dans les distributions des biens & des honneurs ; le plus judicieux devenoit le plus pauvre & le plus méprisé , mais le plus extravagant étoit le plus favorisé , & le plus élevé ; combien de faux pas ne lui a-t-il point fait faire ? Il fit tomber les plus grands hommes dans le tems qu'ils étoient le plus nécessaires , témoin le Marquis d'Aytonne : il reduisit à la mendicité ceux qui meritoient les plus grandes recompenses ; il excusoit les plus grands marautes , en disant qu'il étoient dignes du siècle de Leon dix , & de François premier ; il fit disgracier cruellement les plus grands Ministres , & les plus grands Capitaines ; il faisoit la guerre sans eux , & exposoit par ce moyent tous les Etats ; il fit tuer un Dom Martin d'Arragon , & donner le Chapeau de Cardinal à un fripon ; il riot pendant que tout le monde pleuroit de la perte des plus grands hommes . Il est vrai qu'il procura à la Monarchie d'Espagne de très-grands avantages , comme la propriété des Indes , plusieurs autres Roiaumes , & beaucoup de Victoires , mais tout cela d'une maniere que la France en devint plus riche , & plus puiss-

puissante que l'Espagne même. Il disoit pour son excuse, que c'étoit à cause que la semence des Sages étoit perdue en Espagne, & celle des fous en France, & afin de faire dissiper les plaintes qu'on avoit sujet de faire de cette conduite, il fit gagner quelques Batailles à la Republique de Venise, sur la puissance Ottomanne. Dans cette situation, qui lui faisoit trouver tout facile, il songea à exécuter son premier dessein. Il avoit observé lors que la fortune depoüilla ses deux enfans, le lieu où elle avoit mis leurs habits, parce qu'elle ne voulut les confier à personne, & avoit toujours eu un grand soin de les tenir cachez & séparez, afin de ne les pas confondre. Il apella en cette occasion la Tromperie à son secours; par son moyen & sans être découvert, il les changea de place: il mit ceux du bien dans celle du mal, & ceux du mal en la place du bien. Le lendemain la Fortune aussi peu soigneuse que peu clair-voiante, donna sans reflexion à la Vertu un habit d'épine, & au Vice un habit de fleurs: de cette maniere il devint agréable, il n'eut plus besoin de dissimulation ni

du secours de la Tromperie, il fut suivi de tout le monde, & reçû par tout sous l'aparence du bien: plusieurs néanmoins connurent par experience qu'ils s'étoient abusez; ils en avertirent leurs amis, qui ne les voulurent jamais croire. Depuis ce jour malheureux la Vertu & le Vice ont changé de face, & tout le monde en a été abusé; on s'est laissé seduire par l'apais trompeur des plaisirs, & on a reconnu trop tard qu'on s'étoit trompé, on s'en repent souvent inutilement, & on tâche quand il n'est plus tems de trouver le bon chemin.

Au contraire ceux qui sont assez heureux, pour suivre constamment le chemin de la vertu, quoi que les commencemens en soient difficiles, & semez d'épines, arrivent à la fin au véritable bonheur; ils sentent toujours en eux-mêmes une paix, & une joie secrète, fruits assurés de la bonne conscience. La beauté qui charme sous l'aparence & l'ornement des fleurs, paroît peu de chose quand on regarde les infirmités qui l'accompagnent: elle ne plait que par sa jeunesse, mais avec quelle promptitude s'évanouit-elle!

L'Am-

L'Ambitieux trouve tout son bonheur à posseder un titre de dignité; la marque dont il se pare, s'imprime jusques au plus profond de son cœur, parce qu'il se croit en considération dans le monde; mais le poids en est bien pesant. La vengeance fait un grand plaisir au Vindicatif, il se mire dans le sang de son ennemi; au contraire s'il ne peut se satisfaire, il demeure toute sa vie dans des chagrins & des peines mortelles. Le Riche qui ne peut prendre que de l'eau à son voisin, la trouve très-savoureuse; il n'est jamais content qu'il ne l'ait entièrement dépouillé du peu qui lui appartient, mais la restitution lui coûtera cher. Le Gourmand savoure avec délices les mets & les vins exquis: mais ce plaisir se convertit bien tôt dans les douleurs d'une cruelle goutte. Le Luxurieux ne perd aucun moment pour satisfaire ses desirs brutaux, mais les maux & la maigreur de son corps, ne le convainquent que trop de son erreur, & de sa folie. L'Avare amasse plutôt des épines que des richesses, puis qu'elles ne lui laissent aucun repos, & qu'il ne s'aperçoit qu'il les possède que par les coups.

piquants que son cœur en souffre. Tous ces gens-là croient chacun en leur particulier & en leurs manières avoir en partage le bon goût, ils se trompent; ils prennent l'ombre pour le corps, & la peine pour le plaisir; c'est aussi la récompense que leur fait mériter leur aveuglement, & leur opiniâtreté. Mais il en est tout autrement de ceux qui s'élèvent à la vertu. L'abstinence leur est agréable, puis qu'elle entretient la santé du corps, & la nourriture de leur ame.

Nos Voiageurs étoient déjà à la vûë de la Cour, & Andrenius regardoit attentivement la Ville de Madrid, lors que le Sage lui demanda, que vois-tu? Je voi, répondit-il, *Rhea* la mère des Nations, je voi *la Couronne des deux Mondes*, *le centre des Roiaumes*, *le joau des deux Indes*, *le nid du Phenix*, & *la Sphere du Soleil Catholique*. Pour moi, dit Critile, je voi une Babylone en confusion, un Paris en immondices, une Rome pleine d'agitations & d'intrigues, une Palerme remplie de gouffres de feu, une Constantinople couverte de broüillards, une Londres produisant des pestes, & une

une Alger menaçant d'esclavage. Quant à moi, dit le Sage, je voi Madrid comme la mere de tout ce qui est bon, en la regardant d'une maniere; & en la regardant d'une autre, elle me paroît une cruelle marâtre: comme toutes les perfections se trouvent à la Cour, les vices s'y trouvent aussi; car tous les hommes qui y abordent de toutes parts, n'y aportent jamais ce qu'il ya de plus mauvais. Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, je n'y entrerai point. Endisant ces paroles, il s'en retourna, & quitta ces deux amis qui ne purent le retenir.

Ils entrerent par la grande ruë de Tolede. Ils aperçurent d'abord une de ces Boutiques, où la Science est mise à l'encan. Critile s'en aprocha, & demanda au Libraire, s'il n'avoit point un *peloton* d'or à leur vendre. Le Libraire ne l'entendit point, car d'ordinaire ces gens-là ne savent autre chose que le titre de leurs Livres, ils n'aspirent point à être plus savans. Mais un homme qui étoit dans cette Boutique, (*homme gradué Courtisan par le nombre de ses années*) dit au Libraire; Ces Messieurs vous demandent une boussole.

sole pour naviger feurement dans le Golfe si difficile, & dangereux de la Cour. Le Libraire l'entendit encore moins, il répondit qu'il ne vendoit ni or ni argent, mais seulement des Livres, marchandise plus précieuse que l'or. Voyons, dit Critile, s'il n'y en auroit point quelqu'un qui nous pût apprendre le moyen de ne nous pas perdre dans ce labyrinthe de la Cour. Je comprens, Messieurs, leur dit le Libraire que vous êtes ici nouvellement débarquez; c'est pourquoi prenez la peine de voir ce petit Livret, il vous aidera merveilleusement à parvenir au port de la felicité. C'est ce que nous cherchons, dit Critile. Vous l'avez, repliqua le Libraire; je lui ai vu faire des prodiges, car c'est *l'Art* de rendre les personnes accomplies & capables d'une agréable conversation. Critile prit le Livre, & lut le titre qui étoit le *Gælatée Courtisan*; combien vaut-il, demanda Critile? Il n'a point de prix, répondit le Marchand, mais il en donne infiniment à ceux qui le lisent: nous ne vendons point ces sortes de livres, nous les louions seulement pour deux écus, A cette proposition le Courtisan se prit

à rire ; dont le Libraire se trouva offensé, & lui demanda la raison. Je ris, dit-il, de ce que tu dis, & du pouvoir que tu donnes à ton Livre. Je dis vrai, repliqua le Libraire, le *Galatée* n'est autre chose qu'un Art racourci pour former l'honnête-homme, c'en est le plus sûr *A. B. C.*; c'est comme un ressort doré, qui fait jouer le personnage qu'il faut faire à la Cour. Quoi que petit, il ne laisse pas d'operer de grands effets, il enseigne à avoir du mérite. C'est ce qu'il fait le moins, dit le Courtisan ; il est vrai, ajouta-t-il, qu'il pourroit valoir quelque chose, si l'on pratiquoit le contraire de ce qu'il enseigne ; ce Livre étoit bon du tems de nos pères, lors qu'on se servoit d'arbalètes, non à présent : croyez-moi, ses leçons ne servent de rien. Pour vous en déabusier, examinez la premiere ; il dit, que quand le Courtisan vous parle, il ne faut point le regarder fixement, comme si ses yeux imprimoitent toujours quelques misteres, mais qu'il le faut regarder à la poitrine : n'est-ce pas là à votre avis une belle règle pour aujourd'hui, où la langue n'est plus du tout attachée au cœur ? il au-

roit eu raison si ce que souhaitoit Mo-
mus fut arrivé, si les hommes avoient
eu une petite fenêtre à l'estomac, afin
de voir ce qui est dedans; or comme
cela n'est pas, l'on ne sauroit mieux
faire que de les regarder en face le plus
attentivement qu'il est possible: ils sa-
vent si bien se composer, que les plus
habiles s'y trompent presque toujours;
on donne rarement dans le vrai point
de leur intention, il n'y a point de re-
gles qui aprennent à y lire. Tout ce
qu'on peut faire est d'observer si l'on
change de couleur, si l'on fronce les
sourcils, & si l'on ne peut rien devi-
ner au mouvement des yeux, moyens
uniques de sonder les cœurs. Une au-
tre de ses regles ne me fait pas moins
rire toutes les fois que je la lis. Elle
veut que quand on s'est mouché, on
regarde dans le mouchoir, comme si
c'étoit des perles ou des diamans qui
fussent tombez du cerveau. Tout ce-
la, dit Critile, n'est qu'une précau-
tion qu'il ne faut pas condamner, on
ne peut en avoir trop dans les choses
qui ne se peuvent certainement con-
noître. Le Courtisan ne repliqua rien,
mais il dit seulement, l'Auteur me
par-

pardonnera , si je croi qu'il auroit mieux fait de donner des enseignemens tout contraires. En effet , il ne faut qu'examiner les hommes comme ils sont , & on connoitra en les considerant , qu'il y a des presomptueux sans merite , des Docteurs sans raison , avec tous leurs raisonnemens , si ignorsans qu'ils ne peuvent pas discerner leur main droite. On verra qu'un autre se glorifie à faux d'être prudent & habile ; qu'une femme se croit toujours belle , & que tout ce qui la fait paroître , n'est qu'affectation & artifice. Alexandre se persuada qu'il étoit fils de Jupiter , mais enfin il s'en détrampa , & connut qu'il étoit susceptible de corruption , & enfant de la bouë ; toute sa prétendue Divinité s'évanouit pour faire place aux foiblesses de l'humanité ; sa vanité s'en alla en fumée , & son corps en poussiere. Plus on cherche la gloire , & plus on est affobi ; nous ferions bien mieux de nous connoître ; car au fond qui sommes-nous ? des sacs de puanteur , des enfans quand nous sommes jeunes , des enflures & des *apostumes* quand nous sommes hommes , & des flegmes quand

nous sommes vieux; c'est à quoi l'homme de Cour ne peut jamais penser, il affecte au contraire tant de propreté, que c'est selon lui une indecence impardonnable, que de se mettre les doigts dans les oreilles, pour en ôter l'ordure. Ce seroit une horreur de la tortiller, & de l'arondir dans ses doigts pour la mieux jettter: je vous demande, Messieurs, qui est celui qui voudroit faire cela? tout le monde aime mieux laisser cette ordure dans l'oreille, que d'y toucher. Il n'en est pas de même des ongles; on se fait une bien-séance dans le milieu d'une Assemblée, de tirer son éui de sa poche, & d'y prendre délicatement les ciseaux pour se les couper devant tout le monde; je trouve qu'il n'y a pas plus de raison à défendre l'un qu'à permettre l'autre: mais je pardonnerois plus volontiers à ces personnes charitables, qui vont dans les Hôpitaux couper les ongles aux pauvres malades, d'aller faire cet office dans les maisons des riches, & empêcher qu'avec leurs griffes & leur dureté, ils ne dépouillent tant de pauvres gens qu'ils reduisent impitoyablement à ce misérable état. Mais pour

pour revenir à ce Livre, je n'approuve pas beaucoup la regle qui veut qu'en tout tems, & avec toute sorte de personnes, on soit nud tête; on n'est liberal qu'en courtoisies, & en réverences: non seulement on apprend à la Cour à ôter le chapeau, mais encore le manteau, & souvent jusques à la chemisé. C'est dans ce point de doctrine qu'on est le plus ponctuel, comme aussi dans l'art d'écornifler, où l'on excelle plus qu'en autre lieu du monde. Cependant rien n'est plus indigne d'un honnête homme, ni plus oposé à la morale; bien loin de l'ordonner, je voudrois le défendre; cette loi porte encore que quand on se promene, il ne faut jamais fouler aux pieds avec dessein les traces, ni les signes que les autres ont fraîées, & qu'il vaut mieux marcher au bord du chemin sur les talus en danger de tomber, qu'au milieu plus assuré; elle devroit bien plutôt, dit-il, conseiller au Courtisan de ne pas mépriser les Loix de Dieu, & de se contenir sage-ment dans les bornes de son état. L'on défend pareillement de parler tout seul, comme étant une marque de

folie; cependant avec qui peut-on plus feurement s'entretenir qu'avec soi-même? a-t-on un ami plus fidèle, & qui nous dise mieux la vérité? Il faut écouter sa conscience, & en prendre conseil, tous les autres trompent, elle seule est sincère. J'aprouve néanmoins une leçon de ce Livre, qui veut qu'on écoute tout en faisant le sourd, particulièrement les choses qui sont les plus importantes; que pendant que l'un dort, l'autre doit veiller: il y a des hommes, qui quoi que les affaires soient toutes digérées n'y peuvent entrer, ils ne sont jamais capables de raison; en cet état à quoi sont-ils propres? qu'espèrent-ils devenir? il faut que les paroles aient du poids & de la force, afin qu'elles profitent à ceux qui les entendent. La gravité & la prudence régissent le ton de la voix, par rapport à ceux à qui on parle, *il ne faut point de paroles de soie pour des oreilles de bure.* Cet Auteur défend aussi qu'on fasse des gestes en parlant. Pour moi je tiens le contraire: souvent par l'action on s'explique mieux que par les paroles; il faut toujours dire la vérité, & la sceller de la main; le geste aide à

l'éloge

l'élocution & à l'agrément, il prépare même à l'attention. Quand on ouvre la bouche, il ne faut point qu'elle jette feu & flamme, c'est une marque qu'elle va médire. Elle ne doit point aussi écumer, cela sent la colère. Il ne faut jamais s'emporter jusqu'à vomir du poison; ce caractère ne convient pas aux honnêtes gens: la moindre parole peut causer des effets funestes. Dieu nous garde des coups de langue, & des médisans. Il est vrai qu'il y a des gens assez ridicules, qui en gesticulant mettent la main sur l'estomac de ceux à qui ils parlent, & même si fort que quelquefois ils arrachent les boutons de leur justaucorps; ils veulent sans doute tâter si le cœur bat bien fort; & savoir s'il est un peu émeu de ce qu'ils disent. Quant à la règle sur la manière de manger, elle n'est pas plus judicieuse que les autres, elle n'est pratiquée en aucune République, non pas même en celle de Venise; elle est du temps passé, en ce qu'elle défend de se remplir trop la bouche, parce que la figure en est désagréable, aussi bien que de ceux qui l'ouvrent trop en riant; elle retranche aussi les éclats de rire; de même

même que les *rots*, estimant qu'en cela il y a plus de grossiereté que de nécessité : pour moi je ne les condamne point, c'est autant de vent qui sort, car la plupart ne sont insuportables que pour en avoir trop, & l'on peut dire que plus les hommes sont pleins, plus ils sont vides ; plutôt à Dieu qu'ils puissent tout d'un coup évacuer tout le vent qu'il y a dans leurs têtes ! & je croi qu'on ne dit, Dieu vous assiste, à ceux qui éternuent, que pour leur faire un compliment sur ce qu'il les décharge de leur vent. L'on connoit par la puanteur de l'haleine combien l'air se corrompt, quand il n'est pas dans son lieu. Un conseil me paroît de bon sens dans ce *Galatée* ; il me confirme dans le proverbe qui dit, qu'il n'y a point de si méchant Livre, où il n'y ait quelque chose de bon : il donne à son Courtisan pour precepte capital, qu'il faut toujours employer toute son industrie, pour ne pas manquer des biens de la fortune, moyens uniques de vivre commodément & avec éclat : que c'est sur ce fondement, que l'on doit éléver la statuë du parfait Courtisan, ayant pour ornement la galanterie, la discré-

discretion, les belles manieres, en un mot toutes les bonnes qualitez d'un habile homme; car il est certain que s'il est pauvre, il n'aura jamais la réputation d'un homme entendu, de galant, d'honnête, ni de bon goût; voilà tout ce qui me plait davantage dans le Galatée.

Au reste, lui dit le Libraire, si ce Livre vous paroît si peu utile, que ne donnez-vous vous-même de meilleures instructions, plus solides, & plus profitables? vous ne donnez simplement qu'en écorce le portrait de vos grands hommes. Il est vrai, répondit-il, parce que je n'ai pas trouvé des sujets dignes d'une plus grande explication; autrement j'aurois commis la même faute que le Cordonnier, qui donna à un Nain des souliers, qui n'étoient faits que pour un Geant: mais puis que présentement je puis m'ouvrir hardiment sur tout ce que je pense, & tout ce qui est de la Cour devant ces Messieurs qui me paroissent avoir du mérite, je ne craindrai point de dire que le meilleur de vos Livres, pour ceux qui arrivent à la Cour, est la célèbre Odyssée d'Homere; il a dépeint la Cour sous la figure

figure d'un Golphe dangereux ; sous le nom de Scilla , sous les Syrenes à visages de femmes , & à queues de poisson , sous l'Enchanteresse Circé dans son isle , & sous le superbe Cyclope dans sa caverne. Tout cela n'est autre chose que la Cour , Scilla pour les tromperies , & Caribde pour les mensonges ; les femmes suivies de tant d'hommes assujettis par leurs airs composez & dissolus , ne sont au fond que de véritables Syrenes ; il ne suffit pas au judicieux Ulysse de s'être bouché les oreilles , il falut encore qu'il s'attachât au mât du vaisseau , c'est à-dire , à la vertu & à la raison ; parce moi en il évita ces enchaitemens , il fut toujours gouverner le vent , & il arriva à bon port ; au lieu que la plupart des autres , qui avant que d'avoir donné dans cet écueil étoient des hommes , sont devenus des bêtes. Que ne peut-on point dire du grand nombre de ces Cyclopes aussi ignorans qu'arrogans ; ils n'ont tout au plus qu'un œil , qui ne les fait regarder que vers leurs sensualitez , & leur presomption. C'est donc Messieurs avec ce Livre bien compris & bien mis en pratique , que vous

vous pouvez échaper de ces lieux , & des monstres qui y sont continuellement en embuscade. Andrenius & Critile suivirent exactement ce conseil , & vinrent à la Cour. Ils n'y trouvèrent ni parens , ni amis , ni même aucunes personnes qui les voulussent reconnoître , parce qu'ils avoient l'air pauvre : enfin , ils n'y purent découvrir Felisinde. Se voiant rebutez , Critile prit quelques pierres d'Orient qu'il avoit sauvées de ses naufrages , particulierement un très-beau diamant , & une très-riche émeraude , pour voir si avec cela il ne se feroit point des amis. Il les fit paroître , & aussi-tôt ces piergeries firent des miracles ; chacun s'empressoit d'être de leurs amis , & de se dire leurs parens , jusques aux personnes de la premiere qualité d'Espagne , les plus polis , & les plus recommandables : enfin , le bruit que firent ces bijoux remplit tout Madrid , & leur attira une multitude de gens , qui se battoient pour être les premiers dans leurs bonnes graces. Mais ce qu'il y eut de plus singulier , fut ce qui arriva à Andrenius , dans la grande ruë vers le Palais. Un petit Page fort propre avec de bel-

belles livrées, le vint aborder avec un visage ouvert ; il lui presenta un billet aussi concis, que petit de forme, il étoit signé vôtre très humble servante & cousine. La personne qui l'avoit écrit, le congratuloit sur son arrivée à la Cour, & elle lui reprochoit le peu d'empressement qu'il avoit pour la voir, le priant de ne pas differer davantage à lui procurer ce plaisir, & ajoutant que son Page avoit ordre de ne le point quitter, jusques à ce qu'il l'eût conduit chez elle. Andrenius fut fort étonué de cette avanture, surtout quand il entendit parler de cousine, lui qui ne croioit avoir eu ni pere, ni mere ; c'est ce qui reveilla sa curiosité : il s'informa du Page où étoit la maison de sa Maitresse, & y alla.

CHAPITRE XII.

Les charmes de Falsirene.

SAlomon fut le plus sage de tous les hommes, ce fut aussi l'homme, que les femmes ont le plus trompé. Comme c'est celui qui les a le plus aimées, c'est

c'est aussi celui qui en a le plus dit de mal. D'où l'on peut conclure qu'une femme est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme : elle enivre plus que le vin, elle domine plus que les Rois : elle est la mortelle ennemie de la vérité. Il a dit que la méchanceté d'un homme valoit mieux que la bonté d'une femme ; il faut en convenir, puis qu'il est certain qu'un homme nous est moins pernicieux en nous haïssant, qu'une femme en nous aimant ; elle n'est pas un seul ennemi, mais tous les ennemis ensemble ; elle sert de place d'Armes à tous ceux qui nous attaquent ; elle est de chair pour détruire l'homme par la chair ; les femmes sont la plus belle partie du monde, & les hommes leur cedent le premier rang, pour mieux s'affujettir à leur caprice. Le Démon qui cherche toujours à nous tromper s'est caché pour cela sous la figure des femmes. Leur amitié est un piege, & leurs caresses des trahisons ; c'est sans doute pour cette raison, que les maux les plus redoutables ont des noms féminins, comme les Furies, les Parques, les Syrenes, les Harpies, & que tous ces mon-

stre

stres nous sont representez sous la figure d'une femme.

Diverses passions attaquent les hommes par rapport à leurs differens âges, les unes dans la jeunesse, & les autres dans la vieillesse; mais la femme les attaque en tout tems. Jamais l'homme n'est en seureté de ce côté-là. Soit qu'il soit jeune, soit qu'il soit homme, soit qu'il soit vieux, soit qu'il soit sage, soit qu'il soit vaillant, soit qu'il soit saint, il est toujours exposé aux traits & aux coups de cet ennemi commun, ennemi si domestique, que même les puissances qui dependent de l'ame le servent & lui obeissent. Les yeux facilitent l'entrée à sa beauté, les oreilles se laissent charmer à sa douceur, les mains cherchent à l'attirer, la bouche en prononce le nom avec plaisir, & la langue ne se lasse point de l'appeler: les pieds sont infatigables pour la chercher, & le cœur pour soupirer pour elle; si elle est belle on la cherche, si elle est laide, elle même va chercher, & si le Ciel n'avoit prévenu les suites de la beauté, en la plaçant d'ordinaire avec l'ignorance, ou l'imprudence, il n'y auroit pas un homme exempt de ses chaî-

chaines. L'experience qu'en avoit Critile, lui donna assez de force pour l'en garantir, mais il n'eut pas assez de credit, pour en preserver le simple Andrenius.

Il partit comme un aveugle pour chercher la lumiere dans les flâmes, sans consulter son ami; il craignoit son humeur severe; ainsi tout seul, & guidé d'un jeune Page habile à porter l'amorce du feu de l'amour, il traversa plusieurs ruës. Son guide lui disoit en chemin; ma Maitresse la belle Falsirene demeure eloignée du grand Monde, & du commerce turbulent de la Cour: sa modestie ne s'accommode pas des airs qu'il y faut avoir, elle aime mieux jouir de ceux de ses jardins, & de la campagne.

Ils arriverent à une maison qui n'avoit pas grande aparence: cela ne plût gueres d'abord à Andrenius; mais dès qu'il y fut entré, il crut être dans le Palais de l'Aurore. Il entra dans une cour spacieuse, bornée par un bâtiment merveilleux, dont les colonnes avoient la figure de Nymphes: elles soutenoient sur leurs délicates épaules alternativement avec des Seraphins,

un bâtiment qui auroit semblé un Ciel, s'il n'avoit point été sans étoiles. Une agréable fontaine étoit au milieu de la cour, où les eaux se joüoient avec les feux, & representoient un Cupidon entouré des Graces qui lui presentoient des agraffes & des chaînes, pendant qu'il étoit occupé à tirer ses fléches; & autour du bassin étoient representez des esclaves, qui sembloient s'efforcer de rompre leurs fers, & prendre la fuite; on voioit à leur mine qu'ils détestoient leur servitude. Il y avoit au bout de la cour un parterre de verdure, d'où sortoient des plantes plus belles qu'utiles; elles ne donnoient que des fleurs, & point de fruits; on jugeoit à les voir qu'elles avoient beaucoup d'odeur, & plusieurs personnes s'occupoient à les sentir. On entendoit un ramage continual d'oiseaux qui n'étoit interrompu que par le souffle des Zephirs. Ce parterre, ou plutôt ce jardin, avoit une propriété extraordinaire, il suspendoit à tous ceux qui y entroient tout autre soin que celui du plaisir. Andrenius fut introduit dans l'endroit le plus agréable, où le Printemps regne sans cesse, & où il change en

en jasmins le fil des quenoüilles , à mesure que Venus en tire le lin ; c'est en un mot une seconde Ile de Chypre , qui n'est jamais sans amour : là Falsirene parut & vint recevoir Andrenius. Elle le prit par la main , & elle le conduisit dans son apartement , mêlant les reproches aux caresses , & repetant plusieurs fois ces paroles : ha ! mon cher Cousin , le bien aimé de mon cœur , que vous me faites de plaisir ! Sa passion paroifsoit sur ses lèvres , & animoit toutes ses paroles , ce furent autant de chaînes pour captiver son nouveau parent. Comment s'est-il pû faire , disoit-elle , qu'un homme que je souhaite de voir il y a si long-tems ait pû trouver ma maison , qui est si éloignée , & si retirée ? Elle est toute à vous , mon aimable Cousin , avec tout ce qui y est , & moi aussi. Le bon sang ne se dément jamais ; c'est aussi par ce seul endroit , que vous devez vous y plaire : oui , en vous voiant j'ai tant de joie , que j'ai de la peine à croire que ce soit vous ; il me semble que c'est un songe : je voi dans vôtre visage le portrait au naturel de ma pauvre mère qui étoit si belle , vous lui ressemblez

parfaiteme^tnt; non; je ne me faurois
lasser de vous regarder. Mais d'o^u
vient, lui demanda-t-elle, que vous
ne répondez point aux tendresses que
mon cœur sent pour vous, & que je
vous témoigne? Je vous en demande
pardon, Madame, lui répondit An-
drenius, je suis novice dans le métier
de Courtisan, & encore plus étonné de
me voir nommer par le nom de Cousin,
moi qui crois n'avoir jamais eu de pa-
rens; j'ai crû jusqu'à présent que j'étois
sans Pere & sans Mere, & que j'étois
engendré du néant. Pensez y bien,
Madame, sans doute vous me prenez
pour un autre plus heureux que moi.
Non, Andrenius, lui dit-elle; je ne
me trompe pas, je vous connois fort
bien, je sais qui vous êtes, & que vous
naquitez dans une Ile au milieu des
Mers; je sais encore que votre mere
étoit ma tante & ma protectrice: ha!
qu'elle avoit de merite & de beauté!
c'est pour cela qu'elle étoit si peu for-
tunée; elle est digne d'être mise au
rang des Danaé, des Helene, des Lu-
crece, & des Europe, elle portoit le
beau nom de Felisinde. A ces paro-
les, Andrenius se trouva extraordina-
rement

rement émû, aprenant qu'il étoit fils de la chere Epouse de Critile. Falsirene soutint hardiment la chose, disant que Felisinde s'étoit secretement mariée avec Critile, qui étoit demeuré prisonnier à Goa, en sorte qu'à son départ des Indes pour l'Espagne, elle ne put faire autre chose que de porter son mari en son cœur, & vous cher gage de leur mutuelle tendresse, dans ses entrailles. Les douleurs de l'accouchement la surprirent dans l'Ile où la flotte s'arrêta : en quoi elle eut bien des graces à rendre au Ciel, puis qu'elle ne confia point son honneur à l'indiscrétion de ses Femmes de chambre, ennemis mortelles du secret ; elle n'eût recours qu'à son courage, & en cet état elle vous mit au monde, & vous sorties de son ventre encore plus blanc que lui. Là emmaillotté dans une peau de martre, dont elle se couvroit la tête pendant la nuit, & couché dans un berceau fait avec des herbes, elle vous recommanda au Ciel pitoiable, qui en effet ne fut point sourd à ses prières, puis qu'il vous donna une bête feroce pour votre nourrice ; avanture qui n'est pas nouvelle, & qui ne sera pas

aussi la dernière : cette triste mère, ajouta-t-elle, me l'a raconté plusieurs fois, avec les larmes & les sanglots que sa tendresse & son amitié lui arrachent à ce triste souvenir ; mais aujourd'hui tout se change en joie en vous voyant : souffrez donc, mon cher Cousin, que mes caresses me compensent de tout ce que les pleurs m'ont coûté.

Andrenius ne pouvoit revenir de l'étonnement où il étoit d'entendre l'histoire, ou plutôt la fable de sa naissance ; il en repassoit dans son esprit les circonstances ; il y trouvoit du rapport avec ce que Critile lui avoit autrefois raconté de sa vie. Sur cette vraisemblance, il crut que Felicinde étoit sa mère : tous ses malheurs lui devinrent sensibles ; il fondit en larmes. Mais laissons-là, dit Falsirene, les tristesses passées, les plaintes n'y servent de rien ; montons là haut, vous verrez mon pauvre, & tout ensemble mon heureux réduit : vous avouerez qu'on y trouve de quoi se consoler de tout. Ils montèrent gaiement par des degrés de porphire ; degrés funestes, d'où l'on descend tristement à quatre pieds :

pieds : elle lui fit voir quantité de chambres ornées de peintures, & lambrissées en forme de Ciel avec des étoiles ; il sembloit que ce fût un ouvrage pour tous les tems, mais en effet il n'étoit bon que pour le passé. Tout y paroissoit riche, & la Dame en savoit fort bien exagerer le prix & la beauté. Tout cela, dit-elle, est plus à vous qu'à moi. Cependant on servit une collation superbe. Falsirene lui reprotoit sans cesse, n'aiez point de scrupule de demeurer ici pour toujours, j'ai de quoi suffisamment fournir à la dépense, n'aiez d'autre soin, que de choisir ce que vous aimez le plus, mettez vous cependant à votre aise, prenez un habillement plus commode, & plus propre que le vôtre : voilà des gens qui ne sont là, que pour vous fournir tout ce qui vous plaira, je ne veux point que vous sortiez pour l'aller chercher ailleurs, ni que vous vous mettiez en peine du paiement, n'en faites point de façon, laissez-vous déshabiller. Je ne le puis présentement, dit Andrenius, car vous saurez que je ne suis pas seul, il faut, s'il vous plait, que vos faveurs soient doubles, puis que j'ai

un ami, que je ne puis quitter, je ne puis me dispenser de donner cette bonne nouvelle à mon pere Critile. Que dites vous ? vôtre pere ! dit Falsirene toute étonnée. Je l'apelle ainsi, reprit Andrenius, depuis que vous m'avez apres l'histoire de ma vie, puis que c'est le même, qui est l'Epoux de Felisinde ma mere: il faut donc qu'il soit mon véritable pere, qui demeura prisonnier à Goa. Seroit-il possible, s'écria-t-elle, qu'il fût ici ? allez donc promptement le chercher & l'amenez avec vous; faites aussi aporter toutes vos hardes: au reste souvenez-vous, ajouta-t-elle, que je ne mangerai pas un seul morceau, ni n'aurai un moment de repos, que je ne vous voie tous deux en ma maison. Andrenius partit aussi tôt suivи du Page qui l'avoit conduit d'abord; il trouva Critile qui étoit déjà fort en peine de lui; il se jeta à ses pieds, ensuite il l'embrassa tendrement, & lui baisa mille fois les mains, en répétant plusieurs fois, ô mon cher Pere ! mon Seigneur & mon tout, qu'il y a long-tems que le cœur me le disoit ! Quelle nouvelle m'aprenez-vous, dit Critile ? Cela n'est pas nouveau, lui répondit

An.

Andrenius, puis que je vous ai toujours regardé & réveré comme mon pere ; il est donc vrai que je suis doublement vôtre fils par nature & par éducation, puis que Felisinde vôtre femme est ma mere ; une Cousine que je viens de quitter m'a tout dit : elle est fille d'une des sœurs de ma mere. Comment cela se peut-il, demanda Critile, que vous aiez une si proche Cousine en cette Ville ? cette qualité m'est suspecte. Non, Seigneur ; c'est une personne de grande probité, vous le reconnoîtrez quand vous la verrez : venez seulement avec moi en sa maison, vous en serez content. Critile demeura quelque tems rêveur, également agité de crainte & de curiosité ; mais comme on croit aisément ce qu'on souhaite, il se laissa vaincre; ainsi ils allèrent ensemble chercher cette parente.

Sa maison parut encore plus belle cette seconde fois à Andrenius, que la premiere. Falsirene vint au devant de Critile, témoignant une extrême joie de le posséder chez elle, elle lui offrit sa maison, & lui fit de grands reproches du peu de soin qu'il avoit eu de s'informer d'elle, & de la venir voir.

je ne doute pas, ajouta-t-elle, que mon cousin que voilà, ne vous ait fait rapport de la proximité qui est entre nous, & que je suis niéce de la belle Felicinde vôtre Epouse & ma protectrice; son absence m'est bien sensible, je la pleure tous les jours. Comment, dit Critile, est-elle morte? Non, Seigneur, elle n'est qu'absente; il est vrai que son Père & sa Mère sont morts de chagrin de n'avoir pu lui donner un mari à leur fantaisie, parmi plus de cent partis qui la recherchoient; elle est demeurée sous la tutelle de ce grand Prince, qui remplit aujourd'hui si dignement l'emploi d'Ambassadeur du Roi en Allemagne; elle y est passée avec la Princesse sa femme en qualité de parente, & comme une personne pour qui ils avoient beaucoup de considération; je sai qu'elle y est fort contente, & nous esperons que Dieu la ramènera heureusement. Pour moi je suis restée ici avec ma mère sa sœur, qui est morte depuis; sa mort a été sans doute causée par l'éloignement de sa chère sœur; nos parens ont eu soin de moi, ils m'ont inspiré des sentimens de vertu, & donné pour modéle toute ma famille. Cette mai-
son

son fait une partie de mon bien, elle sera toute à vous, & je vous souhaiterai pour en jouir long-tems les années de Nestor. Il faut présentement que vous voiez mes apartemens & mes meubles : elle leur montra de fort belles peintures, mais sur tout des ouvrages de sa main, où sa vie étoit artistement représentée ; ils ne pouvoient se lasser de les regarder, & de les admirer.

Elle leur fit voir ensuite des habits magnifiques, & des piergeries, funestes fruits de ses intrigues, & de celles des femmes de sa profession. Elle leur fit aporter jusques aux titres de ses rentes, & de ses revenus, dont elle dit qu'elle vouloit leur faire la donation. Ils l'en remercièrent, la priant de les garder, ce qu'elle sembla ne faire que par complaisance. Cependant Critile laissoit échapper beaucoup de soupirs au souvenir de Felisinde. Quelque jour après, touché du désir de la revoir, il dit qu'il vouloit partir pour l'Allemagne. Andrenius plus épris des beautez de sa Cousine, que de la passion de voir sa Mere, l'obligea de remettre ce voyage, jusqu'à ce qu'ils en eussent

sent une occasion favorable. Elle se presenta peu de jours après, par le mariage de l'Infante d'Espagne avec l'Empereur. Andrenius n'eut plus d'excuses; mais pendant qu'on disposoit toutes choses pour le départ, Falsirene conseilla à Critile de ne point partir qu'il n'eût vû les deux merveilles du monde, l'Escorial & Aranjuez, ouvrages dignes de la magnifique & triomphante Maison d'Autriche. Andrenius étoit si préoccupé de sa passion pour Falsirene, qu'il ne pouvoit la quitter un moment. Il témoigna peu de curiosité pour ces deux maillons, & il fit si bien qu'il persuada à Critile de les aller voir sans lui. Critile partit donc seul, il trouva l'Eglise de l'Escorial digne de Salomon le Catholique, il n'en fut pas moins charmé que les Hebreux l'étoient du Temple de Jérusalem: ce fut là uniquement où il comprit l'étendue de la Puissance Roiale, l'effort de la pieté, & les beautez de l'Architecture qui surpassent dans cet édifice, tout ce que les Anciens & les Modernes ont inventé. En un mot, il reconnut que c'étoit le chef d'œuvre de l'Art, où la grandeur, la richesse,

& la magnificence ont été employées d'une maniere à donner du mépris pour tous les autres ouvrages.

De là il passa à Aranjuez, séjour permanent du Printemps, patrie des fleurs, leur magasin de leur suavité pour tous les mois de l'année, & centre des délices de tous les sens. Aiant admiré ces deux merveilles, il retourna à Madrid fort content de son voyage. Il voulut retourner à la maison de Falsirene, mais il la trouva fermée; il frappa de toute sa force: les voisins lui crièrent de ne pas tant prendre de peine, & de n'attendre pas davantage, que personne ne demeuroit là, puis que c'étoit un Cimetière. Cela allarma Critile, quoi, dit-il, une Dame n'occupe pas ce logis? assurément je l'y ai laissée depuis peu de jours. Cela peut être, dit un homme en riant, mais nous n'en savons rien, il n'y a pas même apparence que personne y ait logé. Il y a long-tems, dit un autre, qu'on n'y a vu demeurer qu'une femme débauchée, une corruptrice de la jeunesse, une Harpie, en un mot la plus méchante femme du siècle. Critile ne le pouvoit croire, il alla s'en informer à d'autres; il leur demanda sérieusement

ment si ce n'étoit pas là où Falsirene demeuroit? On lui dit qu'il étoit vrai, que depuis quelques semaines on avoit vu loger en cette maison une Circéen enchantement, & une Syrene en mélodie. Elle a causé tant de desordres, dit-on, & tant d'horreurs, qu'on peut dire que c'est une Sorciere, d'autant plus dangereuse qu'elle change les hommes en toute sorte de bêtes, excepté qu'aucun ne devient âne d'or. Au contraire tous perissent de pauvreté. On en voit à milliers en cette Cour de toutes espèces, métamorphosez de la sorte. Ce qui est de vrai, ajoute-t-on, c'est que depuis peu, on y a veu entrer beaucoup d'hommes: on n'en a veu sortir aucun qui en eut seulement l'aparence; & comme c'est une Syrene qui aime la pêche, elle fait parfaitement leur prendre à tous jusqu'au dernier sol, leurs bijoux, leurs habits, en un mot la liberté & l'honneur. Mais afin de n'être pas découverte, elle change tous les jours, non de conduite, mais de quartier, d'un bout de la Ville elle passe à l'autre, ainsi on ne la sauroit jamais trouver. Elle a dans les Auberges des correspondans.

dances, qui l'avertissent quand quelque riche étranger est nouvellement débarqué, de quel païs il est, de quelle famille, de son nom, & enfin de ses avantures. Par cet artifice elle se dit Cousine de l'un, Niéce de l'autre, & se donne tel nom qu'elle croit lui mieux convenir. Tantôt elle s'appelle Cecile, tantôt Serene, tantôt Inez, tantôt Therese, tantôt Thomase, & elle quitte ces noms, si-tôt qu'elle commence à être connue. Tout cela ne contentoit pas Critile; il vouloit entrer dans la maison, il en demanda la clef: je l'ai, répondit un voisin, & je vais vous l'ouvrir, ce qu'il fit tout aussi-tôt. Critile y étant entré, s'écria, Messieurs, nous nous trompons: ce n'est pas ici la maison, ou bien j'étois aveugle, car celle que j'ai veuë étoit un Palais; mais je vois bien, ajouta-t-il, que vous avez raison, & que nous sommes pris pour dupes. Sans doute, lui dit-on, qu'elle vous a excroqué. Je l'avouë, répondit-il, elle m'a pris tout mon argent, & beaucoup de pierres précieuses, avec de fort belles perles d'Orient. Mais ce que je regrette le plus, c'est la perte d'un de mes amis. Cet ami,

dirent-ils, ne sera pas perdu pour elle, mais seulement pour lui, il est bête à l'heure qu'il est, elle le fera voir comme tel à toute la Cour. O! s'écria Critile en soupirant, où pourrai-je rejoindre mon cher Andrenius? en quel endroit peut-il être? Il le chercha par toute la maison; les voisins en rioient: enfin il les quitta, & retourna à son ancienne Auberge; de là il fit mille tours par la Ville, pour s'informer de Falsirene, & de son nouvel amant, sans que personne lui en pût rien apprendre; il en eut un mortel chagrin: enfin il résolut d'aller consulter Artemie. Il sortit de Madrid pauvre, & de plus trompé.

Il n'eut pas fait beaucoup de chemin, qu'il rencontra un homme bien différent de ceux qu'il venoit de quitter; c'étoit un prodige, en ce qu'il avoit six sens de nature, un plus que les autres: cette nouveauté lui parut extraordinaire; il avoit bien vu des hommes qui en avoient moins de cinq, mais jamais aucun qui en eût davantage. Comme par exemple, il y en a qui n'ont point d'yeux pour voir les choses les plus claires, & qui ne les regardent jamais que

que de travers ; cependant ils croient tout savoir ; il y en a aussi d'autres qui n'entendent pas une seule parole , toute leur attention est dans l'air , dans le bruit , dans la flaterie , dans la vanité , & dans le mensonge. Il s'en trouve beaucoup qui ne sentent rien de ce qui se passe chez eux , quoi que tout le monde en soit infecté ; ce sont néanmoins les premiers à se plaindre de la mauvaise odeur : ils ne sont pas sensibles à celle de la bonne réputation ; s'ils ont un nez ce n'est que pour sentir agréablement la noire fumée du faux honneur , & non la suave odeur de la vertu. Il y a pareillement des hommes , & en grand nombre , qui n'ont pas le moindre goût : ils l'ont gâté pour tout ce qui est bon , sans jamais s'attacher aux choses solides ; gens toujours dégouttez de ce qu'on leur présente de meilleur , on les trouve toujours ou fâcheux , ou fâchez. Il y en a d'autres d'un goût d'enfans , ils choisissent le pire , ils sont infatuez de leur opinion , & ne se rendent jamais à celle d'autrui. Critile ajouta qu'il avoit vû des hommes , si on doit les nommer ainsi , qui n'avoient point du tout le sens

sens du toucher, non pas même dans les mains, où d'ordinaire il est le plus vif, ce qui étoit cause qu'ils agissoient sans distinction, & sans sentiment dans les occasions les plus importantes, qu'ils ne touchoient jamais au but, ni ne profitoient d'aucune expérience. Tous ces caractères étoient bien differens de l'homme qu'il rencontra, puis que non - seulement il avoit ses cinq sens bien vifs, mais un sixième encore plus vif que tous les autres, & qui leur donnoit même de nouvelles forces, soit pour le discours, soit pour le discernement, soit pour les entreprises les plus difficiles, soit pour les expediens & les resolutions, soit pour trouver les remédes à point nommé, ou pour donner vigueur à toutes les puissances du corps & de l'esprit, tant pour prévoir l'avenir, que pour en éviter les suites fâcheuses: en sorte que par son moyen, chose rare, il avoit une intelligence de tout sans être frapé d'aucun objet; il connoissoit, il pénétrroit ce qu'il ne voioit pas. Ce sixième sens étoit comme un composé des cinq autres, mais qui ne dépendoit point des organes pour agir. Critile, ravi de trouver un homme

homme si extraordinaire, lui dit, comment, Monsieur, est-il possible, que nous aions pû tous deux nous rencontrer? pour moi, ajouta-t'il, j'ai tout sujet de m'en savoir bon gré, il me sembloit jusqu'ici que toutes choses ne m'arrivoient que pour mon malheur, mais c'est aujourd'hui mon seul jour heureux. Il lui raconta ensuite ses funestes avantures, mais sur tout ce qui lui étoit arrivé à la Cour. Je suis persuadé de ces malheurs, répondit Egenie, car il se nommoit ainsi; mon dessein étoit d'aller tout droit à la grande Foire du Monde, qui se tient *aux confins de la jeunesse à l'entrée de l'age viril, port fameux de la vie;* mais je ne laisserai pas par l'inclination que je me sens à te rendre service, de passer à la Cour avec toi, & je te promets d'employer mes six sens pour trouver ton ami, soit qu'il soit encore homme, ou qu'il soit tout-à-fait devenu bête. Ils prirent donc ensemble le chemin du lieu où se tient la Cour. La première chose qu'ils firent, fut d'aller dans les Cours du Palais, & de là dans les places où se débattaient les nouvelles, ou pour mieux dire les mensonges. Ils y rencontrèrent de

de grandes bêtes de charge attachées les unes aux autres, & qui en suivoient une qui avoit coupé la file de celles qui alloient devant: elles s'étoient toutes fort chargées d'or & d'argent, elles sembloient gemir sous le poids de cette charge: quoi qu'elles eussent des caparaçons brodez d'or & de soie, leurs têtes étoient garnies de plumes, dont elles sembloient se glorifier, elles faisoient grand bruit de leurs poitrails remplis de sonnettes. Peut-être, dit Critile, ce que nous cherchons est là. Non, répondit Egenie, ceux-là sont d'une autre espece que celui que tu cherches; quoi qu'ils paroissent fort brillans, il est certain que si on leur ôtoit leurs riches harnois, on verroit que dessous ils sont tout ulcerez de leurs débauches, défaut qu'ils cachent sous ces ornemens éclatans. Mais attens, dit Critile, notre homme pourroit bien être parmi ces autres qui vont trainant ces charrettes mal graissées. Encore moins, répondit Egenie, parce que ceux-là ont les yeux sous la plante des pieds. Il me semble, reprit Critile, que j'ai ouï un perroquet qui nous a apellez, si c'étoit lui! Détrompe-toi; lui.

lui dit Egenie; c'est quelque flateur qui ne dit jamais ce qu'il pense, ou l'un de ces politiques qui ont un œil à la bouche, & l'autre au cœur: quelque hableur qui dit comme de lui même, ce qu'il a entendu dire à d'autres. C'est un de ceux qui affectent d'être des hommes, mais qui n'en ont que la mine; ils ne sont habillez de verd, que pour signifier l'esperance qu'ils ont d'être bien-tôt récompensez de leurs mensonges, & de leurs flateries qui leur tiennent lieu de merite. Ce ne sera pas non plus l'une de ces mines composées, qui cachent leurs ongles, & qui ne montrent que leur barbe: le nombre de ces gens-là est grand, dit Egenie, ce sont ceux qui ne pensent qu'à s'élever & à s'enrichir, & contre les artifices desquels il n'y a aucunes richesses assez bien gardées pour éviter leurs pillages; ce sont les gens de Palais & de Finances. Et le vieux chien, dit Critile, qui va toujours aboiant, ne pourroit-il point être celui que nous cherchons? Non, dit Egenie, c'est un méchant voisin du nombre de ceux qui pour troubler les autres, ne se contentent pas de leur faire du bruit, mais qui

qui n'ifiant rien à faire se familiarisent avec leurs valets ; qu'on voit au sortir du lit , assiéger toutes les aveniues pour savoir ce qui se passe , en un mot gens oisifs , médisans , mal intentionnez , sans naissance & sans mérite , & de plus hypocrites & fourbes . Notre homme , dit Critile , ne seroit-il point parmi les Lions & les Tigres ? J'en doute , dit Egenie , parce que ce sont des gens cruels qui sont métamorphoséz en ces animaux . Il sera donc , continua Critile , avec les Cignes des étangs du jardin . Non , dit Egenie , ils représentent les Conseillers & les Sécretaires , mieux ils chantent plutôt ils finissent . Je vois là une bête immonde qui se veautre à souhait dans la fange d'un puant bourbier , qui lui semble plus odoriferant que les plus belles fleurs . Si ce pouvoit être un homme , dit Egenie , ce seroit peut-être celui que nous cherchons ; car il y en a de si grossiers & de si lascifs , qu'ils se noient dans les ordures de leurs sales voluptez , pendant que tout le monde en a horreur ; cela s'appelle faire de son ordure son Paradis . Laissez-moi pourtant voir de loin qui il est . Non ,

ce.

ce n'est pas lui, c'est un riche vilain, de qui la mort donnera bien-tôt le bon soir à ses héritiers, & le bon jour aux vers.

Quoi, dit Critile, est-il possible que nous ne le puissions trouver parmi tant de bêtes? n'est-il point devenu cheval pour traîner le carrosse de son infame Maitresse, ou pour porter sa litiére, fardeau sale & pesant? quoi, se peut-il faire que ces Courtisannes défigurent ainsi les hommes? qu'elles étouffent la Nature & la raison, qu'elles fassent que les enfans renoncent à leurs peres, & que les peres perdent le jugement? que non contentes de les dépouiller des ornemens du corps, elles leur arrachent encore ceux de l'esprit? Mais dites-moi, mon cher Egenie, quand nous serions assez heureux pour trouver mon ami devenu bête, pourriez-vous le faire redevenir homme. Ne songeons, dit Egenie, qu'à le retrouver, le reste ne sera pas difficile: il y en a beaucoup qui sont parfaitement revenus à eux: il est vrai que le nombre est plus grand de ceux qui sont toujours demeurez bêtes. Apulée devenu Ane, se guerit par le moyen

moien des roses qu'il mangea, figure des épines & de la retraite. C'est véritablement le reméde le plus convenable, aussi bien que de considerer les plaisirs dans toutes leurs circonstances, d'en rapeller les idées en présence de la raison, on en sera sans doute aisément dégagé. Dans ces réflexions l'esprit reprend sa force, & la passion qui faisoit auparavant le plaisir du cœur, en cause après le dégoût.

Les compagnons d'Ulisse étoient devenus la proie des Syrenes; ils connurent dans la suite le danger où ils étoient; ils eurent recours aux racines ameres de l'arbre de la vertu, & aux feüilles de celui de Minerve; ce sont là ces plantes qu'un fameux Duc d'Orleans se vantoit de cultiver, & qu'il préféroit à toutes celles de ses jardins: enfin, les secours de la Morale suffiront pour faire que ton ami revienne bien-tôt à soi, & reprenne la qualité d'un véritable homme.

Ils avoient cherché inutilement partout, lors qu'Egenie dit à Critile, fais-tu ce que j'ai pensé? il faut que nous allions dans la maison où il s'est perdu, nous le trouverons sans doute dans le

fu-

fumier: ils y furent, & fouillerent par tout; mais Critile disoit toujours: c'est du tems perdu; il n'y a coin ni endroit que je n'aie visité. Attens, repliqua Egenie; laisse - moi appliquer mon sixième sens, seul reméde contre les charmes du sexe: voilà ce gros monceau d'ordures d'où il sort une fumée épaisse, il y a là du feu. Ils jettèrent tout le fumier qui bouchoit la porte d'une Cave horrible, ils l'ouvrirent avec peine, & aperçurent dedans, à la lueur d'un feu souterain, plusieurs corps sans ame, étendus contre terre. Il y en avoit de jeunes fort bien faits, des gens de Lettres, & des savans, des vieillards riches, qui avoient seulement les yeux ouverts, d'autres qui les avoient bandez avec des linges rudes. En quelques - uns, il n'y avoit presque plus d'autre marque de vie que des soupirs, ils étoient si nuds qu'on ne leur avoit pas laissé de quoi les ensevelir. Enfin vers le milieu ils trouverent Andrenius, mais si changé que Critile avoit de la peine à le reconnoître; il se jeta sur lui, & l'embrassa en pleurant: il lui prit la main sans y trouver ni poulx ni chaleur. Cependant Egenie recon-

nuc

nut que la lumiere qui éclairoit ce lieu, ne venoit pas du feu, mais d'une main qui sortoit de la muraille ; elle étoit entourée d'un bracelet de perles, & dans les doigs étoient des diamans qui brillaient comme autant de flambeaux, & cette lumiere produisoit un feu qui embrasoit jusqu'aux entrailles. Quelle main est-ce là, demanda Critile ? Ce ne peut être que la main d'un bourreau, répondit Egenie, puis qu'elle étouffe, & qu'elle tué : il la toucha, & aussitôt ils se sentirent tous deux émus. Enfin Egenie voulut essayer s'il ne pourroit point lui ôter son feu. Voilà, dit-il, un feu de goudron, que le vent des amoureux soupirs, & l'eau des larmes augmentent : n'importe, j'en connois le reméde : en effet, il jeta de la poussière & de la terre dessus, & ainsi il éteignit ce feu, & dès qu'il fut éteint, tous ces cadavres se ranimerent. Les plus honteux furent les vieillards ; ils se disoient les uns aux autres : peste soit de ce maudit feu, il ne pardonne ni au verd, ni au sec. Les savans le detestoient en disant : quand Paris voulut en conter & insulter à Pallas, il étoit jeune & ignorant ; mais cela n'est pas

par

pardonnable aux habiles, sans qu'ils
 soient tombez en démence. Andrenius qui étoit parmi les favoris de Ve-
 nus, blessé, & le cœur traversé de
 part en part, apercevant Critile, alla
 à lui. Hé bien, lui dit Critile, que
 t'en semble? Rien autre chose, répon-
 dit-il, que de m'être vû amusé & trom-
 pé par une méchante femme qui m'a ra-
 vi mon bien, ma conscience, & mon
 honneur. Tu as voulu, dit Critile,
 t'en rendre savant par ton experience,
 mais à présent que cette belle Nymph^e
 t'a tout pris, attens qu'elle te secoure.
 A ces discours tous ces gens commen-
 cerent à la maudire : l'un la nommoit
 la Scylla d'Yvoire, l'autre la Carybde
 d'Emeraude, l'autre la Peste Dorée,
 un autre le Venin de Nectar. Où il y a
 des jons, disoit l'un, il y a toujours de
 l'eau, où il y a de la fumée, toujours du
 feu, & où il y a des femmes, toujours
 des Démons. Quel male est plus grand
 que d'avoir une femme, dit un Vieil-
 lard? c'est d'en avoir deux. Cela est vrai,
 dit Critile, tout leur esprit ne tend
 qu'au mal. Tout beau, dit Andrenius,
 ne vous emportez pas tant. J'avoue
 qu'avec tout le mal qu'elles m'ont fait,

je ne les saurois haïr, ni même les oublier. Car de tout ce que j'ai vû dans le Monde, Or, Argent, Perles, Pierres precieuses, Palais, Edifices, Jardins, Fleurs, Oiseaux, Astres, Lune, & même Soleil, rien ne m'a tant donné de plaisir, que la Femme. Puis que cela est, dit Egenie, sortons d'ici, tu ferois des folies sans fin, car pour moi je ne suis pas de ton sentiment, & je connoist trop les femmes pour les trouver agréables, mais parlons d'autres choses. Ils sortirent donc tous à la lumiere de la raison & de l'experience, & tous prirent le chemin du Temple de leur propre correction, pour rendre grâces au généreux & au noble détrompeur. Ils attachèrent aux murailles en forme de trophée les dépouilles de leur naufrage, & les chaines de leur captivité.

CHAPITRE XIII.

La Foire de tout le Monde.

Les Anciens racontent, que quand Dieu créa l'homme, il renferma tous

tous les maux dans une profonde caverne, éloignée de tout commerce. Quelques-uns prétendent que c'étoit dans une des Iles Fortunées, & que c'est de là que par antiphrase elles ont pris leur nom. Quoi qu'il en soit, les crimes & les peines y entrerent, les visces & les châtimens, la guerre, la faim, la peste, l'infamie, la tristesse, enfin les douleurs & la mort même. Dieu ferma la caverne avec des portes de diamant, & des cadenas d'acier; il en donna la clef au franc arbitre de l'homme, afin qu'il fût maître de tant de maux; l'avertissant que si lui-même ne les laissoit sortir, il seroit éternellement en seureté de ce côté-là. Le même Créateur laissa en liberté tous les biens, les vertus, & les récompenses, les felicitez, les contentemens, la paix, la bonté, la santé, la richesse, & la vie même. Alors l'homme vivoit parfaitement heureux; mais son bonheur dura peu, parce que sa femme emportée par sa curieuse legereté, ne put avoir un moment de repos qu'elle ne scût ce qui étoit dans cette fatale caverne. Elle prit un jour, jour bien malheureux pour elle, & pour tout le

monde. Son mari étant de bonne humeur, & s'étant rendu maîtresse de son cœur, elle n'eut pas de peine à l'être de la clef de la caverne. Elle tira les verrouils, & ouvrit la porte. Aussi-tôt tous les maux se répandirent dans toute l'étendue de la terre. L'Orgueil, comme le Capitaine des vices, prit le devant, & rencontrant dans l'Espagne première terre de l'Europe, un génie tout-à-fait à son gré, elle y demeura, & s'y établit avec tous ses sujets: comme l'amour propre, le mépris des autres, l'envie de commander à tous, & ne dépendre de personne, trancher du Don Diegue, & se faire descendre du sang des Gots; vouloir briller par tout, se louer le premier, parler beaucoup, fort haut, & ne dire rien; affecter en toutes choses beaucoup de gravité & de faste, en un mot l'emporter sur tous les autres en présomption, vice commun aux Espagnols, depuis le dernier du peuple, jusqu'aux Princes & aux Rois. La Convitise qui ne perd aucun moment pour profiter, trouvant la France encore novice & sans passion, s'empara de toutes ses Provinces, depuis la Gascogne jusqu'à la Picardie, distri-
buant

buant dans tous les endroits son humble famille ; comme le regret de dépenser , la basseſſe d'ame , l'attachement à peu de chose , d'être esclave des autres Nations , s'occuper aux plus bas emplois , se loüer à la journée pour un vil intérêt , faire toute sorte de marchandise & de commerce pénible ; aller tout nuds & déchausſez , portant leurs fouliers ſous le bras , de peur de les uſer , fe donner à tout prix ; enfin , ne trouver rien d'infame , quand c'eſt pour de l'argent. Mais on dit que la Fortune compatissant aux miséres de ce Royaume devenu la proye de la convoitife , voulut en'quelque façon relever l'honneur de ce Peuple , & qu'elle y forma une Noblesſe ſi emportée dans une conduite contraire , qu'on peut dire que cette Nation a les deux extrémitez , l'avarice & la profuſion. La Tromperie s'empara de toute l'Italie , jettant de profondes racines dans le cœur de ſes Habitans ; ils projettent la fourbe à Naples , & l'exécutent à Gennes : la Tromperie , enfin , fe trouva là en ſureté avec tous ſes parens , le Mensonge , la Filouterie , les Pieges , les inventions , les veuës , les détours , & autres ſemblables

moiens qu'ils appellent politique , & ouvrage d'une bonne tête. La Colére prit un autre chemin, elle passa en Afrique , & dans les Iles adjacentes, se plaisant fort avec les Arabes , & les autres Monstres qui l'habitent. La Gourmandise avec sa sœur l'Ivrognerie se saisirent de toute l'Allemagne , tant haute que basse, consumant le jour & la nuit, leurs biens & leurs consciences en festins , & à la table , car si on dit qu'il y a des Allemands , qui ne se sont enyvrez qu'une seule fois, c'est qu'elle a duré sans discontinuation toute leur vie. C'est pourquoi dans la Guerre ils dévorent les Provinces pour remplir leurs Camps de provisions , & que l'Empe-reur Charles-Quint , apelloit les Allemands le ventre de ses Armées. L'Incon-stance prit port en Angleterre , la Sim-plicité en Pologne, l'Infidélité en Gre-ce , la Barbarie en Turquie , l'Artifi-ce en Moscovie , la Brutalité en Suede, l'Injustice en Tartarie , les Délices en Perse , la Poltronnerie dans la Chine, la Temerité au Japon. La Paresse ne manqua pas à son ordinaire de sortir la dernière , mais trouvant tout occupé, elle fut constrainte de passer dans l'Ame-rique ,

rique, & de demeurer avec les Indiens. Pour la Luxure trouvant qu'un seul Empire étoit trop borné pour elle, elle se répandit d'un bout à l'autre du Monde : d'autant plus facilement, que les autres vices s'accommodeent parfaitement bien d'elle ; ils se fraternisent si naturellement ensemble, qu'ils au-roient de la peine à s'en passer. Mais comme la femme fut le premier objet que les vices rencontrèrent, elle en reçut aussi la premiere, & la plus forte im-pression, en sorte que depuis ce tems-là, elle a toujours été susceptible de malice depuis les pieds jusqu'à la tête.

C'est ce que racontoit Egenie à ses deux Camarades, après les avoir fait sortir de Madrid par la porte de la lumiere. De là il les conduisit à la grande Foire du Monde, publiée dans ce fameux Etat, qui sépare les douces prairies de la jeunesse, d'avec les âpres montagnes de l'âge viril, & où de toutes parts accourent une prodigieuse af-fluence de Peuples, les uns pour acher-ter, les autres pour vendre, & la plû-part seulement pour regarder, & ces derniers sont les plus sages. Il y en avoit déjà beaucoup d'arrivez, quand

nos trois voyageurs y entrerent. Ils aperçurent à un bout deux *Courtiers* d'oreilles, c'est - à - dire des Philosophes, l'un d'une secte, & l'autre d'une autre, qui vinrent les aborder. Le premier nommé Socrate leur dit: Vous êtes venus à cette Foire pour y faire sans doute quelque bonne emprise? il y a de quoi vous contenter: vous y trouverez suffisamment les moyens de devenir raisonnables. Mais aussi-tôt son Antagoniste appellé Simonides l'interrompit, & dit: Il y a deux sortes de situations dans le monde, l'une de l'honneur, & l'autre du profit; j'ai toujours trouvé la première pleine de vent & de fumée, & l'autre au contraire est pleine d'or & d'argent, qui sert d'agréable récompense pour toutes choses. Voiez lequel des deux partis vous voulez prendre. Sur cela ils demeurèrent pensifs & incertains, ils ne savaient à quelle main ils devoient tourner, ils furent partagés en opinions comme ils l'étoient en passions. Dans ce moment un autre homme les aborda, ayant de l'or dans ses mains, dont il les froita. Andrenius se fâcha en disant, que prétend cet homme-là? Je suis, répondit-il,

le

le changeur public des personnes, & celui qui les met à prix. Tu es donc, lui dit Andrenius, la pierre de touche. C'est cela même, répondit-il, en montrant de l'or. Qui a jamais vû pareille chose, reprit Andrenius ? autrefois c'étoit l'or qu'on touchoit : on l'examinoit avec la pierre de touche. Il est vrai, répondit le changeur, mais la meilleure pierre de touche pour connoître les hommes est l'or. Même ceux aux mains desquels il se prend & s'attache, ne sont point de véritables hommes, mais des phantômes d'hommes. C'est ainsi que le Juge de qui nous trouvons les mains propres à retenir l'or, est condamné & destitué de sa Charge, on lui donne celle de Changeur. Le Prelat qui épargne, par avarice, les cent cinquante mille livres qu'il a de rente, quelque bon Orateur qu'il soit, jamais n'est réputé bouche d'or, mais seulement bourse d'or. L'Officier de guerre avec ses broderies & ses plumes, signe qu'il plume ses Soldats, & qui scelle en rouge ses Lettres de Noblesse du plus pur sang des pauvres qu'il tyrannise, ne doit point être réputé Gentilhomme. La femme qui affecte

de se parer lors que son mari mene une vie obscure , sera condamnée à la même obscurité. Pour toi , dit-il , en parlant à Andrenius , aux mains de qui cet or a laissé quelques traces , crois que tu ne merites pas la qualité de vertueux ; il faut que tu suives le chemin du plaisir ; mais celui-là , en montrant Critile , en qui rien n'en est resté à la main , est un véritable homme. Cet ami , reprit Critile , étoit autrefois homme comme moi : il reprendra bien-tôt son premier état ; pour cet effet , il est à propos qu'il me suive.

Ils commencerent à se promener , & à s'entretenir le long des Boutiques de la Foire , ils lûrent une inscription qui contenoit ces paroles : Ici se vend tout le meilleur & le pire : ils y entrent , & trouverent qu'on y vendoit des Langues bonnes pour se taire , & pour parler , mais encore meilleures pour se mordre ; il y avoit là un homme qui leur faisoit signe quand elles devoient se taire. Que vend celui-ci , demanda Andrenius ? En même tems le Marchand ferma la bouche. Il faut sans doute , dit Egenie , que cet homme vende le silence ; c'est , ajouta-t-il ,

une

une marchandise bien rare : & encore plus importante , reprit Critile ; au reste je croiois qu'il n'y en eût plus dans le monde ; cette Marchandise doit venir de Venise ; car on n'y dit son secret à personne. Et qui est-ce qui s'en sert , demanda Andrenius ? il n'y a que les Anacoretes , & certains Moines qui s'en font un merite , & qui croient seuls en connoître la valeur & l'avantage. Pour moi , dit Critile , je croi que ceux qui s'en servent le plus , sont les méchans , & non les bons. Les fripons se taisent , les adulteres se cachent , les assassins cherchent les ténèbres , les voleurs entrent avec des foulards de feutre , & ainsi de tous les autres malfaiteurs. Cependant , reprit Egenie , le monde est aujourd'hui si changé , que ce que vous dites n'est pas tout-à-fait vrai ; ceux qui sont le plus obligez de se taire , parlent aujourd'hui le plus , & vous en verrez , qui fondent leur Chevalerie sur leur poltronnerie , & qui rendent leur lâcheté effrontée. Le Spadassin vante sa bravoure , & son adresse , parce qu'il ose insulter aux plus honnêtes gens , lorsqu'il fait bien qu'ils seront plus sa-

ges que lui. Leur sagesse le rend insolent, & il croit avoir fait une belle action, quand il a été chez eux leur dire des injures. La femme qui se relâche de ses obligations, perd à la fin toute sorte de honte : elle affecte de faire connoître ce qui la rend méprisable : ainsi on peut dire que les méchans sont les gens du plus grand bruit. Qu'est-ce donc, Messieurs, qui achetera du silence ? est-ce celui qui ne parle qu'aux rochers ? est-ce celui qui fait, & qui n'dit rien ? celui qui ne s'applique qu'à ses affaires ? est-ce Harpocrates en qui personne ne trouvoit rien à dire ? S'achons-en le prix, dit Critile ; j'en voudrois bien acheter ma provision, peut-être n'en trouverons-nous point ailleurs ; mais comment se peut-il qu'on mette en vente ce qu'on doit taire, & qui ne peut valoir dès qu'on en parle ? comment en faire le marché ? Fort bien, dit le Marchand, car le silence se paie par le silence. De là ils passerent à une autre Boutique, dont l'enseigne avoit pour titre : Ici on vend la quintessence de la santé. Ce doit être une bonne marchandise, dit Critile ; il voulut savoir ce que c'étoit, & on

lui

lui dit que c'étoit de la salive d'ennemi : c'est plutôt, dit-il, de la quintessence de venin; j'aimerois mieux qu'un Crapaut m'eut vomi son venin au visage, qu'un Scorpion m'eut piqué, & qu'une Vipére m'eut mordu.

Quoi de la salive d'ennemi ! je n'ai jamais ouï parler d'une telle drogue; encore s'il disoit, salive d'un ami fidèle & véritable, je n'en serois pas étonné. Vous n'y entendez rien, dit Egenie, ce sont les flatteries des amis qui nous font le plus de mal : la passion & l'amitié qu'ils ont pour nous, leur fait approuver tout ce que nous faisons, jusques à louer nos plus grandes fautes, & se rendre eux-mêmes complices de nos désordres. Croyez-moi, l'homme sage tire plus de profit de la salive amerre d'un ennemi bien passée par l'alambic; c'est par ce moyen qu'il peut recouvrer son honneur, & rétablir sa réputation; la crainte qu'on a que nos envieux ne se réjouissent, & ne tirent avantage de nos défauts, nous sert de frein, & nous retient dans les bornes de la raison.

Alors ceux de la Boutique voisine les appellerent avec empressement, en leur

criant que toute leur marchandise s'en-levoit, & qu'ils se hâtassent s'ils en vouloient avoir, que c'étoit la Marchandise la plus à la mode; ils en demanderent le prix. A present, dit le Marchand, on la donne; mais bien-tôt on n'en pourra plus trouver, & on n'en aura point, quelque prix qu'on en offre: profitez de l'occasion pour avoir une chose si nécessaire. Le Marchand crioit, venez vite acheter, car plus vous tarderez, plus vous perdez. C'est ici, continuoit-il, que l'on donne gratis, ce qui vaut beaucoup. Comment s'appelle cette Marchandise? *l'amendement*; c'est, dit Critile, une excellente chose: combien le vendez-vous? Les ignorans l'achetent à leurs dépens, & les sages aux dépens des autres. Mais ajouta-t-il, en quel lieu vend-on l'experience, qui vaut aussi beaucoup? On leur répondit, fort loin d'ici, dans le Magazin des Années. Et l'amitié, demanda Andrenius? Elle ne s'achete point, Monsieur, quoi que plusieurs la vendent; mais les amis achetez, ne sont pas des amis: ils valent peu.

On avoit mis en Lettres d'or, dans une

une autre Boutique , Ici tout se vend & sans prix. Entrons-y , dit Critile; mais ils virent le vendeur si pauvre , qu'il étoit tout nud , & sa maison deserte. Comment l'entendez-vous , dit-il au Marchand ? quel rapport y a-t-il de ce- ci à votre enseigne ? Beaucoup , répondit-il. Que vendez-vous donc ? Mr. ce qu'il y a dans le Monde de plus précieux. Expliquez-vous. Cela est juste , dit le Marchand ; je dis que si vous voulez avoir du mépris pour toutes les choses du Monde , vous en serez les Maitres : vous ne pouvez y réussir autrement ; car si vous les estimatez beaucoup , non-seulement vous n'en serez point les maîtres : mais vous en dépendrez , elles vous assujettiront.

Il y avoit près de-là un Marchand , qui croyoit : Celui qui donne s'enrichit par la chose donnée ; elle lui vaut beaucoup , & ceux qui la reçoivent la paient suffisamment. Tous convinrent que ce ne pouvoit être que la courtoisie. Un autre croyoit : Ici on vend ce qui appartient en propre à l'acheteur , & non à aucun autre. Cela veut dire beaucoup , dit Andrenius. Il est vrai , dit le Marchand , c'est la diligence ; elle

ne vaut beaucoup que par elle-même, c'est elle qui donne le prix aux faveurs, & tel qui en veut faire, n'en fait point quand il les fait trop attendre.

De-là ils allèrent à une Boutique, d'où les Marchands voulurent les faire retirer, car plus ils s'en aprochoient, plus on s'efforçoit de les éloigner, ce qui obliga Andrenius de leur dire: si vous êtes Marchands, recevez-nous, si vous ne l'êtes pas, dites le nous; mais on n'a jamais vu, ajouta-t-il, que ceux qui veulent vendre chassent & rebutent ainsi les acheteurs: il faut du moins laisser voir sa marchandise. Non, crièrent-ils derechef, éloignez-vous, & achetez de loin. Mais il faut savoir auparavant ce que vous vendez, si c'est ou tromperie, ou poison. Non, répondirent-ils, ce n'est ni l'un ni l'autre: c'est au contraire une chose qui étoit ci-devant la plus recherchée par toute sorte de gens, en un mot c'est l'estime même qui se perd, pour peu qu'elle se communique; la familiarité la gâte, & la fréquente conversation l'avilit. Il en est, dit Critile, comme de la vénération & du respect, qui ne subsiste que de loin; nul Prophète

phete en son païs : si les étoiles pouvoient demeurer parmi nous , elles perdroient dans deux jours une partie de leur beauté. C'est pour cette raison , que les morts sont estimez des vivans , & que les vivans ne le seront que de ceux qui viendront après eux.

Il me semble voir là bas , dit Egenie , une riche Boutique de Joüailliers : allons-y ; nous examinerons quelques pierres précieuses. Ils y entrerent , & y trouverent le sage Duc de Villahermosa , qui demandoit au Lapidaire à voir quelques-unes de ses plus belles pierre-ries. Le Joüaillier lui dit , qu'il les montreroit très - volontiers , qu'il en avoit de grand prix. Ils s'attendoient tous à voir quelque Rubi balai d'O-rient , quelque beau Diamant de ren-contre , ou quelque brillante Emerau-de ; mais ils furent bien étonnez de voir qu'il ne tira qu'un morceau de gets fort noir , en disant : Très-excellent Sei-gneur , voilà la pierre la plus digne d'é-stime qu'il y ait. Quoi celle-là , dit ce Duc ! Oui , Seigneur , c'est en elle que la Nature a mis son dernier effort ; que le Soleil , les Aïtres , & les Elemens se sont unis pour y verser la plus fine , &

& la plus excellente de leurs influences. Ils furent fort étonnez d'entendre de pareilles exagerations, ils penserent traiter le Marchand d'impertinent & de fou; mais ils se tûrent à cause de la présence de ce Seigneur, qui leur dit: Messieurs, qu'est-ce donc que ceci? n'est-ce pas un morceau de gets? que prétend ce Lapidaire? il nous prend sans doute pour des Indiens. Non, Monseigneur, je vous demande pardon, mais je vous assure que voilà une pierre plus précieuse que l'or, plus avantageuse que le rubi, plus brillante que l'escarboeule, puisque par son moyen on reconnoit, & on voit les perles, en un mot, c'est la pierre des pierres. Alors le Duc perdant patience, dit au Marchand, pouvez-vous nier que cela ne soit un morceau de gets? Il est vrai, Monseigneur, j'en conviens. A quoi bon tant de verbiages, repliqua le Duc? de quel usage peut être cette pierre? quelles vertus lui a-t-on trouvées jusqu'à présent? car pour moi je pense qu'elle n'est bonne ni à réjouir la vûë, comme le brillant des pierres précieuses, ni à la santé, comme l'émeraude; elle ne conforte point com-

comme le Diamant , elle ne purifie point comme le Saphir ; elle n'est pas propre contre le venin, comme la Pierre de Bezoar ; elle ne facilite point les accouchemens , comme celle de l'Aigle ; enfin , elle ne soulage aucun mal : à quoi peut-elle donc être propre ? à faire des jeux d'enfans ? Non , Seigneur , elle l'est pour les hommes , même pour les plus entendus , puisque c'est la Pierre Philosophale , qui enseigne la plus solide sagesse , & les plus feurs moyens de vivre heureux. Comment cela , demanda le Duc ? En se moquant de tout le monde , dit le Marchand , ne se donnant aucun souci de tout ce qui y est , beuvant & mangeant quand on en a besoin. Cela s'appelle vivre comme un Roi , & avoir trouvé ce qu'on n'espérait point. Donnez la moi donc , dit le Duc , car je veux vivre ainsi.

C'est ici , s'écrioit un autre , qu'on vend l'unique remede à tous les maux. Il y accourut tant de monde , qu'on ne pouvoit y trouver place. L'impatient Andrenius voulut avoir des premiers de cette Marchandise. Vous en aurez , dit le Marchand ; vous con-

nois-

noissez parfaitement ce qui vous est propre, aiez un peu de patience. Andrenius attendit, mais voyant qu'on ne lui donnoit rien, il retourna & pressa le Marchand de lui donner ce qu'il demandoit. Le Marchand lui répondit qu'il lui en avoit donné. Comment donné, reprit Andrenius? Oui, Monsieur, donné. Pour certain, dit un autre, je l'ai vû de mes yeux. Andrenius le nia, & se mit en colére. Il est vrai, dit le Marchand, que je vous en ai donné, vous n'avez pas voulu la prendre, cependant attendez encore un peu. Un moment après il voulut le renvoier, disant qu'il avoit ce qu'il demandoit, & qu'il falloit qu'il fit place à d'autres. Que voulez-vous dire, répondit Andrenius? vous vous moquez de nous avec vos discours; donnez nous seulement ce que nous demandons, & nous nous en irons. Monsieur, lui dit le Marchand, allez en paix, & en la garde de Dieu, car je vous l'ai donné, même par deux différentes fois. A moi? Oui à vous. Vous ne m'avez dit autre chose que de prendre patience. O qu'il est admirable! dit le Marchand, en faisant un éclat de rire; c'est cela

cela même, mon cher Monsieur; c'est la Patience qui est ma précieuse marchandise, & que je donne à qui en veut; c'est le plus feur reméde à tous les maux, & qui ne l'a pas depuis le Roi jusqu'au Berger est malheureux: Je n'ai valu qu'autant que j'ai eu de patience, disoit un Sage.

Ce qui se vend ici, disoit un autre, ne fauroit se paier avec tout l'or ni tout l'argent du monde; après cela, qui est ce qui n'en achetera pas? Comment s'appelle votre marchandise, lui dit-on? La Liberté; on demeure d'accord que c'est un des grands biens qu'il y ait, de ne point dépendre de la volonté d'autrui, & souvent d'un sot, ou d'un stupide: mais quel que soit le maître qu'on serve, il n'y a point de plus grand tourment que la dépendance.

Un homme de la Foire entra dans une Boutique, & demanda au Marchand s'il ne vendoit point d'oreilles: tous se prirent à rire de cette demande, excepté Egenie, qui dit: c'est la principale chose qu'il faudroit acheter, & la marchandise la plus importante: comme nous avons marchandé des Langues qui ne parlent point,ache-

achetons ici des oreilles pour ne pas entendre, & quelques épaules de Portefait ou de Meünier : on trouvera à les trafiquer ; la science d'un homme consiste à faire valoir ce qu'il a, l'on ne regarde pas les choses, par ce qu'elles sont, mais par ce qu'elles paroissent ; la plus grande partie des hommes ne voient ni n'entendent que par des yeux, & des oreilles empruntées, ils ne se reglent que selon l'humeur ; le goût & le jugement d'autrui ; ils ont eu de tout tems beaucoup d'attention à imiter les plus fameux hommes du monde, tels qu'ont été Alexandre, les deux Césars, Jule & Auguste, & entre les modernes, l'invincible Don Juan d'Autriche. De là nos voyageurs passerent devant une Boutique de Droguiste, où il n'y avoit point d'inscription ; ils demanderent aux uns & aux autres ce qu'on y vendoit, & personne ne le vouloit dire, ce qui augmentoit l'envie qu'ils en avoient : tout ce qu'ils apprirent de certain, fut que les Marchands qui y vendoient étoient les plus sages, & les plus entendus de la Foire. Il y a ici beaucoup de mistere, dit Criti-
le :

le: il s'approcha d'un des Marchands, & lui demanda tout bas à l'oreille, quelle Marchandise il vendoit? il répondit, c'est une Marchandise qui ne se vend point, & qui coûte beaucoup: qu'est-ce donc enfin? c'est une liqueur inestimable, qui rend les hommes immortels, & qui dans le grand nombre d'hommes qu'il y a eu, & qu'il y aura, n'en rend qu'une petite partie illustres & toujours vivans, pendant que tous les autres demeurent ensevelis dans un perpetuel oubli. C'est assurément, s'écrierent ils tous, une très-précieuse chose: c'est disoit le Marchand. Ce que François premier Roi de France, aussi bien que Mathias Corvin, & plusieurs autres ont tant estimé. Dites-nous, Monsieur, ne voudriez-vous point nous en donner une seule goutte? je le veux bien, dit-il, à condition que vous m'en rendrez autant en échange. Mais où en prendrions-nous pour vous la rendre? dans votre propre sueur causée par vos travaux & vos veilles: c'est là ce qui donne l'immortalité. Critile demanda de cette liqueur; on lui en donna plein une petite fiole:

Il la regarda avec grande attention. Il croioit que ce fut quelque confection provenue des Eroiles, ou quelque quintessence de la lumiere du Soleil, ou quelque morceau du Ciel passé par l'Alambic; mais après tout il connut que ce n'étoit qu'un peu d'ancre mêlée avec de l'huile. Il la voulut jettter, mais Egenie lui dit de n'en rien faire; il lui fit comprendre que l'huile des veilles des Studieux, & l'ancre de ceux qui savent bien écrire, jointes avec la sueur des Heros, ou pour mieux dire le sang qu'ils tirent des plaies des ennemis, forment la renommée & l'immortalité. C'est de cette maniere qu'Homere l'a donnée à Achille, Virgile à Auguste; que César se l'est donnée à lui-même, Horace à Mecenas, Jove au grand Capitaine, Pierre Mathieu à Henri IV. Roi de France. Mais pourquoi tous ceux qui s'en mêlent ne donnent-ils pas ce même avantage? Parce, dit Egenie, que tous n'ont pas le même bonheur, ni les mêmes connoissances.

C'étoit ainsi que Thalés de Milet venoit des Livres, où il n'y avoit aucunes paroles; il disoit pour sa raison que les

les actions sont les mâles, & les paroles les femelles. Horace qu'on ne peut accuser d'ignorance, vouloit que la sagesse rendit seule les hommes immortels. Pittaque, Sage de Grece, vouloit que toutes les bonnes actions conduisissent à l'immortalité, quand elles étoient soutenuës de la moderation en toutes choses. C'est pourquoi il avoit pour devise, *ne quid nimis*, rien de trop.

Ils virent ensuite une grande inscription devant une Boutique, que beaucoup de gens lisoient; elle étoit telle: Ici se vend un bien, qui coûte quelquefois bien cher. Peu de gens y entroient. Ne craignez pas, dit le Marchand à Egenie, c'est une marchandise à la vérité peu estimée, mais les Sages ne la négligent pas, quoi qu'ils en soient souvent mauvais Marchands; c'est la confiance; ils ne laissent pas d'en faire un bon négoce, quand l'occasion s'en présente. Ah, disoit un autre, il n'y a présentement point de confiance, non pas même avec son ami, parce qu'il peut demain devenir ennemi; je suis seur que peu d'habitans de Valence entreront dans cette

Tome I.

O

Bou-

Boutique, non plus que dans celle où l'on met le secret à prix.

Enfin il y avoit une Boutique commune où tout le monde accouroit, pour savoir le prix de toutes choses, & la maniere de le donner juste, mais l'invention en étoit rare; il falloit tout mettre par morceaux, & le jettter dans un puits, l'y brûler, & enfin le perdre entierement. Appellez-vous cela, dit Andrenius, mettre à prix? Oui, lui répondit-on; il faut que toutes ces choses-là se perdent, avant que d'en pouvoir connoître la valeur: on ne juge du prix des meilleures choses, que quand on ne les a plus.

Aiant parcouru toutes les Boutiques qui étoient du côté droit, ils passerent de l'autre côté à la priere d'Andrenius, & malgré Critile, quoi que très-souvent les Sages y doivent entrer, quand ce ne seroit que pour empêcher les sots de s'y perdre. Ils y trouvèrent aussi plusieurs Boutiques, mais fort différentes, & toutes envieuses de celles qui étoient à la main droite. Voici l'Ecriveau qui étoit à la premiere de ces Boutiques; L'on vend ici celui qui achete. Voilà, dit Critile, une des

pre-

premieres sotises; cependant Andre-nius alloit y entrer: mais Critile le retint, en lui disant: où vas-tu? tu ne songes pas que tu te ferois vendre; ils regarderent donc de loin, & virent comme les uns se vendoient aux autres, jusqu'aux meilleurs amis. Dans une autre Boutique il y avoit: Ici l'on vend ce qu'on donne; les uns disoient que c'étoient les graces, & les autres que c'étoient les présens qu'on fait aujourd'hui. Sans doute, dit Andre-nius, c'est cela, car ici on ne donne que fort tard, ce qui est proprement comme qui ne donneroit point, encore ce ne sera qu'après l'avoir demandé. C'est-là vendre bien cher, repliqua Critile, quand il en coute la honte & la repugnance de demander, & de s'exposer à être refusé; mais Egenie prouva que ce ne pouvoit être que les présens, qui se font dans le monde corrompu. O quelle méchante marchandise! disoient-ils: avec tout cela on ne cessoit point d'y entrer à l'envi de ceux qui en sortoient, & tous disoient: ô maudit argent! pourquoi, quand on n'en a point, est-on tant tourmenté des desirs d'en avoir, & a-t-on tant

de tristesse quand on le perd ? Cependant ils furent avertis, qu'il y avoit tout proche une Boutique pleine de fioles, & de cofres vuides, que néanmoins le monde y étoit en foule : cette foule y attira aussi-tôt Andrenius, qui demanda, que vend-on là ? pourquoi ne le voit-on point ? Ce n'est que du vent, lui répondit-on, de l'air, & encore quelque chose de moins : & qui est-ce qui en achete, ajouta-t-il, qui est-ce qui peut employer là son argent ? Comment ? lui repliqua-t-on, cette grande boëte est pleine de flaterie que l'on paie comme bonne marchandise ; ce vase est rempli de paroles sucrées, dont on fait un cas particulier ; dans ce tonneau sont les faveurs qui se paient fort cherement ; dans cette armoire sont les menteries, dont on a un debit merveilleux, & qui sont bien plus estimées que les véritez, sur tout celles qui peuvent se garder trois jours en tems de guerre. Il y a telle occasion, reprit Critile, où l'on achete de l'air, & qu'on paie en même monnoie. Vous vous en etonnez, lui dirent les Marchands, il n'y a pourtant pas sujet, puisque tout ce qu'il y a dans le

mon

monde n'est que du vent, jusqu'à l'homme même : pour l'éprouver, vous n'avez qu'à lui ôter ce qu'il a de vent, & vous verrez ce qui en restera ; vous devriez être bien plus surpris, si vous voiez que je vends ce qui est encore moins que l'air, & qu'on paie fort bien. Effectivement ils virent un jeune blondin qui donnoit des bijoux de prix, des regals, & de riches habits à une femme aussi laide qu'un Démon. Ils demanderent ce que ce galant pouvoit trouver en elle capable de lui plaire ; ils répondirent que c'étoit son bon petit air. De maniere, dit Critile, qu'un rien est capable d'embraser le cœur d'un homme. Ils en trouverent un autre qui comptoit force ducats, afin qu'on tuât son ennemi : ils lui demanderent ; Monsieur, que vous a-t-il fait ? Il répondit ; il ne me plait pas, il a dit une parole dont je me tiens offensé, seulement par l'air dont il l'a dite. Quoi, lui repliquèrent-ils, un rien vous coûte si cher à tous deux ? Un grand Prince dépensoit tout son bien en baladins, & en boufons ; il disoit qu'il prenoit beaucoup de plaisir à voir leur bonne grâce

à representer leurs farces. Ainsi on peut juger que le point d'honneur doit être cher, par rapport aux prix & aux conséquences qu'on donne à l'air, à la grace, & au moins que rien.

Mais ce qui les étonna, fut de voir une femme qui courroit dans la place comme une Furie sortie de l'enfer: elle déchiroit le visage à tous ceux qui aprochoient de sa Boutique; cependant elle crioit de toute sa force. Qui veut acheter des chagrins, des *casse-têtes*, ce qui ôte le sommeil, ce qui empêche la digestion, ce qui fait les méchans dînez, & les soupez encore pires? Une foule infinie de gens y entroient; mais ce qui étoit de fâcheux, c'est qu'on en faisoit vanité; cependant ils y demeuroient à leur malheur: pour ceux qui en pouvoient échapper, ils sortoient tous pleins de sang, & plus criblez de coups qu'un Marquis de Borre, & pour les voir d'autres y entroient continuellement. Critile étoit tout étonné de voir une telle cruauté; mais Egenie lui dit, sais-tu combien il y a de maux, qui ne sont attentifs qu'à surprendre les hommes sous l'aparence de quelque apas trompeur?

peur ? la Convoitise leur presente de l'or, la Luxure des voluptez, la Superbe des honneurs, la Gourmandise de bons morceaux, la Paresse le repos; il n'y a que la Colere qui ne flate point, & qui ne montre que des griffes, & des coups, ou la mort meme. Et avec tout cela, on ne voit que fols & malheureux s'empresser de l'acheter à quelque prix que ce soit.

L'on publioit à une Boutique plus haut: C'est ici que se vendent les plus forts liens: beaucoup de gens y courroient; mais quelques uns demandoient de quelle nature ils étoient, s'ils étoient de mariage, ou de fer. On leur répondit, que cela importoit peu, puisque les uns & les autres n'operoient que le même effet, à l'avoir une captivité éternelle: on demanda aussi le prix qu'on en vouloit. On les donne pour rien, & encore pour moins. Comment pour moins ? il n'est pas possible. Pardonnez moi, dit le Marchand; puis qu'on donne encore de l'argent à ceux qui veulent épouser une femme. Il faut donc que ce soit une marchandise bien suspecte, reprit Cri-
tile, je ne m'en chargerai pas, & moins

encore quand on ne les connoit point, & qu'on ne les a janiais vûës. Cependant il vint un homme plus hardi; il demanda qu'on lui donnât la plus belle: vous l'aurez, lui dit on, mais elle vous coûtera de grandes douleurs de tête: vous ne la trouverez aimable qu'un jour, & tout le reste du tems elle ne paroitra aimable qu'aux autres. Ce discours en rendit un autre plus sage, il voulut avoir la plus laide: Très-volontiers, lui dit-on; mais vous la paierez par un continual dégoût. Ils préférerent un jeune homme de ne pas manquer l'occasion d'avoir une Epouse; il répondit, il n'est pas encore tems, & quand je serai plus vieux, je dirai qu'il sera trop tard. Il y en eut un qui se piquoit de bel esprit, il en demanda une qui en eût beaucoup, & du plus délicat; on lui en chercha une qui n'avoit que la peau & les os, mais qui rai-sonnoit sur toutes matieres. Donnez-m'en une, dit un autre homme prudent, qui soit toujours d'une humeur égale, car s'il est vrai que la femme fasse la moitié de son mari, ou qu'ils ne soient tous deux qu'une même chose, jusqu'à ce que Dieu les ait separez, pour

pourquoi y avoir tant de difference en leurs manieres, & tant de contestations entre eux? ce qui fait que l'homme mal marié n'est plus qu'un demi-homme, puis qu'il ne peut pas compter sur la moitié, qui lui est en toutes choses entierement oposée: & cela est si vrai, que l'on voit ordinairement à un homme flegmatique, une femme colère; à un triste, une gaie, à un beau, une laide; & quelquefois à un vieux de soixante & dix ans, une femme de quinze. Tout cela est vrai, dit Critile, parlant au Marchand; vous en êtes responsable, & vous devez ne pas faire des assemblages si inégaux, & si tristes. Que voulez-vous, répondit-il, que j'y fasse, ils le veulent ainsi. Les filles à quelque prix que ce soit veulent devenir femmes, & les vieillards redevenir enfans; les uns & les autres ne sont pas raisonnables, ils n'ont point d'autre loi que leur passion. Pour vous, dit-il à un autre, prenez celle-là: il la regarda, & trouva qu'il s'en falloit beaucoup que ce ne fut son affaire par la disproportion de l'âge, de la qualité, & du bien: qu'enfin elle n'étoit pas assez proprement mise: prenez

O s nez

nez-la, lui dit le Marchand; un tems viendra que vous lui reprocherez les ajustemens qui lui manquent aujour-d'hui: n'ayez seulement soin que de ne lui pas donner tout le necessaire, afin qu'elle ne desire pas le superflu. Il y en eut un qui fut fort loué, de ce qu'il répondit à un ami, qui lui conseilloit de voir la femme qu'on lui proposoit, qu'il ne se vouloit point marier par les yeux, mais par l'ouïe, & qu'il ne demandoit pour dote que la bonne reputation.

On les convia d'aller en la maison du bon Goût, où il y avoit un fort grand repas. Ce sera sans doute, dit Andrenius, chez quelque Traiteur. Il y a aparence, répondit Critile, car ceux qui y entrent paroissent de bon apetit, cependant ceux qui en sortent ont l'air bien triste & bien maigre. Ils y viennent des choses surprenantes. Il y avoit un grand Seigneur assis, & entouré de Gentilshommes, de Nains, de Bala-dins, d'Entremeteurs, de Braves, de Flateurs; en un mot de tout ce qu'on peut nommer Insectes de maison. Il mangea bien, mais on lui compta beaucoup, & on dit qu'il avoit dépensé cent

cent mille ducats de rente : il ne dit point que ce fût trop ; mais Critile dit : comment cela se peut-il faire, car il n'a pas dépensé la centième partie de ce qu'on lui demande ? il est vrai, reprit Egenie, qu'il ne peut tant manger, mais ce sont tous ces gens-là qui lui aident. Il ne faut donc pas dire, repliqua Critile, que ce Seigneur ait cent mille ducats de rente, mais seulement qu'il n'en a que mille, & que le surplus ne lui cause point d'autre revenu que des soins. Il y avoit aussi force avaleurs de frimats & de vent, dont ils disoient qu'ils engrainsoient merveilleusement, mais à la fin tout se réduisoit en air, quelques-uns se repaissoient de salive, & les autres d'ognons, & au bout de tout cela, ceux qui mangeoient restoient mangez. Nos Voyageurs n'acheterent rien en toutes ces dernieres Boutiques qui fût d'aucun profit ; mais bien dans les premières, dans celles de main droite, où ils trouverent des biens véritables, par rapport à l'esprit, & au devoir envers Dieu en quoi le Sage fait consister le solide bonheur. Ils sortirent de la Foire très persuadéz de ce que leur en avoit

avoit dit auparavant Egenie. Ainsi fortifiez dans le jugement qu'ils devoient faire des biens du monde, chacun prit son parti : Egenie s'en retourna en son païs, où il n'avoit point de maison, convaincu que dans le monde on n'a rien en propre. Critile & Andrenius prirent le chemin des Ports de l'âge viril en Arragon, où un fameux Roi disoit, que se pouvoient former plusieurs Saints Jaques, & des Conquerans de plusieurs Royaumes ; comparant les Nations de l'Espagne, aux differens âges de la vie, & les Arragonnois à l'âge viril.

F I N.

T A.



T A B L E DES CHAPITRES

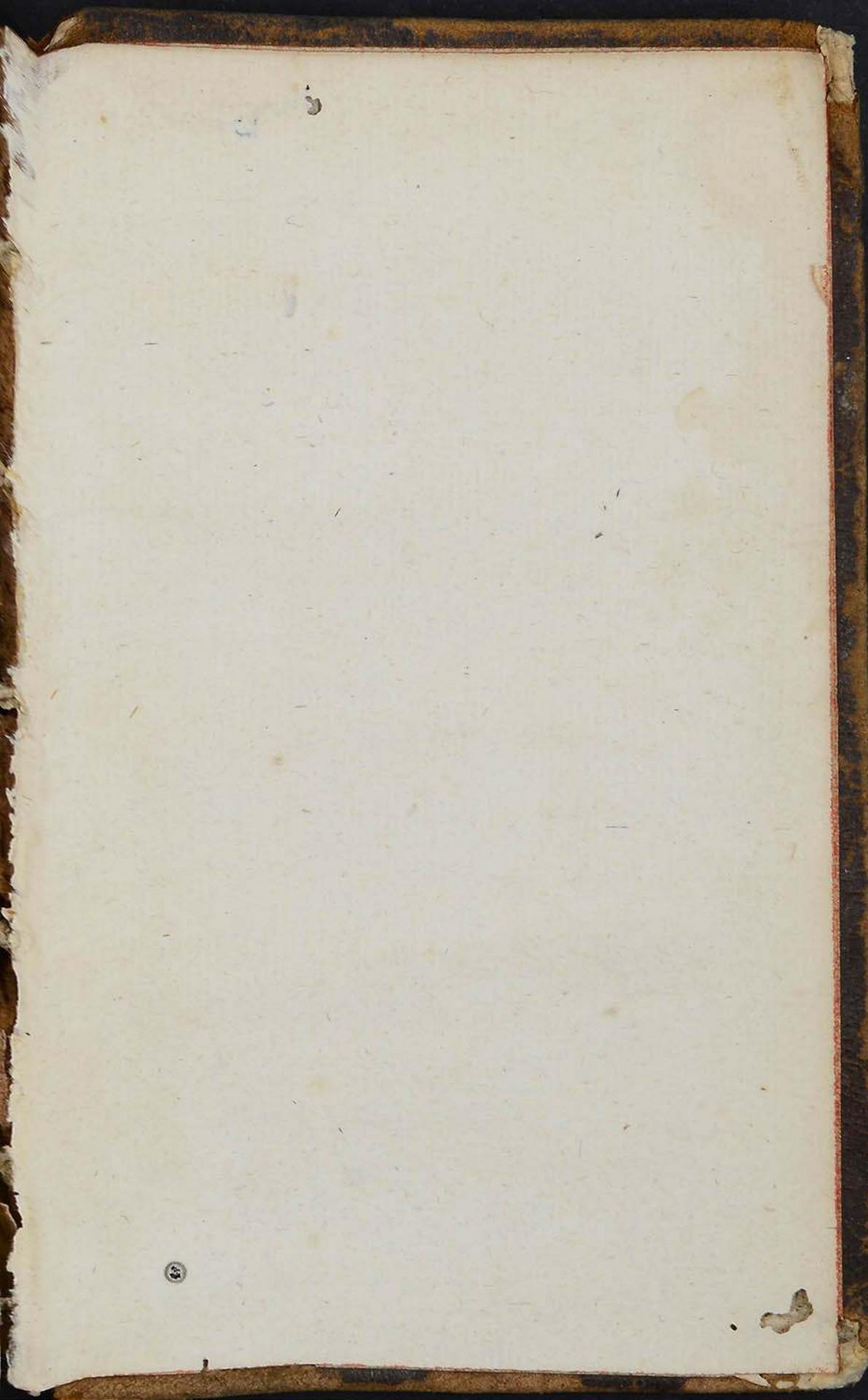
Contenus en ce Livre.

CHAP. I.	<i>Critile aiant été jetté dans une Ile trouve Andrenius qui lui raconte sa merveil- leuse avanture.</i>	pag. 1
CHAP. II.	<i>Le grand Theatre de l'Univers.</i>	16
CHAP. III.	<i>De la beauté de la Na- ture.</i>	32
CHAP. IV.	<i>Les illusions de la Vie.</i>	52
CHAP. V.	<i>La premiere entrée du Monde.</i>	76
CHAP. VI.	<i>Le caractère du Siècle.</i>	96
CHAP. VII.	<i>La fontaine des trom- peries.</i>	124
CHAP. VIII.	<i>L'Histoire d'Arte- mie, Déesse des Arts.</i>	154
	<i>CHAP.</i>	

Table des Chàpitres.

CHAP. IX. <i>L'Anatomie morale de l'Homme.</i>	178
CHAP. X. <i>Les effets terribles d'une Vie déreglée.</i>	207
CHAP. XI. <i>Le golfe de la Cour.</i>	230
CHAP. XII. <i>Les charmes de Falsiréne.</i>	260.
CHAP. XIII. <i>La Foire de tout le Monde.</i>	290

Fin de la Table des Chapitres.





FRANCIA
DE
LEON

TOPI. I.

UNIVERSITATIS

DET. DE
S. J. DE
S. J. DE
COM.

137

Critile lui dit, ne sois pas surpris de voir ces oiseaux, car l'on croit ici la Metempfisose, & l'on est parfaitement

rent le Palais de l'infortuné Marc Antoine, lequel quoi qu'aimé d'une habile Egyptienne ne peut apprendre d'el-

